MOLIÈRE

Théâtre - T. V



MOLIÈRE EN CÉSAR

PEINT PAR MIGNARD
(MUSÉE DE LA COMÉ-
DIE FRANÇAISE).

MOLIÈRE

Théâtre complet illustré

Tome cinquième.



HUIT GRAVURES
DONT CINQ HORS TEXTE



Bibliothèque Larousse
Paris - Rue Montparnasse, 17

GEORGE DANDIN,

OV LE MARY CONFONDV.

COMEDIE.

Par I. B. P. DE MOLIERE.

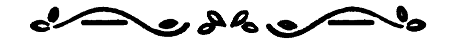


A PARIS,
Chez IEAN RIBOV. au Palais,
vis-à-vis la Porte de l'Eglise de
la Sainte Chapelle, à l'Image
Saint Loüis.

M. DC. LXIX.

Avec Privilege du Roy.

TITRE DE L'ÉDITION
ORIGINALE DE 1669.

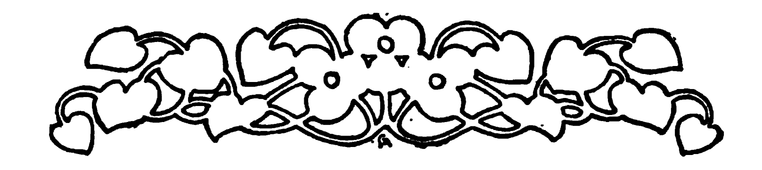


PERSONNAGES

GEORGE DANDIN, riche paysan, mari d'Angélique.
ANGÉLIQUE, femme de George Dandin et fille de M. de Sotenville.
MONSIEUR DE SOTENVILLE, gentilhomme campagnard, père d'Angélique.
MADAME DE SOTENVILLE, sa femme.
CLITANDRE, amoureux d'Angélique.
CLAUDINE, suivante d'Angélique.
LUBIN, paysan servant Clitandre.
COLIN, valet de George Dandin.

La scène est devant la maison de George Dandin.





GEORGE DANDIN

OU

LE MARI CONFONDU

Comédie - 1668

NOTICE HISTORIQUE ET ANALYTIQUE

George Dandin ou le Mari confondu *fut représenté pour la première fois, le 18 juillet 1668, à Versailles, lors de la fête que donna Louis XIV pour célébrer le traité d'Aix-la-Chapelle. Le sujet de la comédie est emprunté à deux nouvelles de Boccace, tirées elles-mêmes du* Dolopathos, *œuvre indienne traduite dans toutes les langues.*

◊ ◊ ◊

Acte Ier. — *George Dandin, riche paysan, a épousé la fille d'un gentilhomme pauvre, M. de Sotenville, et il expie par toutes sortes d'humiliations l'honneur d'avoir épousé la jeune Angélique. Il apprend, grâce à la maladresse d'un messager, que sa femme correspond avec le jeune Clitandre et s'en plaint à ses beaux-parents. Mais Angélique sait se défendre si bien que M. de Sotenville force le pauvre Dandin à faire des excuses à Clitandre.*

Acte II. — *Clitandre poursuit Angélique de ses assiduités, qu'elle accepte d'ailleurs avec plaisir, mais George Dandin survient avec ses beaux-parents, dans le but de surprendre sa femme. Celle-ci feint de la colère contre son galant, et le pauvre Dandin est une fois de plus joué sans pouvoir se défendre.*

Acte III. — *Clitandre et Angélique se sont donné rendez-vous la nuit, au dehors. George Dandin, rentrant chez lui, les surprend et*

ferme la porte de la maison, de façon à laisser Angélique dehors. Mais celle-ci feint de se tuer de désespoir : Dandin descend et à son tour se trouve mis à la porte de chez lui par Angélique, qui est prestement remontée chez elle. Quand les parents arrivent, ils trouvent Dandin dehors, l'accusent d'ivrognerie et le forcent à demander, à genoux, pardon à sa femme.

PHRASE DE *GEORGE DANDIN* FRÉQUEMMENT CITÉE

Vous l'avez voulu, vous l'avez voulu, George Dandin, vous l'avez voulu.

(I, VII.)





Dessin de F. Boucher. Gravé par Laur. Cars.

GEORGE DANDIN

ANGÉLIQUE. — Va, va, traitre, je suis lasse de tes déportements, et je m'en veux plaindre sans plus tarder à mon père et à ma mère. (Acte III, sc. VI.)

GEORGE DANDIN

OU

LE MARI CONFONDU

— 1668 —

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE : GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN. — Ah ! qu'une femme demoiselle [1] est une étrange affaire, et que mon mariage est une leçon bien parlante à tous les paysans qui veulent s'élever au-dessus de leur condition et s'allier, comme j'ai fait, à la maison d'un gentilhomme ! La noblesse de soi est bonne : c'est une chose considérable assurément ; mais elle est accompagnée de tant de mauvaises circonstances qu'il est très bon de ne s'y point frotter. Je suis devenu là-dessus savant à mes dépens, et connais le style des nobles, lorsqu'ils nous font, nous autres, entrer dans leur famille. L'alliance qu'ils font est petite avec nos personnes : c'est notre bien seul qu'ils épousent ; et j'aurais bien mieux fait, tout riche que je suis, de m'allier en bonne et franche paysannerie que de prendre une femme qui se tient au-dessus de moi, s'offense de porter mon nom, et pense qu'avec tout mon bien je n'ai pas assez acheté la qualité de son mari. George Dandin, George Dandin, vous avez fait une sottise, la plus grande du monde. Ma maison m'est effroyable maintenant, et je n'y rentre point sans y trouver quelque chagrin.

SCÈNE II : GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN, *voyant sortir Lubin de chez lui.* — Que diantre ce drôle-là vient-il faire chez moi ?

LUBIN. — Voilà un homme qui me regarde.

GEORGE DANDIN. — Il ne me connaît pas.

LUBIN. — Il se doute de quelque chose.

GEORGE DANDIN. — Ouais ! il a grand'peine à saluer.

LUBIN. — J'ai peur qu'il n'aille dire qu'il m'a vu sortir de là dedans.

GEORGE DANDIN. — Bonjour.

1. *Demoiselle* : noble.

LUBIN. — Serviteur.

GEORGE DANDIN. — Vous n'êtes pas d'ici, que je crois ?

LUBIN. — Non, je n'y suis venu que pour voir la fête de demain.

GEORGE DANDIN. — Hé ! dites-moi un peu, s'il vous plaît, vous venez de là dedans ?

LUBIN. — Chut !

GEORGE DANDIN. — Comment ?

LUBIN. — Paix !

GEORGE DANDIN. — Quoi donc ?

LUBIN. — Motus ! Il ne faut pas dire que vous m'avez vu sortir de là.

GEORGE DANDIN. — Pourquoi ?

LUBIN. — Mon Dieu, parce.

GEORGE DANDIN. — Mais encore ?

LUBIN. — Doucement ! J'ai peur qu'on ne nous écoute.

GEORGE DANDIN. — Point, point.

LUBIN. — C'est que je viens de parler à la maîtresse du logis, de la part d'un certain monsieur qui lui fait les doux yeux, et il ne faut pas qu'on sache cela. Entendez-vous ?

GEORGE DANDIN. — Oui.

LUBIN. — Voilà la raison. On m'a enchargé de prendre garde que personne ne me vît, et je vous prie, au moins, de ne pas dire que vous m'avez vu.

GEORGE DANDIN. — Je n'ai garde.

LUBIN. — Je suis bien aise de faire les choses secrètement, comme on m'a recommandé.

GEORGE DANDIN. — C'est bien fait.

LUBIN. — Le mari, à ce qu'ils disent, est un jaloux qui ne veut pas qu'on fasse l'amour à sa femme, et il ferait le diable à quatre si cela venait à ses oreilles. Vous comprenez bien ?

GEORGE DANDIN. — Fort bien.

LUBIN. — Il ne faut pas qu'il sache rien de tout ceci.

GEORGE DANDIN. — Sans doute.

LUBIN. — On le veut tromper tout doucement. Vous entendez bien ?

GEORGE DANDIN. — Le mieux du monde.

LUBIN. — Si vous alliez dire que vous m'avez vu sortir de chez lui, vous gâteriez toute l'affaire. Vous comprenez bien ?

GEORGE DANDIN. — Assurément. Hé ! comment nommez-vous celui qui vous a envoyé là dedans ?

LUBIN. — C'est le seigneur de notre pays, monsieur le vicomte de chose... Foin ! je ne me souviens jamais comment diantre ils baragouinent ce nom-là. Monsieur Cli... Clitandre.

GEORGE DANDIN. — Est-ce ce jeune courtisan qui demeure ?

LUBIN. — Oui. Auprès de ces arbres.

GEORGE DANDIN, *à part.* — C'est pour cela que depuis peu ce damoiseau poli s'est venu loger contre moi. J'avais bon nez, sans doute, et son voisinage déjà m'avait donné quelque soupçon.

LUBIN. — Tétigué ! c'est le plus honnête homme que vous ayez jamais vu. Il m'a donné trois pièces d'or pour aller dire seulement à la femme qu'il est amoureux d'elle, et qu'il souhaite fort l'honneur de pouvoir lui parler. Voyez s'il y a là une grande fatigue pour me payer si bien, et ce qu'est, au prix de cela, une journée de travail où je ne gagne que dix sols !

GEORGE DANDIN. — Eh bien ! avez-vous fait votre message ?

LUBIN. — Oui. J'ai trouvé là dedans une certaine Claudine, qui, tout du premier coup, a compris ce que je voulais, et qui m'a fait parler à sa maîtresse.

GEORGE DANDIN, *à part.* — Ah ! coquine de servante !

LUBIN. — Morguienne ! cette Claudine-là est tout à fait jolie ; elle a gagné mon amitié, et il ne tiendra qu'à elle que nous ne soyons mariés ensemble.

GEORGE DANDIN. — Mais quelle réponse a faite la maîtresse à ce monsieur le courtisan ?

LUBIN. — Elle m'a dit de lui dire... attendez, je ne sais si je me souviendrai bien de tout cela... qu'elle lui est tout à fait obligée de l'affection qu'il a pour elle, et qu'à cause de son mari, qui est fantasque [1], il garde d'en rien faire paraître, et qu'il faudra songer à chercher quelque invention pour se pouvoir entretenir tous deux.

GEORGE DANDIN, *à part.* — Ah ! pendarde de femme !

LUBIN. — Tétiguienne ! cela sera drôle, car le mari ne se doutera point de la manigance : voilà ce qui est de bon, et il aura un pied de nez avec sa jalousie. Est-ce pas ?

GEORGE DANDIN. — Cela est vrai.

LUBIN. — Adieu. Bouche cousue au moins. Gardez bien le secret, afin que le mari ne le sache pas.

GEORGE DANDIN. — Oui, oui.

LUBIN. — Pour moi, je vais faire semblant de rien ; je suis un fin matois [2], et l'on ne dirait pas que j'y touche.

SCÈNE III : GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN. — Eh bien ! George Dandin, vous voyez de quel air votre femme vous traite ! Voilà ce que c'est d'avoir voulu épouser une demoiselle ! L'on vous accommode de toutes pièces, sans que vous puissiez vous venger, et la gentilhommerie vous tient les bras liés. L'égalité de condition laisse du moins à l'honneur d'un mari liberté de ressentiment, et, si c'était une

1. *Fantasque* : d'humeur bizarre. — 2. *Matois* : homme rusé et hardi.

paysanne, vous auriez maintenant toutes vos coudées franches à vous en faire la justice à bons coups de bâton. Mais vous avez voulu tâter de la noblesse, et il vous ennuyait d'être maître chez vous. Ah ! j'enrage de tout mon cœur, et je me donnerais volontiers des soufflets. Quoi ! écouter impudemment l'amour d'un damoiseau, et y promettre en même temps de la correspondance [1] ! Morbleu ! je ne veux point laisser passer une occasion de la sorte. Il me faut de ce pas aller faire mes plaintes au père et à la mère, et les rendre témoins, à telle fin que de raison, des sujets de chagrin et de ressentiment que leur fille me donne. Mais les voici l'un et l'autre fort à propos.

SCÈNE IV : MONSIEUR ET MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Qu'est-ce, mon gendre ? Vous me paraissez tout troublé.

GEORGE DANDIN. — Aussi en ai-je du sujet, et...

MADAME DE SOTENVILLE. — Mon Dieu, notre gendre, que vous avez peu de civilité de ne pas saluer les gens quand vous les approchez !

GEORGE DANDIN. — Ma foi, ma belle-mère, c'est que j'ai d'autres choses en tête, et...

MADAME DE SOTENVILLE. — Encore ! Est-il possible, notre gendre, que vous sachiez si peu votre monde, et qu'il n'y ait pas moyen de vous instruire de la manière qu'il faut vivre parmi les personnes de qualité ?

GEORGE DANDIN. — Comment ?

MADAME DE SOTENVILLE. — Ne vous déferez-vous jamais avec moi de la familiarité de ce mot de « ma belle-mère », et ne sauriez-vous vous accoutumer à me dire « madame » ?

GEORGE DANDIN. — Parbleu ! si vous m'appelez votre gendre, il me semble que je puis vous appeler ma belle-mère.

MADAME DE SOTENVILLE. — Il y a fort à dire, et les choses ne sont pas égales. Apprenez, s'il vous plaît, que ce n'est pas à vous à vous servir de ce mot-là avec une personne de ma condition ; que, tout notre gendre que vous soyez, il y a grande différence de vous à nous, et que vous devez vous connaître.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — C'en est assez, m'amour, laissons cela.

MADAME DE SOTENVILLE. — Mon Dieu, monsieur de Sotenville, vous avez des indulgences qui n'appartiennent qu'à vous, et vous ne savez pas vous faire rendre par les gens ce qui vous est dû.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Corbleu ! pardonnez-moi : on ne peut point me faire de leçons là-dessus, et j'ai su montrer

1. Et promettre même de l'aider.

en ma vie par vingt actions de vigueur que je ne suis point homme à démordre jamais d'un pouce de mes prétentions. Mais il suffit de lui avoir donné un petit avertissement. Sachons un peu, mon gendre, ce que vous avez dans l'esprit.

GEORGE DANDIN. — Puisqu'il faut donc parler catégoriquement, je vous dirai, monsieur de Sotenville, que j'ai lieu de...

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Doucement, mon gendre. Apprenez qu'il n'est pas respectueux d'appeler les gens par leur nom, et qu'à ceux qui sont au-dessus de nous il faut dire : « monsieur » tout court.

GEORGE DANDIN. — Hé bien, monsieur tout court, et non plus monsieur de Sotenville, j'ai à vous dire que ma femme me donne...

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Tout beau ! Apprenez aussi que vous ne devez pas dire « ma femme » quand vous parlez de notre fille.

GEORGE DANDIN. — J'enrage. Comment ! ma femme n'est pas ma femme ?

MADAME DE SOTENVILLE. — Oui, notre gendre, elle est votre femme, mais il ne vous est pas permis de l'appeler ainsi, et c'est tout ce que vous pourriez faire si vous aviez épousé une de vos pareilles.

GEORGE DANDIN. — Ah ! George Dandin, où t'es-tu fourré ? Hé ! de grâce, mettez pour un moment votre gentilhommerie à côté et souffrez que je vous parle maintenant comme je pourrai. Au diantre soit la tyrannie de toutes ces histoires-là ! Je vous dis donc que je suis mal satisfait de mon mariage.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Et la raison, mon gendre ?

MADAME DE SOTENVILLE. — Quoi ! parler ainsi d'une chose dont vous avez tiré de si grands avantages ?

GEORGE DANDIN. — Et quels avantages, madame, puisque madame y a [1] ? L'aventure n'a pas été mauvaise pour vous, car sans moi vos affaires, avec votre permission, étaient fort délabrées, et mon argent a servi à reboucher d'assez bons trous ; mais, moi, de quoi ai-je profité, je vous prie, que d'un allongement de nom, et, au lieu de George Dandin, d'avoir reçu par vous le titre de M. de la Dandinière ?

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Ne contez-vous rien, mon gendre, l'avantage d'être allié à la maison de Sotenville ?

MADAME DE SOTENVILLE. — Et à celle de La Prudoterie, dont j'ai l'honneur d'être issue ; maison où le ventre anoblit, et qui, par ce beau privilège, rendra vos enfants gentilshommes ?

GEORGE DANDIN. — Oui, voilà qui est bien, mes enfants seront gentilshommes ; mais je serai cocu, moi, si l'on n'y met ordre.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Que veut dire cela, mon gendre ?

---

1. *Puisque madame y a* : puisque vous voulez qu'on vous appelle madame.

GEORGE DANDIN. — Cela veut dire que votre fille ne vit pas comme il faut qu'une femme vive, et qu'elle fait des choses qui sont contre l'honneur.

MADAME DE SOTENVILLE. — Tout beau ! Prenez garde à ce que vous dites. Ma fille est d'une race trop pleine de vertu pour se porter jamais à faire aucune chose dont l'honnêteté soit blessée, et de la maison de La Prudoterie il y a plus de trois cents ans qu'on n'a point remarqué qu'il y ait eu de femme, Dieu merci, qui ait fait parler d'elle.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Corbleu ! dans la maison de Sotenville on n'a jamais vu de coquette, et la bravoure n'y est pas plus héréditaire aux mâles que la chasteté aux femelles.

MADAME DE SOTENVILLE. — Nous avons eu une Jacqueline de La Prudoterie qui ne voulut jamais être la maîtresse d'un duc et pair, gouverneur de notre province.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Il y a eu une Mathurine de Sotenville qui refusa vingt mille écus d'un favori du roi, qui ne lui demandait seulement que la faveur de lui parler.

GEORGE DANDIN. — Oh bien ! votre fille n'est pas si difficile que cela, et elle s'est apprivoisée depuis qu'elle est chez moi.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Expliquez-vous, mon gendre. Nous ne sommes point gens à la supporter dans de mauvaises actions, et nous serons les premiers, sa mère et moi, à vous en faire la justice.

MADAME DE SOTENVILLE. — Nous n'entendons point raillerie sur les matières de l'honneur, et nous l'avons élevée dans toute la sévérité possible.

GEORGE DANDIN. — Tout ce que je vous puis dire, c'est qu'il y a ici un certain courtisan que vous avez vu, qui est amoureux d'elle à ma barbe, et qui lui a fait faire des protestations d'amour qu'elle a très humainement écoutées.

MADAME DE SOTENVILLE. — Jour de Dieu ! je l'étranglerais de mes propres mains s'il fallait qu'elle forlignât de l'honnêteté de sa mère.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Corbleu ! je lui passerais mon épée au travers du corps, à elle et au galant, si elle avait forfait à son honneur.

GEORGE DANDIN. — Je vous ai dit ce qui se passe pour vous faire mes plaintes, et je vous demande raison de cette affaire-là.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Ne vous tourmentez point, je vous la ferai de tous deux, et je suis homme pour serrer le bouton [1] à qui que ce puisse être. Mais êtes-vous bien sûr aussi de ce que vous nous dites ?

GEORGE DANDIN. — Très sûr.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Prenez bien garde au moins, car entre gentilshommes ce sont des choses chatouilleuses, et il n'est pas question d'aller faire ici un pas de clerc.

---

1. *Serrer le bouton* : à venir à bout de.

GEORGE DANDIN. — Je ne vous ai rien dit, vous dis-je, qui ne soit véritable.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Mamour, allez-vous-en parler à votre fille, tandis qu'avec mon gendre j'irai parler à l'homme.

MADAME DE SOTENVILLE. — Se pourrait-il, mon fils, qu'elle s'oubliât de la sorte, après le sage exemple que vous savez vous-même que je lui ai donné ?

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Nous allons éclaircir l'affaire. Suivez-moi, mon gendre, et ne vous mettez pas en peine : vous verrez de quel bois nous nous chauffons lorsqu'on s'attaque à ceux qui nous peuvent appartenir.

GEORGE DANDIN. — Le voici qui vient vers nous.

SCÈNE V : MONSIEUR DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Monsieur, suis-je connu de vous ?

CLITANDRE. — Non pas que je sache, monsieur.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Je m'appelle le baron de Sotenville.

CLITANDRE. — Je m'en réjouis fort.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Mon nom est connu à la cour, et j'eus l'honneur, dans ma jeunesse, de me signaler des premiers à l'arrière-ban de Nancy.

CLITANDRE. — A la bonne heure.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Monsieur, mon père, Jean-Gilles de Sotenville, eut la gloire d'assister en personne au grand siège de Montauban.

CLITANDRE. — J'en suis ravi.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Et j'ai eu un aïeul, Bertrand de Sotenville, qui fut si considéré en son temps que d'avoir permission de vendre tout son bien pour le voyage d'outre-mer.

CLITANDRE. — Je le veux croire.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Il m'a été rapporté, monsieur, que vous aimez et poursuivez une jeune personne qui est ma fille, pour laquelle je m'intéresse, et pour l'homme que vous voyez, qui a l'honneur d'être mon gendre.

CLITANDRE. — Qui, moi ?

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Oui. Et je suis bien aise de vous parler pour tirer de vous, s'il vous plaît, un éclaircissement de cette affaire.

CLITANDRE. — Voilà une étrange médisance ! Qui vous a dit cela, monsieur ?

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Quelqu'un qui croit le bien savoir.

CLITANDRE. — Ce quelqu'un-là en a menti. Je suis honnête homme. Me croyez-vous capable, monsieur, d'une action aussi lâche que celle-là ? Moi, aimer une jeune et belle personne qui a l'honneur d'être la fille de monsieur le baron de Sotenville ! Je vous révère trop pour cela, et suis trop votre serviteur. Quiconque vous l'a dit est un sot.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Allons, mon gendre.

GEORGE DANDIN. — Quoi ?

CLITANDRE. — C'est un coquin et un maraud !

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Répondez.

GEORGE DANDIN. — Répondez vous-même.

CLITANDRE. — Si je savais qui ce peut être, je lui donnerais, en votre présence, de l'épée dans le ventre.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Soutenez donc la chose !

GEORGE DANDIN. — Elle est toute soutenue : cela est vrai.

CLITANDRE. — Est-ce votre gendre, monsieur, qui...

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Oui, c'est lui-même qui s'en est plaint à moi.

CLITANDRE. — Certes il peut remercier l'avantage qu'il a de vous appartenir, et sans cela je lui apprendrais bien à tenir de pareils discours d'une personne comme moi.

SCÈNE VI : MONSIEUR ET MADAME DE SOTENVILLE, ANGÉLIQUE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

MADAME DE SOTENVILLE. — Pour ce qui est de cela, la jalousie est une étrange chose ! J'amène ici ma fille pour éclaircir l'affaire en présence de tout le monde.

CLITANDRE, *à Angélique*. — Est-ce donc vous, madame, qui avez dit à votre mari que je suis amoureux de vous ?

ANGÉLIQUE. — Moi ! Et comment lui aurais-je dit ? Est-ce que cela est ? Je voudrais bien le voir vraiment que vous fussiez amoureux de moi ! Jouez-vous-y [1], je vous en prie ; vous trouverez à qui parler. C'est une chose que je vous conseille de faire. Ayez recours, pour voir, à tous les détours des amants. Essayez un peu par plaisir à m'envoyer des ambassades, à m'écrire secrètement de petits billets doux, à épier les moments que mon mari n'y sera pas, ou le temps que je sortirai, pour me parler de votre amour. Vous n'avez qu'à y venir, je vous promets que vous serez reçu comme il faut.

CLITANDRE. — Hé ! là, là, madame, tout doucement ! Il n'est pas nécessaire de me faire tant de leçons et de vous tant scandaliser. Qui vous dit que je songe à vous aimer ?

1. *Jouez-vous-y* : essayez de le faire.

ANGÉLIQUE. — Que sais-je, moi, ce qu'on me vient conter ici ?

CLITANDRE. — On dira ce que l'on voudra, mais vous savez si je vous ai parlé d'amour lorsque je vous ai rencontrée.

ANGÉLIQUE. — Vous n'aviez qu'à le faire, vous auriez été bien venu !

CLITANDRE. — Je vous assure qu'avec moi vous n'avez rien à craindre ; que je ne suis point homme à donner du chagrin aux belles, et que je vous respecte trop, et vous et messieurs vos parents, pour avoir la pensée d'être amoureux de vous.

MADAME DE SOTENVILLE. — Hé bien ! vous le voyez.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Vous voilà satisfait, mon gendre. Que dites-vous à cela ?

GEORGE DANDIN. — Je dis que ce sont là des contes à dormir debout ; que je sais bien ce que je sais, et que tantôt, puisqu'il faut parler net, elle a reçu une ambassade de sa part.

ANGÉLIQUE. — Moi, j'ai reçu une ambassade ?

CLITANDRE. — J'ai envoyé une ambassade ?

ANGÉLIQUE. — Claudine !

CLITANDRE. — Est-il vrai ?

CLAUDINE. — Par ma foi, voilà une étrange fausseté.

GEORGE DANDIN. — Taisez-vous, carogne que vous êtes ! Je sais de vos nouvelles, et c'est vous qui tantôt avez introduit le courrier.

CLAUDINE. — Qui ? moi ?

GEORGE DANDIN. — Oui, vous. Ne faites point tant la sucrée.

CLAUDINE. — Hélas ! que le monde aujourd'hui est rempli de méchanceté, de m'aller soupçonner ainsi, moi qui suis l'innocence même !

GEORGE DANDIN. — Taisez-vous, bonne pièce. Vous faites la sournoise ; mais je vous connais il y a longtemps, et vous êtes une dessalée [1].

CLAUDINE. — Madame, est-ce que...

GEORGE DANDIN. — Taisez-vous, vous dis-je ; vous pourriez bien porter la folle enchère [2] de tous les autres, et vous n'avez point de père gentilhomme.

ANGÉLIQUE. — C'est une imposture si grande, et qui me touche si fort au cœur, que je ne puis pas même avoir la force d'y répondre. Cela est bien horrible d'être accusée par un mari, lorsqu'on ne lui fait rien qui ne soit à faire. Hélas ! si je suis blâmable de quelque chose, c'est d'en user trop bien avec lui.

CLAUDINE. — Assurément.

ANGÉLIQUE. — Tout mon malheur est de le trop considérer, et plût au ciel que je fusse capable de souffrir, comme il dit,

---

1. *Dessalée* : rusée. — 2. *Porter la folle enchère* : être victime, payer pour les autres.

les galanteries de quelqu'un ! je ne serais pas tant à plaindre. Adieu ; je me retire, et je ne puis plus endurer qu'on m'outrage de cette sorte.

MADAME DE SOTENVILLE. — Allez, vous ne méritez pas l'honnête femme qu'on vous a donnée.

CLAUDINE. — Par ma foi, il mériterait qu'elle lui fît dire vrai, et, si j'étais en sa place, je n'y marchanderais pas. Oui, monsieur, vous devez, pour le punir, faire l'amour à ma maîtresse. Poussez, c'est moi qui vous le dis ; ce sera fort bien employé, et je m'offre à vous y servir, puisqu'il m'en a déjà taxée.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Vous méritez, mon gendre, qu'on vous dise ces choses-là, et votre procédé met tout le monde contre vous.

MADAME DE SOTENVILLE. — Allez, songez à mieux traiter une demoiselle bien née, et prenez garde désormais à ne plus faire de pareilles bévues.

GEORGE DANDIN. — J'enrage de bon cœur d'avoir tort lorsque j'ai raison.

CLITANDRE. — Monsieur, vous voyez comme j'ai été faussement accusé. Vous êtes homme qui savez les maximes du point d'honneur, et je vous demande raison de l'affront qui m'a été fait.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Cela est juste, et c'est l'ordre des procédés. Allons, mon gendre, faites satisfaction à monsieur.

GEORGE DANDIN. — Comment, satisfaction ?

MONSIEUR SOTENVILLE. — Oui. Cela se doit dans les règles, pour l'avoir à tort accusé.

GEORGE DANDIN. — C'est une chose, moi, dont je ne demeure pas d'accord, de l'avoir à tort accusé, et je sais bien ce que j'en pense.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Il n'importe. Quelque pensée qui vous puisse rester, il a nié ; c'est satisfaire les personnes, et l'on n'a nul droit de se plaindre de tout homme qui se dédit.

GEORGE DANDIN. — Si bien donc que, si je le trouvais couché avec ma femme, il en serait quitte pour se dédire.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Point de raisonnement. Faites-lui les excuses que je vous dis.

GEORGE DANDIN. — Moi ! je lui ferai encore des excuses, après...

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Allons, vous dis-je. Il n'y a rien à balancer, et vous n'avez que faire d'avoir peur d'en trop faire, puisque c'est moi qui vous conduis.

GEORGE DANDIN. — Je ne saurais...

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Corbleu ! mon gendre, ne m'échauffez pas la bile, je me mettrais avec lui contre vous. Allons, laissez-vous gouverner par moi.

GEORGE DANDIN. — Ah ! George Dandin !

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Votre bonnet à la main, le premier : monsieur est gentilhomme, et vous ne l'êtes pas.

GEORGE DANDIN. — J'enrage !

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Répétez après moi : « Monsieur. »

GEORGE DANDIN. — Monsieur.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — « Je vous demande pardon. » (*Il voit que son gendre fait des difficultés de lui obéir.*) Ah !

GEORGE DANDIN. — Je vous demande pardon.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — « Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous. »

GEORGE DANDIN. — Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — « C'est que je n'avais pas l'honneur de vous connaître. »

GEORGE DANDIN. — C'est que je n'avais pas l'honneur de vous connaître.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — « Et je vous prie de croire. »

GEORGE DANDIN. — Et je vous prie de croire.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — « Que je suis votre serviteur. »

GEORGE DANDIN. — Voulez-vous que je sois le serviteur d'un homme qui me veut faire cocu ?

MONSIEUR DE SOTENVILLE, *le menaçant encore.* — Ah !

CLITANDRE. — Il suffit, monsieur.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Non, je veux qu'il achève, et que tout aille dans les formes... « Que je suis votre serviteur. »

GEORGE DANDIN. — Que je suis votre serviteur.

CLITANDRE, *à George Dandin.* — Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur, et je ne songe plus à ce qui s'est passé. (*A M. de Sotenville.*) Pour vous, monsieur, je vous donne le bonjour, et je suis fâché du petit chagrin que vous avez eu.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Je vous baise les mains ; et, quand il vous plaira, je vous donnerai le divertissement de courre un lièvre.

CLITANDRE. — C'est trop de grâce que vous me faites.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Voilà, mon gendre, comme il faut pousser les choses. Adieu. Sachez que vous êtes entré dans une famille qui vous donnera de l'appui et ne souffrira point que l'on vous fasse aucun affront.

SCÈNE VII : GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN. — Ah ! que je... Vous l'avez voulu, vous l'avez voulu, George Dandin, vous l'avez voulu ; cela vous sied fort bien, et vous voilà ajusté comme il faut ; vous avez justement ce que vous méritez. Allons, il s'agit seulement de désabuser le père et la mère, et je pourrai trouver peut-être quelque moyen d'y réussir.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : CLAUDINE, LUBIN.

CLAUDINE. — Oui, j'ai bien deviné qu'il fallait que cela vînt de toi, et que tu l'eusses dit à quelqu'un qui l'ait rapporté à notre maître.

LUBIN. — Par ma foi, je n'en ai touché qu'un petit mot en passant à un homme, afin qu'il ne dît point qu'il m'avait vu sortir, et il faut que les gens en ce pays-ci soient de grands babillards.

CLAUDINE. — Vraiment, ce monsieur le vicomte a bien choisi son monde que de te prendre pour son ambassadeur, et il s'est allé servir là d'un homme bien chanceux !

LUBIN. — Va, une autre fois je serai plus fin, et je prendrai mieux garde à moi.

CLAUDINE. — Oui, oui, il sera temps.

LUBIN. — Ne parlons plus de cela. Ecoute.

CLAUDINE. — Que veux-tu que j'écoute ?

LUBIN. — Tourne un peu ton visage devers moi.

CLAUDINE. — Hé bien ! qu'est-ce ?

LUBIN. — Claudine ?

CLAUDINE. — Quoi ?

LUBIN. — Hé ! là ! ne sais-tu pas bien ce que je veux dire ?

CLAUDINE. — Non.

LUBIN. — Morgué ! je t'aime.

CLAUDINE. — Tout de bon ?

LUBIN. — Oui, le diable m'emporte ! tu me peux croire, puisque j'en jure.

CLAUDINE. — A la bonne heure.

LUBIN. — Je me sens tout tribouiller [1] le cœur quand je te regarde.

CLAUDINE. — Je m'en réjouis.

LUBIN. — Comment est-ce que tu fais pour être si jolie ?

CLAUDINE. — Je fais comme font les autres.

LUBIN. — Vois-tu, il ne faut point tant de beurre pour faire un quarteron. Si tu veux, tu seras ma femme, je serai ton mari, et nous serons tous deux mari et femme.

CLAUDINE. — Tu serais peut-être jaloux comme notre maître ?

LUBIN. — Point.

1. *Tribouiller* : s'agiter.

CLAUDINE. — Pour moi, je hais les maris soupçonneux, et j'en veux un qui ne s'épouvante de rien, un si plein de confiance et si sûr de ma chasteté qu'il me vît sans inquiétude au milieu de trente hommes.

LUBIN. — Hé bien, je serai tout comme cela.

CLAUDINE. — C'est la plus sotte chose du monde que de se défier d'une femme et de la tourmenter. La vérité de l'affaire est qu'on n'y gagne rien de bon. Cela nous fait songer à mal, et ce sont souvent les maris qui avec leurs vacarmes se font eux-mêmes ce qu'ils sont.

LUBIN. — Hé bien, je te donnerai la liberté de faire tout ce qu'il te plaira.

CLAUDINE. — Voilà comme il faut faire pour n'être point trompé. Lorsqu'un mari se met à notre discrétion, nous ne prenons de liberté que ce qu'il nous en faut, et il en est comme avec ceux qui nous ouvrent leur bourse et nous disent : « Prenez. » Nous en usons honnêtement, et nous nous contentons de la raison. Mais ceux qui nous chicanent, nous nous efforçons de les tondre et nous ne les épargnons point.

LUBIN. — Va, je serai de ceux qui ouvrent leur bourse, et tu n'as qu'à te marier avec moi.

CLAUDINE. — Hé bien, bien, nous verrons.

LUBIN. — Viens donc ici, Claudine.

CLAUDINE. — Que veux-tu ?

LUBIN. — Viens, te dis-je.

CLAUDINE. — Ah ! doucement. Je n'aime pas les patineurs.

LUBIN. — Eh ! un petit brin d'amitié !

CLAUDINE. — Laisse-moi, te dis-je, je n'entends pas raillerie.

LUBIN. — Claudine !

CLAUDINE. — Hai !

LUBIN. — Ah ! que tu es rude à pauvres gens ! Fi ! que cela est malhonnête de refuser les personnes ! N'as-tu point de honte d'être belle et de ne vouloir pas qu'on te caresse ? Hé ! là !

CLAUDINE. — Je te donnerai sur le nez.

LUBIN. — Oh ! la farouche, la sauvage ! Fi, pouah ! la vilaine, qui est cruelle !

CLAUDINE. — Tu t'émancipes trop.

LUBIN. — Qu'est-ce que cela te coûterait de me laisser un peu faire ?

CLAUDINE. — Il faut que tu te donnes patience.

LUBIN. — Un petit baiser seulement en rabattant sur notre mariage.

CLAUDINE. — Je suis votre servante.

LUBIN. — Claudine, je t'en prie, sur l'et-tant-moins [1].

---

1. *Et-tant-moins* : ce sera autant de moins à prendre après le mariage.

CLAUDINE. — Eh ! que nenni ! J'y ai déjà été attrapée. Adieu ; va-t'en, et dis à monsieur le vicomte que j'aurai soin de rendre son billet.

LUBIN. — Adieu, beauté rude ânière.

CLAUDINE. — Le mot est amoureux !

LUBIN. — Adieu, rocher, caillou, pierre de taille, et tout ce qu'il y a de plus dur au monde.

(*Il s'en va.*)

CLAUDINE. — Je vais remettre aux mains de ma maîtresse... Mais la voici avec son mari ; éloignons-nous et attendons qu'elle soit seule.

SCÈNE II : GEORGE DANDIN, ANGÉLIQUE, CLITANDRE.

GEORGE DANDIN. — Non, non, on ne m'abuse pas avec tant de facilité, et je ne suis que trop certain que le rapport que l'on m'a fait est véritable. J'ai de meilleurs yeux qu'on ne pense, et votre galimatias ne m'a point tantôt ébloui.

CLITANDRE, *sans être vu de George Dandin.* — Ah ! la voilà. Mais le mari est avec elle.

GEORGE DANDIN. — Au travers de toutes vos grimaces, j'ai vu la vérité de ce que l'on m'a dit, et le peu de respect que vous avez pour le nœud qui nous joint. (*Angélique salue Clitandre en ayant l'air de faire la révérence à son mari.*) Mon Dieu, laissez là votre révérence ; ce n'est pas de ces sortes de respect dont je vous parle, et vous n'avez que faire de vous moquer.

ANGÉLIQUE. — Moi, me moquer ? en aucune façon.

GEORGE DANDIN. — Je sais votre pensée, et connais... (*Angélique échange un nouveau salut avec Clitandre.*) Encore ? Ah ! ne raillons pas davantage ! Je n'ignore pas qu'à cause de votre noblesse vous me tenez fort au-dessous de vous, et le respect que je vous veux dire ne regarde point ma personne. J'entends parler de celui que vous devez à des nœuds aussi vénérables que le sont ceux du mariage... (*Angélique fait un signe à Clitandre.*) Il ne faut point lever les épaules, et je ne dis point de sottises.

ANGÉLIQUE. — Qui songe à lever les épaules ?

GEORGE DANDIN. — Mon Dieu, nous voyons clair. Je vous dis encore une fois que le mariage est une chaîne à laquelle on doit porter toute sorte de respect, et que c'est fort mal fait à vous d'en user comme vous faites. Oui, oui, mal fait à vous... (*Nouveau signe d'Angélique à Clitandre.*) Et vous n'avez que faire de hocher la tête et de me faire la grimace.

ANGÉLIQUE. — Moi ! je ne sais ce que vous voulez dire.

GEORGE DANDIN. — Je le sais fort bien, moi, et vos mépris me sont connus. Si je ne suis pas né noble, au moins suis-je d'une race où il n'y a point de reproche, et la famille des Dandins...

CLITANDRE, *derrière Angélique, sans être aperçu de Dandin.* — Un moment d'entretien.

GEORGE DANDIN, *sans voir Clitandre.* — Eh ?

ANGÉLIQUE. — Quoi ? Je ne dis mot.

GEORGE DANDIN, *apercevant Clitandre qui s'éloigne.* — Le voilà qui vient rôder autour de vous.

ANGÉLIQUE. — Hé bien ! est-ce ma faute ? Que voulez-vous que j'y fasse ?

GEORGE DANDIN. — Je veux que vous y fassiez ce que fait une femme qui ne veut plaire qu'à son mari. Quoi qu'on en puisse dire, les galants n'obsèdent jamais que quand on le veut bien : il y a un certain air doucereux qui les attire, ainsi le miel fait les mouches, et les honnêtes femmes ont des manières qui les savent chasser d'abord.

ANGÉLIQUE. — Moi, les chasser ? et par quelle raison ? Je ne me scandalise point qu'on me trouve bien faite, et cela me fait du plaisir.

GEORGE DANDIN. — Oui ! Mais quel personnage voulez-vous que joue un mari pendant cette galanterie ?

ANGÉLIQUE. — Le personnage d'un honnête homme, qui est bien aise de voir sa femme considérée.

GEORGE DANDIN. — Je suis votre valet. Ce n'est pas là mon compte, et les Dandins ne sont point accoutumés à cette mode-là.

ANGÉLIQUE. — Oh ! les Dandins s'y accoutumeront, s'ils veulent : car, pour moi, je vous déclare que mon dessein n'est pas de renoncer au monde et de m'enterrer toute vive dans un mari. Comment ! parce qu'un homme s'avise de nous épouser, il faut d'abord que toutes choses soient finies pour nous, et que nous rompions tout commerce avec les vivants ! C'est une chose merveilleuse que cette tyrannie de messieurs les maris, et je les trouve bons de vouloir qu'on soit morte à tous les divertissements, et qu'on ne vive que pour eux. Je me moque de cela, et ne veux point mourir si jeune.

GEORGE DANDIN. — C'est ainsi que vous satisfaites aux engagements de la foi que vous m'avez donnée publiquement ?

ANGÉLIQUE. — Moi ? je ne vous l'ai point donnée de bon cœur, et vous me l'avez arrachée. M'avez-vous, avant le mariage, demandé mon consentement, et si je voulais bien de vous ? Vous n'avez consulté pour cela que mon père et ma mère ; ce sont eux proprement qui vous ont épousé, et c'est pourquoi vous ferez bien de vous plaindre toujours à eux des torts que l'on pourra vous faire. Pour moi, qui ne vous ai point dit de vous marier avec moi, et que vous avez prise sans consulter mes sentiments, je prétends n'être point obligée à me soumettre en esclave à vos volontés, et je veux jouir, s'il vous plaît, de quelque nombre de beaux jours que m'offre la jeunesse, prendre les douces libertés que l'âge me permet, voir un peu le beau monde, et goûter le plaisir de m'ouïr dire des douceurs. Préparez-vous-y pour votre punition, et rendez grâces au ciel de ce que je ne suis pas capable de quelque chose de pis.

GEORGE DANDIN. — Oui ! c'est ainsi que vous le prenez ? Je suis votre mari, et je vous dis que je n'entends pas cela.

ANGÉLIQUE. — Moi, je suis votre femme, et je vous dis que je l'entends.

GEORGE DANDIN. — Il me prend des tentations d'accommoder tout son visage à la compote [1], et le mettre en état de ne plaire de sa vie aux diseurs de fleurettes. Ah ! allons, George Dandin, je ne pourrais me retenir, et il vaut mieux quitter la place.

SCÈNE III : CLAUDINE, ANGÉLIQUE.

CLAUDINE. — J'avais, madame, impatience qu'il s'en allât pour vous rendre ce mot de la part que vous savez.

ANGÉLIQUE. — Voyons.

CLAUDINE, *à part*. — A ce que je puis remarquer, ce qu'on lui dit ne lui déplaît pas trop.

ANGÉLIQUE. — Ah ! Claudine, que ce billet s'explique d'une façon galante ! Que dans tous leurs discours et dans toutes leurs actions les gens de cour ont un air agréable, et qu'est-ce que c'est auprès d'eux que nos gens de province ?

CLAUDINE. — Je crois qu'après les avoir vus les Dandins ne vous plaisent guère.

ANGÉLIQUE. — Demeure ici, je m'en vais faire la réponse.
(*Elle rentre.*)

CLAUDINE. — Je n'ai pas besoin, que je pense, de lui recommander de la faire agréable. Mais voici.

SCÈNE IV : CLITANDRE, LUBIN, CLAUDINE.

CLAUDINE. — Vraiment, monsieur, vous avez pris là un habile messager.

CLITANDRE. — Je n'ai pas osé envoyer de mes gens. Mais, ma pauvre Claudine, il faut que je te récompense des bons offices que je sais que tu m'as rendus.

CLAUDINE. — Eh ! monsieur, il n'est pas nécessaire. Non, monsieur, vous n'avez que faire de vous donner cette peine-là, et je vous rends service parce que vous le méritez, et que je me sens au cœur de l'inclination pour vous.

CLITANDRE. — Je te suis obligé.

LUBIN. — Puisque nous serons mariés, donne-moi cela, que je le mette avec le mien.

CLAUDINE. — Je te le garde aussi bien que le baiser.

CLITANDRE. — Dis-moi, as-tu rendu mon billet à ta belle maîtresse ?

---

1. De lui défigurer le visage.

CLAUDINE. — Oui, elle est allée y répondre.

CLITANDRE. — Mais, Claudine, n'y a-t-il pas moyen que je la puisse entretenir ?

CLAUDINE. — Oui, venez avec moi, je vous ferai parler à elle.

CLITANDRE. — Mais le trouvera-t-elle bon ? et n'y a-t-il rien à risquer ?

CLAUDINE. — Non, non, son mari n'est pas au logis, et puis ce n'est pas lui qu'elle a le plus à ménager, c'est son père et sa mère, et, pourvu qu'ils soient prévenus [1], tout le reste n'est point à craindre.

CLITANDRE. — Je m'abandonne à ta conduite.

LUBIN. — Tétiguienne ! que j'aurai là une habile femme ! Elle a de l'esprit comme quatre.

SCÈNE V : GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN. — Voici mon homme de tantôt. Plût au ciel qu'il pût se résoudre à vouloir rendre témoignage au père et à la mère de ce qu'ils ne veulent point croire !

LUBIN. — Ah ! vous voilà, monsieur le babillard, à qui j'avais tant recommandé de ne point parler, et qui me l'aviez tant promis. Vous êtes donc un causeur, et vous allez redire ce que l'on vous dit en secret ?

GEORGE DANDIN. — Moi ?

LUBIN. — Oui. Vous avez été tout rapporter au mari ; et vous êtes cause qu'il a fait du vacarme. Je suis bien aise de savoir que vous avez de la langue, et cela m'apprendra à ne vous plus rien dire.

GEORGE DANDIN. — Ecoute, mon ami.

LUBIN. — Si vous n'aviez point babillé, je vous aurais conté ce qui se passe à cette heure, mais, pour votre punition, vous ne saurez rien du tout.

GEORGE DANDIN. — Comment ? Qu'est-ce qui se passe ?

LUBIN. — Rien, rien. Voilà ce que c'est d'avoir causé : vous n'en tâterez plus, et je vous laisse sur la bonne bouche.

GEORGE DANDIN. — Arrête un peu.

LUBIN. — Point.

GEORGE DANDIN. — Je ne te veux dire qu'un mot.

LUBIN. — Nenni, nenni ; vous avez envie de me tirer les vers du nez [2].

GEORGE DANDIN. — Non, ce n'est pas cela.

LUBIN. — Eh ! quelque sot ! Je vous vois venir.

GEORGE DANDIN. — C'est autre chose. Ecoute.

---

1. En faveur de leur fille. — 2. Me faire dire ce que je veux taire.

LUBIN. — Point d'affaire. Vous voudriez que je vous dise que monsieur le vicomte vient de donner de l'argent à Claudine, et qu'elle l'a mené chez sa maîtresse. Mais je ne suis pas si bête.

GEORGE DANDIN. — De grâce !

LUBIN. — Non.

GEORGE DANDIN. — Je te donnerai...

LUBIN. — Tarare [1].

SCÈNE VI : GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN. — Je n'ai pu me servir avec cet innocent de la pensée que j'avais. Mais le nouvel avis qui lui est échappé ferait la même chose ; et, si le galant est chez moi, ce serait pour avoir raison aux yeux du père et de la mère, et les convaincre pleinement de l'effronterie de leur fille. Le mal de tout ceci, c'est que je ne sais comment faire pour profiter d'un tel avis. Si je rentre chez moi, je ferai évader le drôle ; et, quelque chose que je puisse voir moi-même de mon déshonneur, je n'en serai point cru à mon serment, et l'on me dira que je rêve. Si, d'autre part, je vais querir beau-père et belle-mère sans être sûr de trouver chez moi le galant, ce sera la même chose, et je retomberai dans l'inconvénient de tantôt. Pourrais-je point m'éclaircir doucement s'il y est encore ? Ah ! ciel ! il n'en faut plus douter, et je viens de l'apercevoir par le trou de la porte. Le sort me donne ici de quoi confondre ma partie [2], et, pour achever l'aventure, il fait venir à point nommé les juges dont j'avais besoin.

SCÈNE VII : MONSIEUR ET MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN. — Enfin, vous ne m'avez pas voulu croire tantôt, et votre fille l'a emporté sur moi. Mais j'ai en main de quoi vous faire voir comme elle m'accommode, et, Dieu merci, mon déshonneur est si clair maintenant que vous n'en pourrez plus douter.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Comment ! mon gendre, vous en êtes encore là-dessus ?

GEORGE DANDIN. — Oui, j'y suis, et jamais je n'eus tant de sujet d'y être.

MADAME DE SOTENVILLE. — Vous nous venez encore étourdir la tête ?

GEORGE DANDIN. — Oui, madame, et l'on fait bien pis à la mienne.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Ne vous lassez-vous point de vous rendre importun ?

---

1. *Tarare !* interjection qui exprime le dédain. — 2. *Ma partie* : mon adversaire, terme de droit.

GEORGE DANDIN. — Non ; mais je me lasse fort d'être pris pour dupe.

MADAME DE SOTENVILLE. — Ne voulez-vous point vous défaire de vos pensées extravagantes ?

GEORGE DANDIN. — Non, madame ; mais je voudrais bien me défaire d'une femme qui me déshonore.

MADAME DE SOTENVILLE. — Jour de Dieu ! notre gendre, apprenez à parler.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Corbleu ! cherchez des termes moins offensants que ceux-là.

GEORGE DANDIN. — Marchand qui perd ne peut rire.

MADAME DE SOTENVILLE. — Souvenez-vous que vous avez épousé une demoiselle [1].

GEORGE DANDIN. — Je m'en souviens assez, et ne m'en souviendrai que trop.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Si vous vous en souvenez, songez donc à parler d'elle avec plus de respect.

GEORGE DANDIN. — Mais que ne songe-t-elle plutôt à me traiter plus honnêtement ? Quoi ! parce qu'elle est demoiselle, il faut qu'elle ait la liberté de me faire ce qu'il lui plaît, sans que j'ose souffler ?

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Qu'avez-vous donc, et que pouvez-vous dire ? N'avez-vous pas vu ce matin qu'elle s'est défendue de connaître celui dont vous m'étiez venu parler ?

GEORGE DANDIN. — Oui. Mais vous, que pourrez-vous dire si je vous fais voir maintenant que le galant est avec elle ?

MADAME DE SOTENVILLE. — Avec elle ?

GEORGE DANDIN. — Oui, avec elle, et dans ma maison.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Dans votre maison ?

GEORGE DANDIN. — Oui, dans ma propre maison.

MADAME DE SOTENVILLE. — Si cela est, nous serons pour vous contre elle.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Oui. L'honneur de notre famille nous est plus cher que toute chose, et, si vous dites vrai, nous la renoncerons pour notre sang et l'abandonnerons à votre colère.

GEORGE DANDIN. — Vous n'avez qu'à me suivre.

MADAME DE SOTENVILLE. — Gardez de vous tromper.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — N'allez pas faire comme tantôt.

GEORGE DANDIN. — Mon Dieu, vous allez voir. Tenez. Ai-je menti ?

SCÈNE VIII : ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, MONSIEUR ET MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

ANGÉLIQUE. — Adieu. J'ai peur qu'on vous surprenne ici, et j'ai quelques mesures à garder.

1. *Demoiselle* : fille noble.

CLITANDRE. — Promettez-moi donc, madame, que je pourrai vous parler cette nuit.

ANGÉLIQUE. — J'y ferai mes efforts.

GEORGE DANDIN. — Approchons doucement par derrière et tâchons de n'être point vus.

CLAUDINE. — Ah ! madame, tout est perdu. Voilà votre père et votre mère accompagnés de votre mari.

CLITANDRE. — Ah ! ciel !

ANGÉLIQUE, *bas*. — Ne faites pas semblant de rien, et me laissez faire tous deux. (*Haut, à Clitandre.*) Quoi ! vous osez en user de la sorte, après l'affaire de tantôt, et c'est ainsi que vous dissimulez vos sentiments ? On me vient rapporter que vous avez de l'amour pour moi, et que vous faites des desseins de me solliciter. J'en témoigne mon dépit et m'explique à vous clairement en présence de tout le monde. Vous niez hautement la chose et me donnez parole de n'avoir aucune pensée de m'offenser ; et cependant, le même jour, vous prenez la hardiesse de venir chez moi me rendre visite, de me dire que vous m'aimez et de me faire cent sots contes pour me persuader de répondre à vos extravagances : comme si j'étais femme à violer la foi que j'ai donnée à un mari et m'éloigner jamais de la vertu que mes parents m'ont enseignée ! Si mon père savait cela, il vous apprendrait bien à tenter de ces entreprises. Mais une honnête femme n'aime point les éclats. Je n'ai garde de lui en rien dire, et je veux vous montrer que, toute femme que je suis, j'ai assez de courage pour me venger moi-même des offenses que l'on me fait. L'action que vous avez faite n'est pas d'un gentilhomme, et ce n'est pas en gentilhomme aussi que je veux vous traiter.

(*Elle prend un bâton, et, au lieu de Clitandre, bat son mari qui se met entre eux.*)

CLITANDRE. — Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! Doucement.

CLAUDINE. — Fort, madame, frappez comme il faut.

ANGÉLIQUE. — S'il vous demeure quelque chose sur le cœur, je suis pour vous répondre.

CLAUDINE. — Apprenez à qui vous vous jouez.

ANGÉLIQUE. — Ah ! mon père, vous êtes là ?

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Oui, ma fille, et je vois qu'en sagesse et en courage tu te montres un digne rejeton de la maison de Sotenville. Viens çà, approche-toi, que je t'embrasse...

MADAME DE SOTENVILLE. — Embrasse-moi aussi, ma fille. Las ! je pleure de joie, et reconnais mon sang aux choses que tu viens de faire.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Mon gendre, que vous devez être ravi, et que cette aventure est pour vous pleine de douceurs ! Vous aviez un juste sujet de vous alarmer, mais vos soupçons se trouvent dissipés le plus avantageusement du monde.

MADAME DE SOTENVILLE. — Sans doute, notre gendre, et vous devez maintenant être le plus content des hommes.

CLAUDINE. — Assurément. Voilà une femme, celle-là ; vous êtes trop heureux de l'avoir, et vous devriez baiser les pas où elle passe.

GEORGE DANDIN, *à part.* — Euh, traîtresse !

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Qu'est-ce, mon gendre ? Que ne remerciez-vous un peu votre femme de l'amitié que vous voyez qu'elle montre pour vous ?

ANGÉLIQUE. — Non, non, mon père, il n'est pas nécessaire. Il ne m'a aucune obligation de ce qu'il vient de voir, et tout ce que j'en fais n'est que pour l'amour de moi-même.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Où allez-vous, ma fille ?

ANGÉLIQUE. — Je me retire, mon père, pour ne me voir point obligée à recevoir ses compliments.

CLAUDINE. — Elle a raison d'être en colère. C'est une femme qui mérite d'être adorée, et vous ne la traitez pas comme vous devriez.

GEORGE DANDIN, *à part.* — Scélérate !

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — C'est un petit ressentiment de l'affaire de tantôt, et cela se passera avec un peu de caresse que vous lui ferez. Adieu, mon gendre, vous voilà en état de ne vous plus inquiéter. Allez-vous-en faire la paix ensemble, et tâchez de l'apaiser par des excuses de votre emportement.

MADAME DE SOTENVILLE. — Vous devez considérer que c'est une jeune fille, élevée à la vertu, et qui n'est point accoutumée à se voir soupçonner d'aucune vilaine action. Adieu. Je suis ravie de voir vos désordres [1] finis et des transports de joie que vous doit donner sa conduite.

GEORGE DANDIN, *seul.* — Je ne dis mot, car je ne gagnerais rien à parler, et jamais il ne s'est rien vu d'égal à ma disgrâce. Oui, j'admire mon malheur, et la subtile adresse de ma carogne de femme pour se donner toujours raison et me faire avoir tort. Est-il possible que toujours j'aurai du dessous avec elle ; que les apparences toujours tourneront contre moi, et que je ne parviendrai point à convaincre mon effrontée ? O ciel ! seconde mes desseins, et m'accorde la grâce de faire voir aux gens que l'on me déshonore !

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : CLITANDRE, LUBIN.

CLITANDRE. — La nuit est avancée, et j'ai peur qu'il ne soit trop tard. Je ne vois point à me conduire. Lubin !

1. *Désordres* : querelles.

LUBIN. — Monsieur !

CLITANDRE. — Est-ce par ici ?

LUBIN. — Je pense que oui... Morgué ! voilà une sotte nuit, d'être si noire que cela.

CLITANDRE. — Elle a tort assurément. Mais, si d'un côté elle nous empêche de voir, elle empêche de l'autre que nous ne soyons vus.

LUBIN. — Vous avez raison, elle n'a pas tant de tort. Je voudrais bien savoir, monsieur, vous qui êtes savant, pourquoi il ne fait point jour la nuit.

CLITANDRE. — C'est une grande question, et qui est difficile. Tu es curieux, Lubin.

LUBIN. — Oui. Si j'avais étudié, j'aurais été songer à des choses où on n'a jamais songé.

CLITANDRE. — Je le crois. Tu as la mine d'avoir l'esprit subtil et pénétrant.

LUBIN. — Cela est vrai. Tenez, j'explique du latin, quoique jamais je ne l'aie appris, et, voyant l'autre jour écrit sur une grande porte *collegium*, je devinai que cela voulait dire collège.

CLITANDRE. — Cela est admirable ! Tu sais donc lire, Lubin ?

LUBIN. — Oui. Je sais lire la lettre moulée, mais je n'ai jamais su apprendre à lire l'écriture.

CLITANDRE. — Nous voici contre la maison... (*Il frappe dans ses mains.*) C'est le signal que m'a donné Claudine.

LUBIN. — Par ma foi ! c'est une fille qui vaut de l'argent, et je l'aime de tout mon cœur.

CLITANDRE. — Aussi t'ai-je amené avec moi pour l'entretenir.

LUBIN. — Monsieur, je vous suis...

CLITANDRE. — Chut ! J'entends quelque bruit.

SCÈNE II : ANGÉLIQUE, CLAUDINE, CLITANDRE, LUBIN.

ANGÉLIQUE. — Claudine !

CLAUDINE. — Hé bien ?

ANGÉLIQUE. — Laisse la porte entr'ouverte.

CLAUDINE. — Voilà qui est fait.

CLITANDRE. — Ce sont elles. St !

ANGÉLIQUE. — St !

LUBIN. — St !

CLAUDINE. — St !

CLITANDRE, *à Claudine*. — Madame !

ANGÉLIQUE, *à Lubin*. — Quoi ?

LUBIN, *à Angélique*. — Claudine !

CLAUDINE. — Qu'est-ce ?

CLITANDRE, *à Claudine.* — Ah ! madame, que j'ai de joie !

LUBIN, *à Angélique.* — Claudine, ma pauvre Claudine !

CLAUDINE, *à Clitandre.* — Doucement, monsieur.

ANGÉLIQUE, *à Lubin.* — Tout beau, Lubin.

CLITANDRE. — Est-ce toi, Claudine ?

CLAUDINE. — Oui.

LUBIN. — Est-ce vous, madame ?

ANGÉLIQUE. — Oui.

CLAUDINE. — Vous avez pris l'une pour l'autre.

LUBIN. — Ma foi, la nuit on n'y voit goutte.

ANGÉLIQUE. — Est-ce pas vous, Clitandre ?

CLITANDRE. — Oui, madame.

ANGÉLIQUE. — Mon mari ronfle comme il faut, et j'ai pris ce temps pour nous entretenir ici.

CLITANDRE. — Cherchons quelque lieu pour nous asseoir.

CLAUDINE. — C'est fort bien avisé.

(*Ils vont s'asseoir au fond du théâtre.*)

LUBIN. — Claudine, où est-ce que tu es ?

SCÈNE III : GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN. — J'ai entendu descendre ma femme, et je me suis vite habillé pour descendre après elle. Où peut-elle être allée ? Serait-elle sortie ?

LUBIN, *prenant George Dandin pour Claudine.* — Où es-tu donc, Claudine ? Ah ! te voilà. Par ma foi ! ton maître est plaisamment attrapé, et je trouve ceci aussi drôle que les coups de bâton de tantôt dont on m'a fait récit. Ta maîtresse dit qu'il ronfle à cette heure comme tous les diantres, et il ne sait pas que monsieur le vicomte et elle sont ensemble pendant qu'il dort. Je voudrais bien savoir quel songe il fait maintenant. Cela est tout à fait risible ! De quoi s'avise-t-il aussi d'être jaloux de sa femme et de vouloir qu'elle soit à lui tout seul ? C'est un impertinent, et monsieur le vicomte lui fait trop d'honneur. Tu ne dis mot, Claudine ? Allons, suivons-les, et me donne ta petite menotte [1] que je la baise. Ah ! que cela est doux ! Il me semble que je mange des confitures.

(*Comme il baise la main de Dandin, Dandin la lui pousse rudement au visage.*)

Tubleu ! comme vous y allez ! Voilà une petite menotte qui est un peu bien rude.

GEORGE DANDIN. — Qui va là ?

LUBIN. — Personne.

---

1. *Menotte* : main.

GEORGE DANDIN. — Il fuit et me laisse informé de la nouvelle perfidie de ma coquine. Allons, il faut que sans tarder j'envoie appeler son père et sa mère, et que cette aventure me serve à me faire séparer d'elle. Holà ! Colin ! Colin !

SCÈNE IV : COLIN, GEORGE DANDIN.

COLIN, *à la fenêtre.* — Monsieur !

GEORGE DANDIN. — Allons, vite, ici-bas.

COLIN, *en sautant par la fenêtre.* — M'y voilà on ne peut pas plus vite.

GEORGE DANDIN. — Tu es là ?

COLIN. — Oui, monsieur.

GEORGE DANDIN. — (*Pendant qu'il lui va parler d'un côté, Colin va de l'autre.*) Doucement. Parle bas. Ecoute : va-t'en chez mon beau-père et ma belle-mère, et dis que je les prie très instamment de venir tout à l'heure ici. Entends-tu ? Eh ! Colin ! Colin !

COLIN, *de l'autre côté.* — Monsieur !

GEORGE DANDIN. — Où diable es-tu ?

COLIN. — Ici.

(*Comme ils se vont tous deux chercher, l'un passe d'un coté, et l'autre de l'autre.*)

GEORGE DANDIN. — Peste soit du maroufle qui s'éloigne de moi ! Je te dis que tu ailles de ce pas trouver mon beau-père et ma belle-mère, et leur dire que je les conjure de se rendre ici tout à l'heure. M'entends-tu bien ? Réponds. Colin ! Colin !

COLIN, *de l'autre côté.* — Monsieur !

GEORGE DANDIN. — Voilà un pendard qui me fera enrager. Viens-t'en à moi. (*Ils se cognent.*) Ah ! le traître ! il m'a estropié. Où est-ce que tu es ? Approche, que je te donne mille coups. Je pense qu'il me fuit.

COLIN. — Assurément.

GEORGE DANDIN. — Veux-tu venir ?

COLIN. — Nenni, ma foi.

GEORGE DANDIN. — Viens, te dis-je.

COLIN. — Point, vous me voulez battre.

GEORGE DANDIN. — Hé bien, non. Je ne te ferai rien.

COLIN. — Assurément ?

GEORGE DANDIN. — Oui. Approche. Bon ! Tu es bien heureux de ce que j'ai besoin de toi. Va-t'en vite de ma part prier mon beau-père et ma belle-mère de se rendre ici le plus tôt qu'ils pourront, et leur dis que c'est pour une affaire de la dernière conséquence [1]. Et, s'ils faisaient quelque difficulté à cause de l'heure,

---

1. *Conséquence* : importance.

ne manque pas de les presser et de leur faire bien entendre qu'il est très important qu'ils viennent, en quelque état qu'ils soient. Tu m'entends bien maintenant ?

COLIN. — Oui, monsieur.

GEORGE DANDIN. — Va vite, et reviens de même. Et moi je vais rentrer dans ma maison, attendant que... Mais j'entends quelqu'un. Ne serait-ce point ma femme ? Il faut que j'écoute et me serve de l'obscurité qu'il fait.

SCÈNE V : CLITANDRE, ANGÉLIQUE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE, LUBIN.

ANGÉLIQUE. — Adieu. Il est temps de se retirer.

CLITANDRE. — Quoi ! sitôt ?

ANGÉLIQUE. — Nous nous sommes assez entretenus.

CLITANDRE. — Ah ! madame, puis-je assez vous entretenir, et trouver en si peu de temps toutes les paroles dont j'ai besoin ? Il me faudrait des journées entières pour me bien expliquer à vous de tout ce que je sens, et je ne vous ai pas dit encore la moindre partie de ce que j'ai à vous dire.

ANGÉLIQUE. — Nous en écouterons une autre fois davantage.

CLITANDRE. — Hélas ! de quel coup me percez-vous l'âme lorsque vous parlez de vous retirer, et avec combien de chagrin m'allez-vous laisser maintenant !

ANGÉLIQUE. — Nous trouverons moyen de nous revoir.

CLITANDRE. — Oui. Mais je songe qu'en me quittant vous allez trouver un mari. Cette pensée m'assassine, et les privilèges qu'ont les maris sont des choses cruelles pour un amant qui aime bien.

ANGÉLIQUE. — Serez-vous assez faible pour avoir cette inquiétude, et pensez-vous qu'on soit capable d'aimer de certains maris qu'il y a ? On les prend parce qu'on ne s'en peut défendre, et que l'on dépend de parents qui n'ont des yeux que pour le bien ; mais on sait leur rendre justice, et l'on se moque fort de les considérer au delà de ce qu'ils méritent.

GEORGE DANDIN, *à part*. — Voilà nos carognes de femmes !

CLITANDRE. — Ah ! qu'il faut avouer que celui qu'on vous a donné était peu digne de l'honneur qu'il a reçu, et que c'est une étrange chose que l'assemblage qu'on a fait d'une personne comme vous avec un homme comme lui !

GEORGE DANDIN, *à part*. — Pauvres maris ! Voilà comme on vous traite !

CLITANDRE. — Vous méritez sans doute une tout autre destinée. et le ciel ne vous a point faite pour être la femme d'un paysan.

GEORGE DANDIN. — Plût au ciel fût-elle la tienne ! Tu changerais bien de langage. Rentrons. C'en est assez.

(*Il entre et ferme la porte.*)

CLAUDINE. — Madame, si vous avez à dire du mal de votre mari, dépêchez-vite, car il est tard.

CLITANDRE. — Ah ! Claudine, que tu es cruelle !

ANGÉLIQUE. — Elle a raison. Séparons-nous.

CLITANDRE. — Il faut donc s'y résoudre, puisque vous le voulez. Mais au moins je vous conjure de me plaindre un peu des méchants moments que je vais passer.

ANGÉLIQUE. — Adieu.

LUBIN. — Où es-tu, Claudine, que je te donne le bonsoir ?

CLAUDINE. — Va, va, je le reçois de loin, et je t'en renvoie autant.

SCÈNE VI : ANGÉLIQUE, CLAUDINE, GEORGE DANDIN.

ANGÉLIQUE. — Rentrons sans faire de bruit.

CLAUDINE. — La porte s'est fermée.

ANGÉLIQUE. — J'ai le passe-partout.

CLAUDINE. — Ouvrez donc doucement.

ANGÉLIQUE. — On a fermé en dedans, et je ne sais comment nous ferons.

CLAUDINE. — Appelez le garçon qui couche là.

ANGÉLIQUE. — Colin ! Colin ! Colin !

GEORGE DANDIN, *mettant la tête à la fenêtre.* — Colin ? Colin ? Ah ! je vous y prends donc, madame ma femme, et vous faites des *escampativos* [1] pendant que je dors ! Je suis bien aise de cela, et de vous voir dehors à l'heure qu'il est.

ANGÉLIQUE. — Hé bien ! quel grand mal est-ce qu'il y a à prendre le frais de la nuit ?

GEORGE DANDIN. — Oui, oui. L'heure est bonne à prendre le frais ! C'est bien plutôt le chaud, madame la coquine, et nous savons toute l'intrigue du rendez-vous et du damoiseau. Nous avons entendu votre galant entretien, et les beaux vers à ma louange que vous avez dits l'un et l'autre. Mais ma consolation, c'est que je vais être vengé, et que votre père et votre mère seront convaincus maintenant de la justice de mes plaintes et du dérèglement de votre conduite. Je les ai envoyé querir, et ils vont être ici dans un moment.

ANGÉLIQUE. — Ah ! ciel !

CLAUDINE. — Madame !

GEORGE DANDIN. — Voilà un coup sans doute où vous ne vous attendiez pas. C'est maintenant que je triomphe, et j'ai de quoi mettre à bas votre orgueil et détruire vos artifices. Jusques ici, vous avez joué mes accusations, ébloui vos parents et plâtré vos

1. *Faire des escampativos* : expression gasconne, faire des escapades, s'enfuir précipitamment.

malversations. J'ai eu beau voir et beau dire, et votre adresse toujours l'a emporté sur mon bon droit, et toujours vous avez trouvé moyen d'avoir raison. Mais à cette fois, Dieu merci, les choses vont être éclaircies, et votre effronterie sera pleinement confondue.

ANGÉLIQUE. — Hé ! je vous prie, faites-moi ouvrir la porte.

GEORGE DANDIN. — Non, non, il faut attendre la venue de ceux que j'ai mandés, et je veux qu'ils vous trouvent dehors à la belle heure qu'il est. En attendant qu'ils viennent, songez, si vous voulez, à chercher dans votre tête quelque nouveau détour pour vous tirer de cette affaire ; à inventer quelque moyen de rhabiller [1] votre escapade ; à trouver quelque belle ruse pour éluder ici les gens et paraître innocente, quelque prétexte spécieux de pèlerinage nocturne, ou d'amie en travail d'enfant que vous veniez de secourir.

ANGÉLIQUE. — Non, mon intention n'est pas de vous rien déguiser. Je ne prétends point me défendre, ni vous nier les choses, puisque vous les savez.

GEORGE DANDIN. — C'est que vous voyez bien que tous les moyens vous en sont fermés, et que dans cette affaire vous ne sauriez inventer d'excuse qu'il ne me soit facile de convaincre de fausseté.

ANGÉLIQUE. — Oui. Je confesse que j'ai tort, et que vous avez sujet de vous plaindre. Mais je vous demande par grâce de ne m'exposer point maintenant à la mauvaise humeur de mes parents et de me faire promptement ouvrir.

GEORGE DANDIN. — Je vous baise les mains.

ANGÉLIQUE. — Eh ! mon pauvre petit mari, je vous en conjure !

GEORGE DANDIN. — Ah ! mon pauvre petit mari ? Je suis votre petit mari maintenant, parce que vous vous sentez prise. Je suis bien aise de cela, et vous ne vous étiez jamais avisée de me dire de ces douceurs.

ANGÉLIQUE. — Tenez, je vous promets de ne vous plus donner aucun sujet de déplaisir, et de me...

GEORGE DANDIN. — Tout cela n'est rien. Je ne veux point perdre cette aventure, et il m'importe qu'on soit une seule fois éclairci à fond de vos déportements [2].

ANGÉLIQUE. — De grâce, laissez-moi vous dire. Je vous demande un moment d'audience.

GEORGE DANDIN. — Hé bien, quoi ?

ANGÉLIQUE. — Il est vrai que j'ai failli, je vous l'avoue encore une fois, et que votre ressentiment est juste ; que j'ai pris le temps de sortir pendant que vous dormiez, et que cette sortie est un rendez-vous que j'avais donné à la personne que vous dites. Mais enfin ce sont des actions que vous devez pardonner

1. *Rhabiller* : justifier. — 2. *Vos déportements* : votre conduite.

à mon âge, des emportements de jeune personne qui n'a encore rien vu et ne fait que d'entrer au monde, des libertés où l'on s'abandonne sans y penser de mal, et qui sans doute dans le fond n'ont rien de...

GEORGE DANDIN. — Oui, vous le dites, et ce sont de ces choses qui ont besoin qu'on les croie pieusement.

ANGÉLIQUE. — Je ne veux point m'excuser par là d'être coupable envers vous, et je vous prie seulement d'oublier une offense dont je vous demande pardon, de tout mon cœur et de m'épargner, en cette rencontre, le déplaisir que me pourraient causer les reproches fâcheux de mon père et de ma mère. Si vous m'accordez généreusement la grâce que je vous demande, ce procédé obligeant, cette bonté que vous me ferez voir, me gagnera entièrement. Elle touchera tout à fait mon cœur et y fera naître pour vous ce que tout le pouvoir de mes parents et les liens du mariage n'avaient pu y jeter. En un mot, elle sera cause que je renoncerai à toutes les galanteries et n'aurai de l'attachement que pour vous. Oui, je vous donne ma parole que vous m'allez voir désormais la meilleure femme du monde, et que je vous témoignerai tant d'amitié, tant d'amitié, que vous en serez sataisfait.

GEORGE DANDIN. — Ah ! crocodile, qui flatte les gens pour les étrangler !

ANGÉLIQUE. — Accordez-moi cette faveur .

GEORGE DANDIN. — Point d'affaires. Je suis inexorable.

ANGÉLIQUE. — Montrez-vous généreux.

GEORGE DANDIN. — Non.

ANGÉLIQUE. — De grâce !

GEORGE DANDIN. — Point.

ANGÉLIQUE. — Je vous en conjure de tout mon cœur.

GEORGE DANDIN. — Non, non, non ! Je veux qu'on soit détrompé de vous et que votre confusion éclate.

ANGÉLIQUE. — Hé bien, si vous me réduisez au désespoir, je vous avertis qu'une femme en cet état est capable de tout, et que je ferai quelque chose ici dont vous vous repentirez.

GEORGE DANDIN. — Et que ferez-vous, s'il vous plaît ?

ANGÉLIQUE. — Mon cœur se portera jusqu'aux extrêmes résolutions, et de ce couteau que voici je me tuerai sur la place.

GEORGE DANDIN. — Ah ! ah ! à la bonne heure !

ANGÉLIQUE. — Pas tant à la bonne heure pour vous que vous vous imaginez. On sait de tous côtés nos différends et les chagrins perpétuels que vous concevez contre moi. Lorsqu'on me trouvera morte, il n'y aura personne qui mette en doute que ce ne soit vous qui m'aurez tuée ; et mes parents ne sont pas gens assurément à laisser cette mort impunie, et ils en feront sur votre personne toute la punition que leur pourront offrir et les poursuites de la justice et la chaleur de leur ressentiment. C'est par là que je trouverai moyen de me venger de vous, et je ne suis

pas la première qui ait su recourir à de pareilles vengeances, qui n'ait pas fait difficulté de se donner la mort pour perdre ceux qui ont la cruauté de nous pousser à la dernière extrémité.

GEORGE DANDIN. — Je suis votre valet. On ne s'avise plus de se tuer soi-même, et la mode en est passée il y a longtemps.

ANGÉLIQUE. — C'est une chose dont vous pouvez vous tenir sûr ; et, si vous persistez dans votre refus, si vous ne me faites ouvrir, je vous jure que tout à l'heure je vais vous faire voir jusques où peut aller la résolution d'une personne qu'on met au désespoir.

GEORGE DANDIN. — Bagatelles, bagatelles ! C'est pour me faire peur.

ANGÉLIQUE. — Hé bien, puisqu'il le faut, voici qui nous contentera tous deux et montrera si je me moque. Ah ! c'en est fait. Fasse le ciel que ma mort soit vengée comme je le souhaite, et que celui qui en est cause reçoive un juste châtiment de la dureté qu'il a eue pour moi !

GEORGE DANDIN. — Ouais ! serait-elle bien si malicieuse que de s'être tuée pour me faire pendre ? Prenons un bout de chandelle pour aller voir.

ANGÉLIQUE. — St ! Paix. Rangeons-nous chacune immédiatement contre un des côtés de la porte.

GEORGE DANDIN. — La méchanceté d'une femme irait-elle bien jusque là ?

(*Il sort avec un bout de chandelle sans les apercevoir ; elles entrent, aussitôt elles ferment la porte.*)

Il n'y a personne. Eh ! je m'en étais bien douté, et la pendarde s'est retirée, voyant qu'elle ne gagnait rien après moi, ni par prières ni par menaces. Tant mieux, cela rendra ses affaires encore plus mauvaises, et le père et la mère, qui vont venir, en verront mieux son crime. Ah ! ah ! la porte s'est fermée. Holà ! ho ! quelqu'un ! Qu'on m'ouvre promptement.

ANGÉLIQUE, *à la fenêtre avec Claudine*. — Comment, c'est toi ? D'où viens-tu, bon pendard ? Est-il l'heure de revenir chez soi quand le jour est prêt de paraître, et cette manière de vie est-elle celle que doit suivre un honnête mari ?

CLAUDINE. — Cela est-il beau d'aller ivrogner toute la nuit, et de laisser ainsi toute seule une pauvre jeune femme dans la maison ?

GEORGE DANDIN. — Comment ! vous avez...

ANGÉLIQUE. — Va, va, traître, je suis lasse de tes déportements, et je m'en veux plaindre sans plus tarder à mon père et à ma mère.

GEORGE DANDIN. — Quoi ! c'est ainsi que vous osez...

SCÈNE VII : MONSIEUR ET MADAME DE SOTENVILLE, COLIN, CLAUDINE, ANGÉLIQUE, GEORGE DANDIN.

(*Monsieur et madame de Sotenville sont en des habits de nuit, et conduits par Colin, qui porte une lanterne.*)

ANGÉLIQUE. — Approchez, de grâce, et venez me faire raison de l'insolence la plus grande du monde, d'un mari à qui le vin et la jalousie ont troublé de telle sorte la cervelle qu'il ne sait plus ni ce qu'il dit ni ce qu'il fait, et vous a lui-même envoyé querir pour vous faire témoin de l'extravagance la plus étrange dont on ait jamais ouï parler. Le voilà qui revient, comme vous voyez, après s'être fait attendre toute la nuit ; et, si vous voulez l'écouter, il vous dira qu'il a les plus grandes plaintes du monde à vous faire de moi ; que, durant qu'il dormait, je me suis dérobée d'auprès de lui pour m'en aller courir, et cent autres contes de même nature qu'il est allé rêver.

GEORGE DANDIN, *à part.* — Voilà une méchante carogne !

CLAUDINE. — Oui, il nous a voulu faire accroire qu'il était dans la maison, et que nous en étions dehors ; et c'est une folie qu'il n'y a pas moyen de lui ôter de la tête.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Comment ! qu'est-ce à dire cela ?

MADAME DE SOTENVILLE. — Voilà une furieuse impudence que de nous envoyer querir.

GEORGE DANDIN. — Jamais...

ANGÉLIQUE. — Non, mon père, je ne puis plus souffrir un mari de la sorte. Ma patience est poussée à bout, et il vient de me dire cent paroles injurieuses.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Corbleu ! vous êtes un malhonnête homme.

CLAUDINE. — C'est une conscience de voir une pauvre jeune femme traitée de la façon, et cela crie vengeance au ciel.

GEORGE DANDIN. — Peut-on...

MADAME DE SOTENVILLE. — Allez, vous devriez mourir de honte.

GEORGE DANDIN. — Laissez-moi vous dire deux mots.

ANGÉLIQUE. — Vous n'avez qu'à l'écouter, il va vous en conter de belles !

GEORGE DANDIN. — Je désespère.

CLAUDINE. — Il a tant bu que je ne pense pas qu'on puisse durer contre lui, et l'odeur du vin qu'il souffle est montée jusqu'à nous.

GEORGE DANDIN. — Monsieur mon beau-père, je vous conjure...

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Retirez-vous ; vous puez le vin à pleine bouche.

GEORGE DANDIN. — Madame, je vous prie...

MADAME DE SOTENVILLE. — Fi ! ne m'approchez pas ; votre haleine est empestée.

GEORGE DANDIN. — Souffrez que je vous...

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Retirez-vous, vous dis-je ; on ne peut vous souffrir.

GEORGE DANDIN. — Permettez, de grâce, que...

MADAME DE SOTENVILLE. — Pouah ! vous m'engloutissez le cœur. Parlez de loin, si vous voulez.

GEORGE DANDIN. — Hé bien ! oui, je parle de loin. Je vous jure que je n'ai bougé de chez moi, et que c'est elle qui est sortie.

ANGÉLIQUE. — Ne voilà pas ce que je vous ai dit ?

CLAUDINE. — Vous voyez quelle apparence il y a.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Allez. Vous vous moquez des gens. Descendez, ma fille, et venez ici.

GEORGE DANDIN. — J'atteste le ciel que j'étais dans la maison, et que...

MADAME DE SOTENVILLE. — Taisez-vous, c'est une extravagance qui n'est pas supportable.

GEORGE DANDIN. — Que la foudre m'écrase tout à l'heure si...

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Ne nous rompez pas davantage la tête, et songez à demander pardon à votre femme.

GEORGE DANDIN. — Moi, demander pardon ?

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Oui, pardon, et sur-le-champ.

GEORGE DANDIN. — Quoi ! je...

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Corbleu ! si vous me répliquez, je vous apprendrai ce que c'est que de vous jouer à nous.

GEORGE DANDIN. — Ah ! George Dandin !

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Allons, venez, ma fille, que votre mari vous demande pardon.

ANGÉLIQUE, *descendue*. — Moi ? lui pardonner tout ce qu'il m'a dit ? Non, non, mon père, il m'est impossible de m'y résoudre, et je vous prie de me séparer d'un mari avec lequel je ne saurais plus vivre.

CLAUDINE. — Le moyen d'y résister ?

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Ma fille, de semblables séparations ne se font point sans grand scandale, et vous devez vous montrer plus sage que lui et patienter encore cette fois.

ANGÉLIQUE. — Comment patienter après de telles indignités ? Non, mon père, c'est une chose où je ne puis consentir.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Il le faut, ma fille, et c'est moi qui vous le commande.

ANGÉLIQUE. — Ce mot me ferme la bouche, et vous avez sur moi une puissance absolue.

CLAUDINE. — Quelle douceur !

ANGÉLIQUE. — Il est fâcheux d'être contraint d'oublier de telles injures ; mais, quelle violence que je me fasse, c'est à moi de vous obéir.

CLAUDINE. — Pauvre mouton !

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Approchez.

ANGÉLIQUE. — Tout ce que vous me faites faire ne servira de rien, et vous verrez que ce sera dès demain à recommencer.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Nous y donnerons ordre. Allons, mettez-vous à genoux.

GEORGE DANDIN. — A genoux ?

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Oui, à genoux, et sans tarder.

GEORGE DANDIN, *il se met à genoux*. — O ciel ! Que faut-il dire ?

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — « Madame, je vous prie de me pardonner. »

GEORGE DANDIN. — Madame, je vous prie de me pardonner.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — « L'extravagance que j'ai faite. »

GEORGE DANDIN. — L'extravagance que j'ai faite... (*à part*) de vous épouser.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — « Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir. »

GEORGE DANDIN. — Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Prenez-y-garde, et sachez que c'est ici la dernière de vos impertinences que nous souffrirons.

MADAME DE SOTENVILLE. — Jour de Dieu ! si vous y retournez [1], on vous apprendra le respect que vous devez à votre femme et à ceux de qui elle sort.

MONSIEUR DE SOTENVILLE. — Voilà le jour qui va paraître. Adieu. Rentrez chez vous, et songez bien à être sage. Et nous, m'amour, allons nous mettre au lit.

SCÈNE VIII : GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN. — Ah ! je le quitte maintenant [2], et je n'y vois plus de remède. Lorsqu'on a, comme moi, épousé une méchante femme, le meilleur parti qu'on puisse prendre, c'est de s'aller jeter dans l'eau la tête la première.



1. Si vous recommencez. - 2. *Je le quitte* : j'y renonce.

L'AVARE,

COMEDIE.

Par I.B.P. MOLIERE.



A PARIS,
Chez IEAN RIBOV, au Palais, vis-à-vis
la Porte de l'Eglise de la Sainte Chapelle,
à l'Image S.Louis.

M. DC. LXIX.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

TITRE DE L'ÉDITION
ORIGINALE DE 1669.

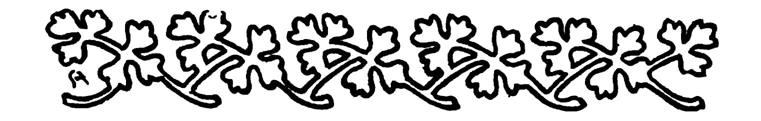


PERSONNAGES

HARPAGON, père de Cléante et d'Élise, et amoureux de Mariane.
CLÉANTE, fils d'Harpagon, amant de Mariane.
ÉLISE, fille d'Harpagon, amante de Valère.
VALÈRE, fils d'Anselme et amant d'Élise.
MARIANE, amante de Cléante et aimée d'Harpagon.
ANSELME, père de Valère et de Mariane.
FROSINE, femme d'intrigue.
MAITRE SIMON, courtier.
MAITRE JACQUES, cuisinier et cocher d'Harpagon.
LA FLÈCHE, valet de Cléante.
DAME CLAUDE, servante d'Harpagon.
BRINDAVOINE, laquais d'Harpagon.
LA MERLUCHE, laquais d'Harpagon.
LE COMMISSAIRE ET SON CLERC.

La scène est à Paris.





L'AVARE

Comédie - 1668

NOTICE HISTORIQUE ET ANALYTIQUE

L'Avare *fut représenté le 9 septembre 1668. Molière a emprunté quelques scènes à l'*Aulularia *de Plaute; à la* Belle Plaideuse *de Boisrobert la rencontre du père usurier et du fils emprunteur; aux* Suppositi *de l'Arioste les reconnaissances du dénouement; mais il en a fait un tout qui est sien, et ce tout est un chef-d'œuvre.*

◊ ◊ ◊

ACTE Ier. — *Harpagon, l'avare, a deux enfants : une fille Élise qui aime le jeune Valère, lequel s'est introduit dans la maison sous le titre d'intendant; un fils Cléante qui aime une jeune personne, d'aisance modeste, Mariane. Or Harpagon a justement fait le projet d'épouser Mariane, et il veut marier sa fille à Anselme, âgé de plus de cinquante ans. Élise résiste à la volonté de son père.*

ACTE II. — *Cléante, ayant besoin d'argent, s'adresse à un usurier par l'intermédiaire du valet La Flèche, et cet usurier se trouve être Harpagon lui-même : ce dernier reproche à son fils ses dépenses, et de son côté Cléante reproche à son père de se livrer à une honteuse usure. Une femme d'intrigue, Frosine, fait espérer à Harpagon que la jeune Mariane sera heureuse de lui accorder sa main.*

ACTE III. — *Harpagon veut donner un grand dîner en l'honneur de Mariane et prétend obliger son cuisinier, maître Jacques, à faire bonne chère avec peu d'argent. L'intendant Valère affecte de donner raison à l'avare, et maître Jacques jure de se venger. Amenée par Frosine chez Harpagon, Mariane prend en horreur le vieillard et laisse*

voir au jeune Cléante ses sentiments secrets. Cléante met au supplice son père en offrant en son nom à Mariane une bague magnifique.

ACTE IV. — *Cléante et Mariane se concertent avec Frosine pour faire échouer les projets de leur père. Celui-ci, pour connaître les vrais sentiments de son fils à l'égard de Mariane, lui tend un piège en feignant d'être pris de scrupules et de vouloir unir Mariane à Cléante. Nouvelle altercation entre le fils et le père, qui donne à Cléante sa malédiction. Coup de théâtre. On apprend à Harpagon qu'un voleur inconnu a dérobé la cassette où sont renfermés ses écus.*

ACTE V. — *Harpagon a mandé le commissaire. Maître Jacques, interrogé, dénonce Valère, mais ce dernier, croyant seulement être soupçonné d'avoir séduit Élise, n'a pas de peine à se disculper du vol. Anselme découvre que Mariane et Valère sont ses enfants, qu'il croyait morts dans un naufrage. Le double mariage des amants se conclut, et Harpagon peut aller revoir sa chère cassette.*

PHRASES DE *L'AVARE* FRÉQUEMMENT CITÉES

Sans dot ! (I, v.)

Il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger. (III, I.)



Dessin de F. Boucher. Gravé par Laur. Cars.

L'AVARE

HARPAGON. — Ces grands hauts-de-chausses sont propres à devenir les receleurs des choses qu'on dérobe, et je voudrais qu'on en eût fait pendre quelqu'un. (Acte I, sc. III.)

L'AVARE

— 1668 —

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE : VALÈRE, ÉLISE.

VALÈRE. — Hé quoi ! charmante Élise, vous devenez mélancolique, après les obligeantes assurances que vous avez eu la bonté de me donner de votre foi ? Je vous vois soupirer, hélas ! au milieu de ma joie. Est-ce du regret, dites-moi, de m'avoir fait heureux ? et vous repentez-vous de cet engagement où mes feux [1] ont pu vous contraindre ?

ÉLISE. — Non, Valère, je ne puis pas me repentir de tout ce que je fais pour vous. Je m'y sens entraîner par une trop douce puissance, et je n'ai pas même la force de souhaiter que les choses ne fussent pas. Mais, à vous dire vrai, le succès me donne de l'inquiétude, et je crains fort de vous aimer un peu plus que je ne devrais.

VALÈRE. — Hé ! que pouvez-vous craindre, Élise, dans les bontés que vous avez pour moi ?

ÉLISE. — Hélas ! cent choses à la fois : l'emportement d'un père, les reproches d'une famille, les censures du monde ; mais, plus que tout, Valère, le changement de votre cœur, et cette froideur criminelle dont ceux de votre sexe payent le plus souvent les témoignages trop ardents d'une innocente amour.

VALÈRE. — Ah ! ne me faites pas ce tort de juger de moi par les autres. Soupçonnez-moi de tout, Élise, plutôt que de manquer à ce que je vous dois. Je vous aime trop pour cela, et mon amour pour vous durera autant que ma vie.

ÉLISE. — Ah ! Valère, chacun tient les mêmes discours. Tous les hommes sont semblables par les paroles, et ce n'est que les actions qui les découvrent différents.

VALÈRE. — Puisque les seules actions font connaître ce que nous sommes, attendez donc au moins à juger de mon cœur par elles, et ne me cherchez point des crimes dans les injustes craintes d'une fâcheuse prévoyance. Ne m'assassinez point, je vous prie, par les sensibles coups d'un soupçon outrageux, et donnez-moi le temps de vous convaincre par mille et mille preuves de l'honnêteté de mes feux.

1. *Mes feux* : mon amour

ÉLISE. — Hélas ! qu'avec facilité on se laisse persuader par les personnes que l'on aime ! Oui, Valère, je tiens votre cœur incapable de m'abuser. Je crois que vous m'aimez d'un véritable amour, et que vous me serez fidèle ; je n'en veux point douter, et je retranche mon chagrin [1] aux appréhensions du blâme qu'on pourra me donner.

VALÈRE. — Mais pourquoi cette inquiétude ?

ÉLISE. — Je n'aurais rien à craindre si tout le monde vous voyait des yeux dont je vous vois, et je trouve en votre personne de quoi avoir raison aux choses que je fais pour vous. Mon cœur, pour sa défense, a tout votre mérite, appuyé du secours d'une reconnaissance où le ciel m'engage envers vous. Je me représente à toute heure ce péril étonnant qui commença de nous offrir aux regards l'un de l'autre, cette générosité surprenante qui vous fit risquer votre vie pour dérober la mienne à la fureur des ondes, ces soins pleins de tendresse que vous me fîtes éclater après m'avoir tirée de l'eau, et les hommages assidus de cet ardent amour que ni le temps ni les difficultés n'ont rebuté, et qui, vous faisant négliger et parents et patrie, arrête vos pas en ces lieux, y tient en ma faveur votre fortune déguisée, et vous a réduit, pour me voir, à vous revêtir de l'emploi de domestique de mon père. Tout cela fait chez moi sans doute un merveilleux effet, et c'en est assez, à mes yeux, pour me justifier l'engagement où j'ai pu consentir ; mais ce n'est pas assez peut-être pour le justifier aux autres, et je ne suis pas sûre qu'on entre dans mes sentiments.

VALÈRE. — De tout ce que vous avez dit, ce n'est que par mon seul amour que je prétends auprès de vous mériter quelque chose ; et, quant aux scrupules que vous avez, votre père lui-même ne prend que trop de soin de vous justifier à tout le monde, et l'excès de son avarice et la manière austère dont il vit avec ses enfants pourraient autoriser des choses plus étranges. Pardonnez-moi, charmante Élise, si j'en parle ainsi devant vous : vous savez que sur ce chapitre on n'en peut pas dire de bien. Mais enfin, si je puis, comme je l'espère, retrouver mes parents, nous n'aurons pas beaucoup de peine à nous le rendre favorable. J'en attends des nouvelles avec impatience, et j'en irai chercher moi-même si elles tardent à venir.

ÉLISE. — Ah ! Valère, ne bougez d'ici, je vous prie, et songez seulement à vous bien mettre dans l'esprit de mon père.

VALÈRE. — Vous voyez comme je m'y prends, et les adroites complaisances qu'il m'a fallu mettre en usage pour m'introduire à son service ; sous quel masque de sympathie et de rapports de sentiments je me déguise pour lui plaire, et quel personnage je joue tous les jours avec lui afin d'acquérir sa tendresse. J'y fais des progrès admirables, et j'éprouve que, pour gagner les hommes, il n'est point de meilleure voie que de se parer à leurs

---

1. *Je retranche mon chagrin aux appréhensions* : je borne mon chagrin à la crainte du blâme.

yeux de leurs inclinations, que de donner dans leurs maximes, encenser [1] leurs défauts et applaudir à ce qu'ils font. On n'a que faire d'avoir peur de trop charger la complaisance, et la manière dont on les joue a beau être visible, les plus fins toujours sont de grandes dupes du côté de la flatterie, et il n'y a rien de si impertinent et de si ridicule qu'on ne fasse avaler lorsqu'on l'assaisonne en louange. La sincérité souffre un peu au métier que je fais ; mais, quand on a besoin des hommes, il faut bien s'ajuster à eux, et, puisqu'on ne saurait les gagner que par là, ce n'est pas la faute de ceux qui flattent, mais de ceux qui veulent être flattés.

ÉLISE. — Mais que ne tâchez-vous aussi à gagner l'appui de mon frère en cas que la servante s'avisât de révéler notre secret ?

VALÈRE. — On ne peut pas ménager l'un et l'autre ; et l'esprit du père et celui du fils sont des choses si opposées qu'il est difficile d'accommoder ces deux confidences ensemble. Mais vous, de votre part, agissez auprès de votre frère et servez-vous de l'amitié qui est entre vous deux pour le jeter dans nos intérêts. Il vient. Je me retire. Prenez ce temps pour lui parler, et ne lui découvrez de notre affaire que ce que vous jugerez à propos.

ÉLISE. — Je ne sais si j'aurai la force de lui faire cette confidence.

SCÈNE II : CLÉANTE, ÉLISE.

CLÉANTE. — Je suis bien aise de vous trouver seule, ma sœur, et je brûlais de vous parler pour m'ouvrir à vous d'un secret.

ÉLISE. — Me voilà prête à vous ouïr, mon frère. Qu'avez-vous à me dire ?

CLÉANTE. — Bien des choses, ma sœur, enveloppées dans un mot. J'aime.

ÉLISE. — Vous aimez ?

CLÉANTE. — Oui, j'aime. Mais, avant que d'aller plus loin, je sais que je dépends d'un père, et que le nom de fils me soumet à ses volontés ; que nous ne devons point engager notre foi sans le consentement de ceux dont nous tenons le jour ; que le ciel les a faits les maîtres de nos vœux, et qu'il nous est enjoint de n'en disposer que par leur conduite ; que, n'étant prévenus d'aucune folle ardeur, ils sont en état de se tromper bien moins que nous et de voir beaucoup mieux ce qui nous est propre ; qu'il en faut plutôt croire les lumières de leur prudence que l'aveuglement de notre passion, et que l'emportement de la jeunesse nous entraîne le plus souvent dans des précipices fâcheux. Je vous dis tout cela, ma sœur, afin que vous ne vous donniez pas la peine de me le dire, car enfin mon amour ne veut rien écouter, et je vous prie de ne me point faire de remontrances.

1. *Encenser* : louer avec exagération.

ÉLISE. — Vous êtes-vous engagé, mon frère, avec celle que vous aimez ?

CLÉANTE. — Non ; mais j'y suis résolu, et je vous conjure encore une fois de ne me point apporter de raisons pour m'en dissuader.

ÉLISE. — Suis-je, mon frère, une si étrange personne ?

CLÉANTE. — Non, ma sœur ; mais vous n'aimez pas, vous ignorez la douce violence qu'un tendre amour fait sur nos cœurs, et j'appréhende [1] votre sagesse.

ÉLISE. — Hélas! mon frère, ne parlons point de ma sagesse. Il n'est personne qui n'en manque du moins une fois en sa vie ; et, si je vous ouvre mon cœur, peut-être serai-je à vos yeux bien moins sage que vous.

CLÉANTE. — Ah ! plût au ciel que votre âme, comme la mienne...

ÉLISE. — Finissons auparavant votre affaire, et me dites qui est celle que vous aimez.

CLÉANTE. — Une jeune personne qui loge depuis peu en ces quartiers, et qui semble être faite pour donner de l'amour à tous ceux qui la voient. La nature, ma sœur, n'a rien formé de plus aimable, et je me sentis transporté dès le moment que je la vis. Elle se nomme Mariane et vit sous la conduite d'une bonne femme de mère qui est presque toujours malade, et pour qui cette aimable fille a des sentiments d'amitié qui ne sont pas imaginables. Elle la sert, la plaint et la console, avec une tendresse qui vous toucherait l'âme. Elle se prend [2] d'un air le plus charmant du monde aux choses qu'elle fait, et l'on voit briller mille grâces en toutes ses actions : une douceur pleine d'attraits, une bonté toute engageante, une honnêteté adorable, une... Ah ! ma sœur, je voudrais que vous l'eussiez vue.

ÉLISE. — J'en vois beaucoup, mon frère, dans les choses que vous me dites, et, pour comprendre ce qu'elle est, il me suffit que vous l'aimez.

CLÉANTE. — J'ai découvert sous main qu'elles ne sont pas fort accommodées [3], et que leur discrète conduite a de la peine à étendre à tous leurs besoins le bien qu'elles peuvent avoir. Figurez-vous, ma sœur, quelle joie ce peut être que de relever la fortune d'une personne que l'on aime, que de donner adroitement quelques petits secours aux modestes nécessités d'une vertueuse famille, et concevez quel déplaisir ce m'est de voir que par l'avarice d'un père je sois dans l'impuissance de goûter cette joie et de faire éclater à cette belle aucun témoignage de mon amour.

ÉLISE. — Oui, je conçois assez, mon frère, quel doit être votre chagrin.

---

1. *Appréhender* : craindre. — 2. *Elle se prend* : elle s'applique. — 3. *Etre accommodé* : être à son aise.

CLÉANTE. — Ah ! ma sœur, il est plus grand qu'on ne peut croire : car enfin peut-on rien voir de plus cruel que cette rigoureuse épargne [1] qu'on exerce sur nous, que cette sécheresse étrange où l'on nous fait languir ? Et que nous servira d'avoir du bien, s'il ne nous vient que dans le temps que nous ne serons plus dans le bel âge d'en jouir, et si, pour m'entretenir même, il faut que maintenant je m'engage de tous côtés, si je suis réduit avec vous à chercher tous les jours le secours des marchands pour avoir moyen de porter des habits raisonnables ? Enfin j'ai voulu vous parler pour m'aider à sonder mon père sur les sentiments où je suis ; et, si je l'y trouve contraire, j'ai résolu d'aller en d'autres lieux avec cette aimable personne jouir de la fortune que le ciel voudra nous offrir. Je fais chercher partout pour ce dessein de l'argent à emprunter ; et, si vos affaires, ma sœur, sont semblables aux miennes, et qu'il faille que notre père s'oppose à nos désirs, nous le quitterons là tous deux, et nous affranchirons de cette tyrannie où nous tient depuis si longtemps son avarice insupportable.

ÉLISE. — Il est bien vrai que tous les jours il nous donne de plus en plus sujet de regretter la mort de notre mère, et que...

CLÉANTE. — J'entends sa voix. Éloignons-nous un peu pour achever notre confidence, et nous joindrons après nos forces pour venir attaquer la dureté de son humeur.

SCÈNE III : HARPAGON, LA FLÈCHE.

HARPAGON. — Hors d'ici tout à l'heure, et qu'on ne réplique pas ! Allons, que l'on détale [2] de chez moi, maître juré filou, vrai gibier de potence !

LA FLÈCHE, *à part*. — Je n'ai rien vu de si méchant que ce maudit vieillard, et je pense, sauf correction, qu'il a le diable au corps.

HARPAGON. — Tu murmures entre tes dents ?

LA FLÈCHE. — Pourquoi me chassez-vous ?

HARPAGON. — C'est bien à toi, pendard, à me demander des raisons ! Sors vite, que je ne t'assomme.

LA FLÈCHE. — Qu'est-ce que je vous ai fait ?

HARPAGON. — Tu m'as fait, que je veux que tu sortes.

LA FLÈCHE. — Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

HARPAGON. — Va-t'en l'attendre dans la rue, et ne sois point dans ma maison, planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe et faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir sans cesse devant moi un espion de mes affaires, un traître dont les yeux maudits assiègent toutes mes actions, dévorent ce que je possède, et furettent de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler.

---

1. *Épargne* : économie, avarice. — 2. *Détaler* : s'en aller.

LA FLÈCHE. — Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler ? Etes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses et faites sentinelle jour et nuit ?

HARPAGON. — Je veux renfermer ce que bon me semble et faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards [1] qui prennent garde à ce qu'on fait ? (*A part.*) Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. (*Haut.*) Ne serais-tu point homme à aller faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché ?

LA FLÈCHE. — Vous avez de l'argent caché ?

HARPAGON. — Non, coquin, je ne dis pas cela. (*A part.*) J'enrage ! (*Haut.*) Je demande si malicieusement tu n'irais point faire courir le bruit que j'en ai.

LA FLÈCHE. — Hé ! que nous importe que vous en ayez ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose ?

HARPAGON. — Tu fais le raisonneur ! Je te baillerai de ce raisonnement-ci par les oreilles. (*Il lève la main pour lui donner un soufflet.*) Sors d'ici, encore une fois.

LA FLÈCHE. — Hé bien, je sors.

HARPAGON. — Attends. Ne m'emportes-tu rien ?

LA FLÈCHE. — Que vous emporterais-je ?

HARPAGON. — Viens çà, que je voie. Montre-moi tes mains.

LA FLÈCHE. — Les voilà.

HARPAGON. — Les autres.

LA FLÈCHE. — Les autres ?

HARPAGON. — Oui.

LA FLÈCHE. — Les voilà.

HARPAGON, *désignant les chausses.* — N'as-tu rien mis ici dedans ?

LA FLÈCHE. — Voyez vous-même.

HARPAGON, *il tâte le bas de ses chausses.* — Ces grands hauts-de-chausses sont propres à devenir les receleurs des choses qu'on dérobe, et je voudrais qu'on en eût fait pendre quelqu'un.

LA FLÈCHE, *à part.* — Ah ! qu'un homme comme cela mériterait bien ce qu'il craint, et que j'aurais de joie à le voler !

HARPAGON. — Euh ?

LA FLÈCHE. — Quoi ?

HARPAGON. — Qu'est-ce que tu parles de voler ?

LA FLÈCHE. — Je dis que vous fouillez bien partout pour voir si je vous ai volé.

HARPAGON. — C'est ce que je veux faire.

(*Il fouille dans les poches de La Flèche.*)

LA FLÈCHE, *à part.* — La peste soit de l'avarice et des avaricieux !

---

1. *Mouchards* : espions.

HARPAGON. — Comment ? que dis-tu ?

LA FLÈCHE. — Ce que je dis ?

HARPAGON. — Oui. Qu'est-ce que tu dis d'avarice et d'avaricieux ?

LA FLÈCHE. — Je dis que la peste soit de l'avarice et des avaricieux.

HARPAGON. — De qui veux-tu parler ?

LA FLÈCHE. — Des avaricieux.

HARPAGON. — Et qui sont-ils, ces avaricieux ?

LA FLÈCHE. — Des vilains et des ladres.

HARPAGON. — Mais qui est-ce que tu entends par là ?

LA FLÈCHE. — De quoi vous mettez-vous en peine ?

HARPAGON. — Je me mets en peine de ce qu'il faut.

LA FLÈCHE. — Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous ?

HARPAGON. — Je crois ce que je crois ; mais je veux que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela.

LA FLÈCHE. — Je parle... je parle à mon bonnet.

HARPAGON. — Et moi, je pourrais bien parler à ta barrette [1].

LA FLÈCHE. — M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux ?

HARPAGON. — Non ; mais je t'empêcherai de jaser et d'être insolent. Tais-toi.

LA FLÈCHE. — Je ne nomme personne.

HARPAGON. — Je te rosserai si tu parles.

LA FLÈCHE. — Qui se sent morveux, qu'il se mouche.

HARPAGON. — Te tairas-tu ?

LA FLÈCHE. — Oui, malgré moi.

HARPAGON. — Ah ! Ah !

LA FLÈCHE, *lui montrant une des poches de son justaucorps.* — Tenez, voilà encore une poche. Etes-vous satisfait ?

HARPAGON. — Allons, rends-le-moi, sans te fouiller.

LA FLÈCHE. — Quoi ?

HARPAGON. — Ce que tu m'as pris.

LA FLÈCHE. — Je ne vous ai rien pris du tout.

HARPAGON. — Assurément ?

LA FLÈCHE. — Assurément.

HARPAGON. — Adieu. Va-t'en à tous les diables.

LA FLÈCHE. — Me voilà fort bien congédié.

1. La barrette était une sorte de bonnet plat, coiffure des paysans. — *Parler à ta barrette* : te frapper, te donner un soufflet, au figuré te réprimander.

HARPAGON. — Je te le mets sur ta conscience au moins ! (*Seul.*) Voilà un pendard de valet qui m'incommode fort, et je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là.

SCÈNE IV : HARPAGON, ÉLISE, CLÉANTE.

HARPAGON. — Certes, ce n'est pas une petite peine que de garder chez soi une grande somme d'argent, et bien heureux qui a tout son fait bien placé et ne conserve seulement que ce qu'il faut pour sa dépense. On n'est pas peu embarrassé à inventer dans toute une maison une cache fidèle : car, pour moi, les coffres-forts me sont suspects, et je ne veux jamais m'y fier. Je les tiens justement une franche amorce à voleurs, et c'est toujours la première chose que l'on va attaquer. Cependant je ne sais si j'aurai bien fait d'avoir enterré dans mon jardin dix mille écus qu'on me rendit hier. Dix mille écus en or chez soi est une somme assez... (*Ici le frère et la sœur paraissent, s'entretenant bas.*) O ciel ! je me serai trahi moi-même. La chaleur m'aura emporté, et je crois que j'ai parlé haut en raisonnant tout seul... Qu'est-ce ?

CLÉANTE. — Rien, mon père.

HARPAGON. — Y a-t-il longtemps que vous êtes là ?

ÉLISE. — Nous ne venons que d'arriver.

HARPAGON. — Vous avez entendu...

CLÉANTE. — Quoi, mon père ?

HARPAGON. — Là...

ÉLISE. — Quoi ?

HARPAGON. — Ce que je viens de dire.

CLÉANTE. — Non.

HARPAGON. — Si fait, si fait.

ÉLISE. — Pardonnez-moi.

HARPAGON. — Je vois bien que vous en avez ouï quelques mots. C'est que je m'entretenais en moi-même de la peine qu'il y a aujourd'hui à trouver de l'argent, et je disais qu'il est bien heureux qui peut avoir dix mille écus chez soi.

CLÉANTE. — Nous feignions [1] à vous aborder de peur de vous interrompre.

HARPAGON. — Je suis bien aise de vous dire cela, afin que vous n'alliez pas prendre les choses de travers et vous imaginer que je dise que c'est moi qui ai dix mille écus.

CLÉANTE. — Nous n'entrons point dans vos affaires.

HARPAGON. — Plût à Dieu que je les eusse, dix mille écus !

CLÉANTE. — Je ne crois pas...

HARPAGON. — Ce serait une bonne affaire pour moi.

---

1. *Feindre* : hésiter.

ÉLISE. — Ce sont des choses...

HARPAGON. — J'en aurais bon besoin.

CLÉANTE. — Je pense que...

HARPAGON. — Cela m'accommoderait fort.

ÉLISE. — Vous êtes...

HARPAGON. — Et je ne me plaindrais pas, comme je fais, que le temps est misérable.

CLÉANTE. — Mon Dieu, mon père, vous n'avez pas lieu de vous plaindre et l'on sait que vous avez assez de bien.

HARPAGON. — Comment ! j'ai assez de bien ? Ceux qui le disent en ont menti. Il n'y a rien de plus faux, et ce sont des coquins qui font courir tous ces bruits-là.

ÉLISE. — Ne vous mettez point en colère.

HARPAGON. — Cela est étrange que mes propres enfants me trahissent et deviennent mes ennemis !

CLÉANTE. — Est-ce être votre ennemi que de dire que vous avez du bien ?

HARPAGON. — Oui. De pareils discours et les dépenses que vous faites seront cause qu'un de ces jours on me viendra chez moi couper la gorge, dans la pensée que je suis tout cousu de pistoles.

CLÉANTE. — Quelle grande dépense est-ce que je fais ?

HARPAGON. — Quelle ? Est-il rien de plus scandaleux que ce somptueux équipage que vous promenez par la ville ? Je querellais hier votre sœur ; mais c'est encore pis. Voilà qui crie vengeance au ciel ; et, à vous prendre depuis les pieds jusqu'à la tête, il y aurait là de quoi faire une bonne constitution [1]. Je vous l'ai dit vingt fois, mon fils, toutes vos manières me déplaisent fort ; vous donnez furieusement dans le marquis, et, pour aller ainsi vêtu, il faut bien que vous me dérobiez.

CLÉANTE. — Hé ! comment vous dérober ?

HARPAGON. — Que sais-je ? Où pouvez-vous donc prendre de quoi entretenir l'état que vous portez ?

CLÉANTE. — Moi, mon père ? C'est que je joue, et, comme je suis fort heureux, je mets sur moi tout l'argent que je gagne.

HARPAGON. — C'est fort mal fait. Si vous êtes heureux au jeu, vous en devriez profiter et mettre à honnête intérêt l'argent que vous gagnez, afin de le trouver un jour... Je voudrais bien savoir, sans parler du reste, à quoi servent tous ces rubans dont vous voilà lardé depuis les pieds jusqu'à la tête, et si une demi-douzaine d'aiguillettes ne suffit pas pour attacher un haut-de-chausses ? Il est bien nécessaire d'employer de l'argent à des perruques, lorsque l'on peut porter des cheveux de son cru [2], qui ne coûtent rien ! Je vais gager qu'en perruques et rubans, il y a du moins vingt pistoles ; et vingt pistoles rap-

1. Une constitution de rentes ou de dot. — 2. Des cheveux à soi.

portent par année dix-huit livres six sols huit deniers, à ne les placer qu'au denier douze.

CLÉANTE. — Vous avez raison.

HARPAGON. — Laissons cela, et parlons d'autre affaire. Euh ? Je crois qu'ils se font signe l'un à l'autre de me voler ma bourse. Que veulent dire ces gestes-là ?

ÉLISE. — Nous marchandons [1], mon frère et moi, à qui parlera le premier, et nous avons tous deux quelque chose à vous dire.

HARPAGON. — Et moi, j'ai quelque chose aussi à vous dire à tous deux.

CLÉANTE. — C'est de mariage, mon père, que nous désirons vous parler.

HARPAGON. — Et c'est de mariage aussi que je veux vous entretenir.

ÉLISE. — Ah ! mon père !

HARPAGON. — Pourquoi ce cri ? Est-ce le mot, ma fille, ou la chose, qui vous fait peur ?

CLÉANTE. — Le mariage peut nous faire peur à tous deux, de la façon que vous pouvez l'entendre, et nous craignons que nos sentiments ne soient pas d'accord avec votre choix.

HARPAGON. — Un peu de patience. Ne vous alarmez point. Je sais ce qu'il faut à tous deux, et vous n'aurez ni l'un ni l'autre aucun lieu de vous plaindre de tout ce que je prétends faire. Et, pour commencer par un bout, avez-vous vu, dites-moi, une jeune personne appelée Mariane, qui ne loge pas loin d'ici ?

CLÉANTE. — Oui, mon père.

HARPAGON, *à Élise*. — Et vous ?

ÉLISE. — J'en ai ouï parler.

HARPAGON. — Comment, mon fils, trouvez-vous cette fille ?

CLÉANTE. — Une fort charmante personne.

HARPAGON. — Sa physionomie ?

CLÉANTE. — Tout honnête et pleine d'esprit.

HARPAGON. — Son air et sa manière ?

CLÉANTE. — Admirables, sans doute.

HARPAGON. — Ne croyez-vous pas qu'une fille comme cela mériterait assez que l'on songeât à elle ?

CLÉANTE. — Oui, mon père.

HARPAGON. — Que ce serait un parti souhaitable ?

CLÉANTE. — Très souhaitable.

HARPAGON. — Qu'elle a toute la mine de faire un bon ménage ?

CLÉANTE. — Sans doute.

HARPAGON. — Et qu'un mari aurait satisfaction avec elle ?

---

1. *Marchandons* : hésitons.

CLÉANTE. — Assurément.

HARPAGON. — Il y a une petite difficulté : c'est que j'ai peur qu'il n'y ait pas avec elle tout le bien qu'on pourrait prétendre.

CLÉANTE. — Ah ! mon père, le bien n'est pas considérable [1] lorsqu'il est question d'épouser une honnête personne.

HARPAGON. — Pardonnez-moi, pardonnez-moi ! Mais ce qu'il y a à dire, c'est que, si l'on n'y trouve pas tout le bien qu'on souhaite, on peut tâcher de regagner cela sur autre chose.

CLÉANTE. — Cela s'entend.

HARPAGON. — Enfin je suis bien aise de vous voir dans mes sentiments, car son maintien honnête et sa douceur m'ont gagné l'âme et je suis résolu de l'épouser, pourvu que j'y trouve quelque bien.

CLÉANTE. — Euh ?

HARPAGON. — Comment ?

CLÉANTE. — Vous êtes résolu, dites-vous...

HARPAGON. — D'épouser Mariane.

CLÉANTE. — Qui ? Vous, vous ?

HARPAGON. — Oui, moi, moi, moi ! Que veut dire cela ?

CLÉANTE. — Il m'a pris tout à coup un éblouissement, et je me retire d'ici.

HARPAGON. — Cela ne sera rien. Allez vite boire dans la cuisine un grand verre d'eau claire. Voilà de mes damoiseaux fluets qui n'ont non plus de vigueur que des poules ! C'est là, ma fille, ce que j'ai résolu pour moi. Quant à ton frère, je lui destine une certaine veuve dont ce matin on m'est venu parler ; et, pour toi, je te donne au seigneur Anselme.

ÉLISE. — Au seigneur Anselme ?

HARPAGON. — Oui. Un homme mûr, prudent et sage, qui n'a pas plus de cinquante ans, et dont on vante les grands biens.

ÉLISE, *faisant une révérence.* — Je ne veux point me marier, mon père, s'il vous plaît.

HARPAGON, *contrefaisant sa révérence.* — Et moi, ma petite fille, ma mie, je veux que vous vous mariiez, s'il vous plaît.

ÉLISE. — Je vous demande pardon, mon père.

HARPAGON. — Je vous demande pardon, ma fille.

ÉLISE. — Je suis très humble servante au seigneur Anselme ; mais, avec votre permission, je ne l'épouserai point.

HARPAGON. — Je suis votre très humble valet ; mais, avec votre permission, vous l'épouserez dès ce soir.

ÉLISE. — Dès ce soir ?

HARPAGON. — Dès ce soir.

ÉLISE. — Cela ne sera pas, mon père.

HARPAGON. — Cela sera, ma fille.

---

1. *Considérable* : doit être considéré.

ÉLISE. — Non.

HARPAGON. — Si.

ÉLISE. — Non, vous dis-je.

HARPAGON. — Si, vous dis-je.

ÉLISE. — C'est une chose où vous ne me réduirez point.

HARPAGON. — C'est une chose où je te réduirai.

ÉLISE. — Je me tuerai plutôt que d'épouser un tel mari.

HARPAGON. — Tu ne te tueras point, et tu l'épouseras. Mais voyez quelle audace ! A-t-on jamais vu une fille parler de la sorte à son père ?

ÉLISE. — Mais a-t-on jamais vu un père marier sa fille de la sorte ?

HARPAGON. — C'est un parti où il n'y a rien à redire, et je gage que tout le monde approuvera mon choix.

ÉLISE. — Et moi, je gage qu'il ne saurait être approuvé d'aucune personne raisonnable.

HARPAGON. — Voilà Valère. Veux-tu qu'entre nous deux nous le fassions juge de cette affaire ?

ÉLISE. — J'y consens.

HARPAGON. — Te rendras-tu à son jugement ?

ÉLISE. — Oui. J'en passerai par ce qu'il dira.

HARPAGON. — Voilà qui est fait.

SCÈNE V : VALÈRE, HARPAGON, ÉLISE.

HARPAGON. — Ici, Valère. Nous t'avons élu pour nous dire qui a raison de ma fille ou de moi.

VALÈRE. — C'est vous, monsieur, sans contredit.

HARPAGON. — Sais-tu bien de quoi nous parlons.

VALÈRE. — Non. Mais vous ne sauriez avoir tort, et vous êtes toute raison.

HARPAGON. — Je veux ce soir lui donner pour époux un homme aussi riche que sage, et la coquine me dit au nez qu'elle se moque de le prendre. Qu'en dis-tu de cela ?

VALÈRE. — Ce que j'en dis ?

HARPAGON. — Oui.

VALÈRE. — Eh ! eh !

HARPAGON. — Quoi ?

VALÈRE. — Je dis que dans le fond je suis de votre sentiment, et vous ne pouvez pas que [1] vous n'ayez raison ; mais aussi n'a-t-elle pas tort tout à fait, et...

HARPAGON. — Comment ! Le seigneur Anselme est un parti

---

1. Il est impossible que.

considérable ; c'est un gentilhomme qui est noble, doux et posé, sage et fort accommodé, et auquel il ne reste aucun enfant de son premier mariage. Saurait-elle mieux rencontrer ?

VALÈRE. — Cela est vrai ; mais elle pourrait vous dire que c'est un peu précipiter les choses, et qu'il faudrait au moins quelque temps pour voir si son inclination pourra s'accommoder avec...

HARPAGON. — C'est une occasion qu'il faut prendre vite aux cheveux. Je trouve ici un avantage qu'ailleurs je ne trouverais pas, et il s'engage à la prendre sans dot...

VALÈRE. — Sans dot ?

HARPAGON. — Oui.

VALÈRE. — Ah ! je ne dis plus rien. Voyez-vous, voilà une raison tout à fait convaincante ; il faut se rendre à cela.

HARPAGON. — C'est pour moi une épargne considérable.

VALÈRE. — Assurément, cela ne reçoit point de contradiction. Il est vrai que votre fille peut vous représenter que le mariage est une plus grande affaire qu'on ne peut croire ; qu'il y va d'être heureux ou malheureux toute sa vie, et qu'un engagement qui doit durer jusqu'à la mort ne se doit jamais faire qu'avec de grandes précautions.

HARPAGON. — Sans dot !

VALÈRE. — Vous avez raison. Voilà qui décide tout ; cela s'entend. Il y a des gens qui pourraient vous dire qu'en de telles occasions l'inclination d'une fille est une chose sans doute où l'on doit avoir de l'égard [1], et que cette grande inégalité d'âge, d'humeur et de sentiments, rend un mariage sujet à des accidents très fâcheux.

HARPAGON. — Sans dot !

VALÈRE. — Ah ! il n'y a pas de réplique à cela, on le sait bien. Qui diantre peut aller là-contre ? Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité de pères qui aimeraient mieux ménager la satisfaction de leurs filles que l'argent qu'ils pourraient donner ; qui ne les voudraient point sacrifier à l'intérêt et chercheraient, plus que toute autre chose, à mettre dans un mariage cette douce conformité qui sans cesse y maintient l'honneur, la tranquillité et la joie, et que...

HARPAGON. — Sans dot !

VALÈRE. — Il est vrai. Cela ferme la bouche à tout. *Sans dot !* Le moyen de résister à une raison comme celle-là !

HARPAGON, *regardant vers le jardin.* — Ouais ! Il me semble que j'entends un chien qui aboie. N'est-ce point qu'on en voudrait à mon argent ? Ne bougez, je reviens tout à l'heure. *(Il sort.)*

ÉLISE. — Vous moquez-vous, Valère, de lui parler comme vous faites ?

---

1. Dont on doit tenir compte.

VALÈRE. — C'est pour ne point l'aigrir [1] et pour en venir mieux à bout. Heurter de front ses sentiments est le moyen de tout gâter, et il y a de certains esprits qu'il ne faut prendre qu'en biaisant, des tempéraments ennemis de toute résistance, des naturels rétifs, que la vérité fait cabrer, qui toujours se raidissent contre le droit chemin de la raison, et qu'on ne mène qu'en tournant où l'on veut les conduire. Faites semblant de consentir à ce qu'il veut, vous en viendrez mieux à vos fins, et...

ÉLISE. — Mais ce mariage, Valère ?

VALÈRE. — On cherchera des biais pour le rompre.

ÉLISE. — Mais quelle invention trouver, s'il se doit conclure ce soir ?

VALÈRE. — Il faut demander un délai et feindre quelque maladie.

ÉLISE. — Mais on découvrira la feinte si l'on appelle des médecins.

VALÈRE. — Vous moquez-vous ? Y connaissent-ils quelque chose ? Allez, allez, vous pourrez avec eux avoir quel mal il vous plaira, ils vous trouveront des raisons pour vous dire d'où cela vient.

HARPAGON, *rentrant*. — Ce n'est rien, Dieu merci.

VALÈRE. — Enfin notre dernier recours, c'est que la fuite nous peut mettre à couvert de tout ; et, si votre amour, belle Élise, est capable d'une fermeté... (*Il aperçoit Harpagon.*) Oui, il faut qu'une fille obéisse à son père. Il ne faut point qu'elle regarde comme un mari est fait ; et, lorsque la grande raison de *sans dot* s'y rencontre, elle doit être prête à prendre tout ce qu'on lui donne.

HARPAGON. — Bon ! Voilà bien parlé, cela.

VALÈRE. — Monsieur, je vous demande pardon, si je m'emporte un peu et prends la hardiesse de lui parler comme je fais.

HARPAGON. — Comment ! J'en suis ravi, et je veux que tu prennes sur elle un pouvoir absolu. Oui, tu as beau fuir, je lui donne l'autorité que le ciel me donne sur toi, et j'entends que tu fasses tout ce qu'il te dira.

VALÈRE. — Après cela, résistez à mes remontrances ! Monsieur, je vais la suivre pour lui continuer les leçons que je lui faisais.

HARPAGON. — Oui, tu m'obligeras. Certes...

VALÈRE. — Il est bon de lui tenir un peu la bride haute [2].

HARPAGON. — Cela est vrai. Il faut...

VALÈRE. — Ne vous mettez pas en peine, je crois que j'en viendrai à bout.

HARPAGON. — Fais, fais. Je m'en vais faire un petit tour en ville, et reviens tout à l'heure.

VALÈRE. — Oui, l'argent est plus précieux que toutes les

1. *Aigrir* : fâcher. — 2. De la retenir.

choses du monde, et vous devez rendre grâces au ciel de l'honnête homme de père qu'il vous a donné. Il sait ce que c'est que de vivre. Lorsqu'on s'offre de prendre une fille sans dot, on ne doit point regarder plus avant. Tout est renfermé là dedans, et *sans dot* tient lieu de beauté, de jeunesse, de naissance, d'honneur, de sagesse et de probité.

HARPAGON. — Ah ! le brave garçon ! Voilà parlé comme un oracle. Heureux qui peut avoir un domestique de la sorte !

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : CLÉANTE, LA FLÈCHE.

CLÉANTE. — Ah ! traître que tu es, où t'es-tu donc allé fourrer [1] ? Ne t'avais-je pas donné ordre... ?

LA FLÈCHE. — Oui, monsieur, et je m'étais rendu ici pour vous attendre de pied ferme ; mais monsieur votre père, le plus mal gracieux des hommes, m'a chassé dehors malgré moi, et j'ai couru risque d'être battu.

CLÉANTE. — Comment va notre affaire ? Les choses pressent plus que jamais, et, depuis que je t'ai vu, j'ai découvert que mon père est mon rival.

LA FLÈCHE. — Votre père amoureux ?

CLÉANTE. — Oui ; et j'ai eu toutes les peines du monde à lui cacher le trouble où cette nouvelle m'a mis.

LA FLÈCHE. — Lui, se mêler d'aimer ! De quoi diable s'avise-t-il ? Se moque-t-il du monde ? et l'amour a-t-il été fait pour des gens bâtis comme lui ?

CLÉANTE. — Il a fallu, pour mes péchés, que cette passion lui soit venue en tête.

LA FLÈCHE. — Mais par quelle raison lui faire un mystère de votre amour ?

CLÉANTE. — Pour lui donner moins de soupçon, et me conserver au besoin des ouvertures plus aisées pour détourner ce mariage. Quelle réponse t'a-t-on faite ?

LA FLÈCHE. — Ma foi, monsieur, ceux qui empruntent sont bien malheureux, et il faut essuyer d'étranges choses lorsqu'on en est réduit à passer, comme vous, par les mains des fesse-mathieux [2].

CLÉANTE. — L'affaire ne se fera point ?

LA FLÈCHE. — Pardonnez-moi. Notre maître Simon, le courtier qu'on nous a donné, homme agissant et plein de zèle, dit

1. *Fourrer* : cacher. — 2. *Fesse-mathieu* : avare.

qu'il a fait rage pour vous, et il assure que votre seule physionomie lui a gagné le cœur.

CLÉANTE. — J'aurai les quinze mille francs que je demande ?

LA FLÈCHE. — Oui, mais à quelques petites conditions qu'il faudra que vous acceptiez, si vous avez dessein que les choses se fassent.

CLÉANTE. — T'a-t-il fait parler à celui qui doit prêter l'argent ?

LA FLÈCHE. — Ah ! vraiment, cela ne va pas de la sorte. Il apporte encore plus de soin à se cacher que vous, et ce sont des mystères bien plus grands que vous ne pensez. On ne veut point du tout dire son nom, et l'on doit aujourd'hui l'aboucher avec vous dans une maison empruntée, pour être instruit par votre bouche de votre bien et de votre famille ; et je ne doute point que le seul nom de votre père ne rende les choses faciles.

CLÉANTE. — Et principalement notre mère étant morte, dont on ne peut m'ôter le bien.

LA FLÈCHE. — Voici quelques articles qu'il a dictés lui-même à notre entremetteur, pour vous être montrés avant que de rien faire.

« Supposé que le prêteur voie toutes ses sûretés, et que l'emprunteur soit majeur et d'une famille où le bien soit ample, solide, assuré, clair et net de tout embarras, on fera une bonne et exacte obligation pardevant un notaire, le plus honnête homme qu'il se pourra, et qui pour cet effet sera choisi par le prêteur, auquel il importe le plus que l'acte soit dûment dressé. »

CLÉANTE. — Il n'y a rien à dire à cela.

LA FLÈCHE. — « Le prêteur, pour ne charger sa conscience d'aucun scrupule prétend ne donner son argent qu'au denier dix-huit [1]. »

CLÉANTE. — Au denier dix-huit ? Parbleu, voilà qui est honnête ! Il n'y a pas lieu de se plaindre.

LA FLÈCHE. — Cela est vrai.

« Mais, comme ledit prêteur n'a pas chez lui la somme dont il est question, et que pour faire plaisir à l'emprunteur il est contraint lui-même de l'emprunter d'un autre sur le pied du denier cinq [2], il conviendra que ledit premier emprunteur paye cet intérêt, sans préjudice du reste, attendu que ce n'est que pour l'obliger que ledit prêteur s'engage à cet emprunt. »

CLÉANTE. — Comment diable ! Quel Juif, quel Arabe est-ce là ? C'est plus qu'au denier quatre [3].

LA FLÈCHE. — Il est vrai, c'est ce que j'ai dit. Vous avez à voir là-dessus.

CLÉANTE. — Que veux-tu que je voie ? J'ai besoin d'argent, et il faut bien que je consente à tout.

LA FLÈCHE. — C'est la réponse que j'ai faite.

---

1. Un peu plus de cinq et demi pour cent. — 2. *Le denier cinq* : vingt pour cent. — 3. *Au denier quatre* : vingt-cinq pour cent.

CLÉANTE. — Il y a encore quelque chose ?

LA FLÈCHE. — Ce n'est plus qu'un petit article.

« Des quinze mille francs qu'on demande, le prêteur ne pourra compter en argent que douze mille livres, et, pour les mille écus restants, il faudra que l'emprunteur prenne les hardes, nippes et bijoux dont s'ensuit le mémoire, et que ledit prêteur a mis de bonne foi au plus modique prix qu'il lui a été possible. »

CLÉANTE. — Que veut dire cela ?

LA FLÈCHE. — Écoutez le mémoire.

« Premièrement, un lit de quatre pieds, à bandes de point de Hongrie, appliquées fort proprement sur un drap de couleur d'olive, avec six chaises, et la courtepointe de même, le tout bien conditionné et doublé d'un petit taffetas changeant rouge et bleu.

» Plus un pavillon [1] à queue, d'une bonne serge d'Aumale rose sèche, avec le mollet et les franges de soie. »

CLÉANTE. — Que veut-il que je fasse de cela ?

LA FLÈCHE. — Attendez.

« Plus une tenture de tapisserie des *Amours de Gombaud et de Macée.*

» Plus une grande table de bois de noyer, à douze colonnes ou piliers tournés, qui se tire par les deux bouts, et garnie par le dessous de ses six escabelles. »

CLÉANTE. — Qu'ai-je affaire, morbleu ?...

LA FLÈCHE. — Donnez-vous patience.

» Plus trois gros mousquets tout garnis de nacre de perle, avec les trois fourchettes assortissantes.

» Plus un fourneau de brique, avec deux cornues et trois récipients, fort utiles à ceux qui sont curieux de distiller. »

CLÉANTE. — J'enrage !

LA FLÈCHE. — Doucement.

« Plus un luth de Bologne garni de toutes ses cordes, ou peu s'en faut.

» Plus un trou-madame et un damier, avec un jeu de l'oie renouvelé des Grecs, fort propres à passer le temps lorsque l'on n'a que faire.

» Plus une peau d'un lézard de trois pieds et demi remplie de foin, curiosité agréable pour pendre au plancher d'une chambre.

» Le tout, ci-dessus mentionné, valant loyablement plus de quatre mille cinq cents livres, et rabaissé à la valeur de mille écus par la discrétion du prêteur. »

CLÉANTE. — Que la peste l'étouffe avec sa discrétion, le traître, le bourreau qu'il est ! A-t-on jamais parlé d'une usure semblable ? et n'est-il pas content du furieux intérêt qu'il exige, sans vouloir encore m'obliger à prendre pour trois mille livres

1. *Pavillon* : tour de lit plissé par en haut.

les vieux rogatons qu'il ramasse ? Je n'aurai pas deux cents écus de tout cela ; et cependant il faut bien me résoudre à consentir à ce qu'il veut, car il est en état de me faire tout accepter, et il me tient, le scélérat, le poignard sur la gorge.

LA FLÈCHE. — Je vous vois, monsieur, ne vous en déplaise, dans le grand chemin justement que tenait Panurge pour se ruiner, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, et mangeant son blé en herbe.

CLÉANTE. — Que veux-tu que j'y fasse ? Voilà où les jeunes gens sont réduits par la maudite avarice des pères ; et on s'étonne, après cela, que les fils souhaitent qu'ils meurent.

LA FLÈCHE. — Il faut avouer que le vôtre animerait contre sa vilenie le plus posé homme du monde, Je n'ai pas, Dieu merci, les inclinations fort patibulaires [1], et, parmi mes confrères que je vois se mêler de beaucoup de petits commerces, je sais tirer adroitement mon épingle du jeu et me démêler prudemment de toutes les galanteries qui sentent tant soit peu l'échelle ; mais, à vous dire vrai, il me donnerait, par ses procédés, des tentations de le voler, et je croirais, en le volant, faire une action méritoire.

CLÉANTE. — Donne-moi un peu ce mémoire, que je le voie encore.

SCÈNE II : MAITRE SIMON, HARPAGON, CLÉANTE, LA FLÈCHE.

MAITRE SIMON. — Oui, monsieur, c'est un jeune homme qui a besoin d'argent. Ses affaires le pressent d'en trouver, et il en passera par tout ce que vous en prescrivez.

HARPAGON. — Mais croyez-vous, maître Simon, qu'il n'y ait rien à péricliter [2], et savez-vous le nom, les biens et la famille de celui pour qui vous parlez ?

MAITRE SIMON. — Non, je ne puis pas bien vous en instruire à fond, et ce n'est que par aventure que l'on m'a adressé à lui ; mais vous serez de toutes choses éclairci par lui-même, et son homme m'a assuré que vous serez content quand vous le connaîtrez. Tout ce que je saurais vous dire, c'est que sa famille est fort riche, qu'il n'a plus de mère déjà, et qu'il s'obligera, si vous voulez, que son père mourra avant qu'il soit huit mois.

HARPAGON. — C'est quelque chose que cela. La charité, maître Simon, nous oblige à faire plaisir aux personnes lorsque nous le pouvons.

MAITRE SIMON. — Cela s'entend.

LA FLÈCHE, *bas à Cléante*. — Que veut dire ceci ? Notre maître Simon qui parle à votre père !

CLÉANTE, *bas à La Flèche*. — Lui aurait-on appris qui je suis ? et serais-tu pour nous trahir ?

---

1. *Patibulaires* : criminelles, dignes du gibet. — 2. *A péricliter* : à risquer.

MAITRE SIMON. — Ah ! ah ! vous êtes bien pressés ! Qui vous a dit que c'était céans ? (*A Harpagon.*) Ce n'est pas moi, monsieur, au moins, qui leur ai découvert votre nom et votre logis. Mais, à mon avis, il n'y a pas grand mal à cela : ce sont des personnes discrètes, et vous pouvez ici vous expliquer ensemble.

HARPAGON. — Comment ?

MAITRE SIMON. — Monsieur est la personne qui veut vous emprunter les quinze mille livres dont je vous ai parlé.

HARPAGON. — Comment ! pendard, c'est toi qui t'abandonnes à ces coupables extrémités !

CLÉANTE. — Comment ! mon père, c'est vous qui vous portez à ces honteuses actions !

(*Maître Simon et La Flèche sortent.*)

HARPAGON. — C'est toi qui te veux ruiner par des emprunts si condamnables !

CLÉANTE. — C'est vous qui cherchez à vous enrichir par des usures si criminelles !

HARPAGON. — Oses-tu bien, après cela, paraître devant moi ?

CLÉANTE. — Osez-vous bien, après cela, vous présenter aux yeux du monde ?

HARPAGON. — N'as-tu point de honte, dis-moi, d'en venir à ces débauches-là, de te précipiter dans des dépenses effroyables et de faire une honteuse dissipation du bien que tes parents t'ont amassé avec tant de sueurs ?

CLÉANTE. — Ne rougissez-vous point de déshonorer votre condition par les commerces que vous faites, de sacrifier gloire et réputation au désir insatiable d'entasser écu sur écu et de renchérir, en fait d'intérêts, sur les plus infâmes subtilités qu'aient jamais inventées les plus célèbres usuriers.

HARPAGON. — Ote-toi de mes yeux, coquin, ôte-toi de mes yeux.

CLÉANTE. — Qui est plus criminel, à votre avis, ou celui qui achète un argent dont il a besoin, ou bien celui qui vole un argent dont il n'a que faire ?

HARPAGON. — Retire-toi, te dis-je, et ne m'échauffe pas les oreilles. (*Seul.*) Je ne suis pas fâché de cette aventure, et ce m'est un avis de tenir l'œil plus que jamais sur toutes ses actions.

SCÈNE III : FROSINE, HARPAGON.

FROSINE. — Monsieur...

HARPAGON. — Attendez un moment. Je vais revenir vous parler. (*A part.*) Il est à propos que je fasse un petit tour à mon argent.

SCÈNE IV : LA FLÈCHE, FROSINE.

LA FLÈCHE. — L'aventure est tout à fait drôle. Il faut bien qu'il ait quelque part un ample magasin de hardes, car nous n'avons rien reconnu au mémoire que nous avons.

FROSINE. — Hé ! c'est toi, mon pauvre La Flèche ! D'où vient cette rencontre ?

LA FLÈCHE. — Ah ! ah ! c'est toi, Frosine ! Que viens-tu faire ici ?

FROSINE. — Ce que je fais partout ailleurs : m'entremettre d'affaires, me rendre serviable aux gens et profiter du mieux qu'il m'est possible des petits talents que je puis avoir. Tu sais que dans ce monde il faut vivre d'adresse, et qu'aux personnes comme moi le ciel n'a donné d'autres rentes que l'intrigue et que l'industrie,

LA FLÈCHE. — As-tu quelque négoce avec le patron du logis ?

FROSINE. — Oui, je traite pour lui quelque petite affaire dont j'espère une récompense.

LA FLÈCHE. — De lui ? Ah ! ma foi, tu seras bien fine si tu en tires quelque chose, et je te donne avis que l'argent céans est fort cher.

FROSINE. — Il y a de certains services qui touchent merveilleusement.

LA FLÈCHE. — Je suis votre valet, et tu ne connais pas encore le seigneur Harpagon. Le seigneur Harpagon est de tous les humains l'humain le moins humain, le mortel de tous les mortels le plus dur et le plus serré. Il n'est point de service qui pousse sa reconnaissance jusqu'à lui faire ouvrir les mains. De la louange, de l'estime, de la bienveillance en paroles et de l'amitié, tant qu'il vous plaira ; mais de l'argent, point d'affaires. Il n'est rien de plus sec et de plus aride que ses bonnes grâces et ses caresses, et *donner* est un mot pour qui il a tant d'aversion qu'il ne dit jamais : *Je vous donne*, mais : *Je vous prête le bonjour*.

FROSINE. — Mon Dieu, je sais l'art de traire [1] les hommes. J'ai le secret de m'ouvrir leur tendresse, de chatouiller leurs cœurs, de trouver les endroits par où ils sont sensibles.

LA FLÈCHE. — Bagatelles ici ! Je te défie d'attendrir, du côté de l'argent, l'homme dont il est question. Il est Turc là-dessus, mais d'une turquerie à désespérer tout le monde ; et l'on pourrait crever qu'il n'en branlerait pas. En un mot, il aime l'argent plus que réputation, qu'honneur et que vertu, et la vue d'un demandeur lui donne des convulsions. C'est le frapper par son endroit mortel, c'est lui percer le cœur, c'est lui arracher les entrailles ; et si... Mais il revient, je me retire.

SCÈNE V : HARPAGON, FROSINE.

HARPAGON. — Tout va comme il faut. Hé bien ! qu'est-ce, Frosine ?

FROSINE. — Ah ! mon Dieu ! que vous vous portez bien ! et que vous avez là un vrai visage de santé !

HARPAGON. — Qui ? moi ?

1. *Traire les hommes* : tirer de l'argent des hommes.

FROSINE. — Jamais je ne vous vis un teint si frais et si gaillard.

HARPAGON. — Tout de bon ?

FROSINE. — Comment ! vous n'avez de votre vie été si jeune que vous êtes, et je vois des gens de vingt-cinq ans qui sont plus vieux que vous.

HARPAGON. — Cependant, Frosine, j'en ai soixante bien comptés.

FROSINE. — Hé bien ! qu'est-ce que cela, soixante ans ? Voilà bien de quoi ! C'est la fleur de l'âge, cela, et vous entrez maintenant dans la belle saison de l'homme.

HARPAGON. — Il est vrai ; mais vingt années de moins pourtant ne me feraient point de mal, que je crois.

FROSINE. — Vous moquez-vous ? Vous n'avez pas besoin de cela, et vous êtes d'une pâte à vivre jusques à cent ans.

HARPAGON. — Tu le crois ?

FROSINE. — Assurément. Vous en avez toutes les marques. Tenez-vous un peu. O que voilà bien là, entre vos deux yeux, un signe de longue vie !

HARPAGON. — Tu te connais à cela ?

FROSINE. — Sans doute. Montrez-moi votre main. Ah ! mon Dieu ! quelle ligne de vie !

HARPAGON. — Comment ?

FROSINE. — Ne voyez-vous pas jusqu'où va cette ligne-là ?

HARPAGON. — Hé-bien ! qu'est-ce que cela veut dire ?

FROSINE. — Par ma foi, je disais cent ans, mais vous passerez les six-vingts [1].

HARPAGON. — Est-il possible ?

FROSINE. — Il faudra vous assommer, vous dis-je, et vous mettrez en terre et vos enfants et les enfants de vos enfants.

HARPAGON. — Tant mieux ! Comment va notre affaire ?

FROSINE. — Faut-il le demander ? et me voit-on mêler de rien dont je ne vienne à bout ? J'ai surtout pour les mariages un talent merveilleux. Il n'est point de parti au monde que je ne trouve en peu de temps le moyen d'accoupler, et je crois, si je me l'étais mis en tête, que je marierais le Grand Turc avec la République de Venise. Il n'y avait pas sans doute de si grandes difficultés à cette affaire-ci. Comme j'ai commerce chez elles, je les ai à fond l'une et l'autre entretenues de vous, et j'ai dit à la mère le dessein que vous aviez conçu pour Mariane, à la voir passer dans la rue et prendre l'air à sa fenêtre.

HARPAGON. — Qui a fait réponse...

FROSINE. — Elle a reçu la proposition avec joie ; et, quand je lui ai témoigné que vous souhaitiez fort que sa fille assistât ce

1. Cent vingt.

soir au contrat de mariage qui se doit faire de la vôtre, elle y a consenti sans peine et me l'a confiée pour cela.

HARPAGON. — C'est que je suis obligé, Frosine, de donner à souper au seigneur Anselme, et je serai bien aise qu'elle soit du régal.

FROSINE. — Vous avez raison. Elle doit, après dîner, rendre visite à votre fille, d'où elle fait son compte [1] d'aller faire un tour à la foire, pour venir ensuite au souper.

HARPAGON. — Eh bien ! elles iront ensemble dans mon carrosse que je leur prêterai.

FROSINE. — Voilà justement son affaire.

HARPAGON. — Mais, Frosine, as-tu entretenu la mère touchant le bien qu'elle peut donner à sa fille ? Lui as-tu dit qu'il fallait qu'elle s'aidât un peu, qu'elle fît quelque effort, qu'elle se saignât pour une occasion comme celle-ci ? Car encore n'épouse-t-on point une fille sans qu'elle apporte quelque chose.

FROSINE. — Comment ! c'est une fille qui vous apportera douze mille livres de rente.

HARPAGON. — Douze mille livres de rente ?

FROSINE. — Oui. Premièrement, elle est nourrie et élevée dans une grande épargne de bouche. C'est une fille accoutumée à vivre de salade, de lait, de fromage et de pommes, et à laquelle par conséquent il ne faudra ni table bien servie, ni consommés exquis, ni orges mondés perpétuels, ni les autres délicatesses qu'il faudrait pour une autre femme ; et cela ne va pas à si peu de chose qu'il ne monte bien tous les ans à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'est curieuse [2] que d'une propreté fort simple, et n'aime point les superbes habits, ni les riches bijoux, ni les meubles somptueux, où donnent ses pareilles avec tant de chaleur ; et cet article-là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus, elle a une aversion horrible pour le jeu, ce qui n'est pas commun aux femmes d'aujourd'hui ; et j'en sais une de nos quartiers qui a perdu, à trente et quarante, vingt mille francs cette année ! Mais n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, et quatre mille francs en habits et bijoux, cela fait neuf mille livres ; et mille écus que nous mettons pour la nourriture, ne voilà-t-il pas par année vos douze mille francs bien comptés ?

HARPAGON. — Oui, cela n'est pas mal ; mais ce compte-là n'est rien de réel.

FROSINE. — Pardonnez-moi. N'est-ce pas quelque chose de réel que de vous apporter en mariage une grande sobriété, l'héritage d'un grand amour de simplicité de parure, et l'acquisition d'un grand fonds de haine pour le jeu ?

HARPAGON. — C'est une raillerie que de vouloir me constituer son dot de toutes les dépenses qu'elle ne fera point. Je n'irai

---

1. *Elle fait son compte* : elle a le projet. — 2. Elle ne se soucie

pas donner quittance de ce que je ne reçois pas, et il faut bien que je touche quelque chose.

FROSINE. — Mon Dieu ! vous toucherez assez, et elles m'ont parlé d'un certain pays où elles ont du bien dont vous serez le maître.

HARPAGON. — Il faudra voir cela. Mais, Frosine, il y a encore une chose qui m'inquiète. La fille est jeune, comme tu vois, et les jeunes gens d'ordinaire n'aiment que leurs semblables et ne cherchent que leur compagnie. J'ai peur qu'un homme de mon âge ne soit pas de son goût, et que cela ne vienne à produire chez moi certains petits désordres qui ne m'accommoderaient pas.

FROSINE. — Ah ! que vous la connaissez mal ! C'est encore une particularité que j'avais à vous dire. Elle a une aversion épouvantable pour tous les jeunes gens et n'a de l'amour que pour les vieillards.

HARPAGON. — Elle ?

FROSINE. — Oui, elle. Je voudrais que vous l'eussiez entendue parler là-dessus. Elle ne peut souffrir du tout la vue d'un jeune homme ; mais elle n'est point plus ravie, dit-elle, que lorsqu'elle peut voir un beau vieillard avec une barbe majestueuse. Les vieux sont pour elle les plus charmants, et je vous avertis de n'aller pas vous faire plus jeune que vous êtes. Elle veut tout au moins que l'on soit sexagénaire ; et il n'y a pas quatre mois encore qu'étant prête d'être mariée, elle rompit tout net le mariage sur ce que son amant fit voir qu'il n'avait que cinquante-six ans, et qu'il ne prit point de lunettes pour signer le contrat.

HARPAGON. — Sur cela seulement ?

FROSINE. — Oui. Elle dit que ce n'est pas contentement pour elle que cinquante-six ans, et surtout elle est pour les nez qui portent des lunettes.

HARPAGON. — Certes tu me dis là une chose toute nouvelle.

FROSINE. — Cela va plus loin qu'on ne vous peut dire. On lui voit dans sa chambre quelques tableaux et quelques estampes ; mais que pensez-vous que ce soit ? Des Adonis ? des Céphales ? des Pâris et des Apollons ? Non. De beaux portraits de Saturne, du roi Priam, du vieux Nestor, et du bon père Anchise sur les épaules de son fils.

HARPAGON. — Cela est admirable ! Voilà ce que je n'aurais jamais pensé, et je suis bien aise d'apprendre qu'elle est de cette humeur. En effet, si j'avais été femme, je n'aurais point aimé les jeunes hommes.

FROSINE. — Je le crois bien. Voilà de belles drogues que des jeunes gens, pour les aimer ! Ce sont de beaux morveux, de beaux godelureaux, pour donner envie de leur peau ! et je voudrais bien savoir quel ragoût il y a à eux !

HARPAGON. — Pour moi, je n'y en comprends point, et je ne sais pas comment il y a des femmes qui les aiment tant.

FROSINE. — Il faut être folle fieffée. Trouver la jeunesse aimable ! Est-ce avoir le sens commun ? Sont-ce des hommes que de jeunes blondins ? et peut-on s'attacher à ces animaux-là ?

HARPAGON. — C'est ce que je dis tous les jours, avec leur ton de poule laitée [1] et leurs trois petits brins de barbe relevés en barbe de chat, leurs perruques d'étoupes, leurs hauts-de-chausses tout tombants et leurs estomacs débraillés.

FROSINE. — Et cela est bien bâti auprès d'une personne comme vous ! Voilà un homme cela ! Il y a là de quoi satisfaire à la vue, et c'est ainsi qu'il faut être fait et vêtu pour donner de l'amour.

HARPAGON. — Tu me trouves bien ?

FROSINE. — Comment ! vous êtes à ravir, et votre figure est à peindre. Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Il ne se peut pas mieux. Que je vous voie marcher. Voilà un corps taillé, libre et dégagé comme il faut, et qui ne marque aucune incommodité.

HARPAGON. — Je n'en ai pas de grandes, Dieu merci ! Il n'y a que ma fluxion qui me prend de temps en temps.

FROSINE. — Cela n'est rien. Votre fluxion ne vous sied point mal, et vous avez grâce à tousser.

HARPAGON. — Dis-moi un peu. Mariane ne m'a-t-elle point encore vu ? n'a-t-elle point pris garde à moi en passant ?

FROSINE. — Non. Mais nous nous sommes fort entretenues de vous. Je lui ai fait un portrait de votre personne, et je n'ai pas manqué de lui vanter votre mérite et l'avantage que ce lui serait d'avoir un mari comme vous.

HARPAGON. — Tu as bien fait, et je t'en remercie.

FROSINE. — J'aurais, monsieur, une petite prière à vous faire. (*Il prend un air sévère.*) J'ai un procès que je suis sur le point de perdre, faute d'un peu d'argent, et vous pourriez facilement me procurer le gain de ce procès si vous aviez quelque bonté pour moi. Vous ne sauriez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir. (*Il prend un air gai.*) Ah ! que vous lui plairez ! et que votre fraise à l'antique fera sur son esprit un effet admirable ! Mais, surtout, elle sera charmée de votre haut-de-chausses attaché au pourpoint avec des aiguillettes. C'est pour la rendre folle de vous, et un amant aiguilleté sera pour elle un ragoût merveilleux.

HARPAGON. — Certes tu me ravis de me dire cela.

FROSINE. — En vérité, monsieur, ce procès m'est d'une conséquence tout à fait grande. (*Il reprend son visage sévère.*) Je suis ruinée si je le perds, et quelque petite assistance me rétablirait mes affaires. Je voudrais que vous eussiez vu le ravissement où elle était à m'entendre parler de vous. (*Il reprend un air gai.*) La joie éclatait dans ses yeux au récit de vos qualités, et je l'ai mise enfin dans une impatience extrême de voir ce mariage entièrement conclu.

1. *Poule laitée* : homme sans vigueur, faible et efféminé.

HARPAGON. — Tu m'as fait grand plaisir, Frosine, et je t'en ai, je te l'avoue, toutes les obligations du monde.

FROSINE. — Je vous prie, monsieur, de me donner le petit secours que je vous demande. (*Il reprend son sérieux.*) Cela me remettra sur pied, et je vous en serai éternellement obligée.

HARPAGON. — Adieu, je vais achever mes dépêches.

FROSINE. — Je vous assure, monsieur, que vous ne sauriez jamais me soulager dans un plus grand besoin.

HARPAGON. — Je mettrai ordre que mon carrosse soit tout prêt pour vous mener à la foire.

FROSINE. — Je ne vous importunerais pas si je ne m'y voyais forcée par la nécessité.

HARPAGON. — Et j'aurai soin qu'on soupe de bonne heure pour ne vous point faire malades.

FROSINE. — Ne me refusez pas la grâce dont je vous sollicite. Vous ne sauriez croire, monsieur, le plaisir que...

HARPAGON. — Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Jusqu'à tantôt.

FROSINE, *seule*. — Que la fièvre te serre, chien de vilain, à tous les diables ! Le ladre [1] a été ferme à toutes mes attaques : mais il ne me faut pas pourtant quitter la négociation, et j'ai l'autre côté, en tous cas, d'où je suis assurée de tirer bonne récompense.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈRE, DAME CLAUDE, MAITRE JACQUES, BRINDAVOINE, LA MERLUCHE.

HARPAGON. — Allons, venez çà tous, que je vous distribue mes ordres pour tantôt et règle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude. Commençons par vous. (*Elle tient un balai.*) Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer partout, et surtout prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue, pendant le souper, au gouvernement des bouteilles ; et, s'il s'en écarte quelqu'une et qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous et le rabattrai sur vos gages.

MAITRE JACQUES, *à part*. — Châtiment politique.

HARPAGON. — Allez... Vous, Brindavoine, et vous, La Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres et de

---

1. *Ladre* : avare.

donner à boire, mais seulement lorsque l'on aura soif, et non pas selon la coutume de certains impertinents de laquais qui viennent provoquer les gens et les faire aviser de boire lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

MAITRE JACQUES, *à part.* — Oui ; le vin pur monte à la tête.

LA MERLUCHE. — Quitterons-nous nos siquenilles, monsieur ?

HARPAGON. — Oui, quand vous verrez venir les personnes ; et gardez bien de gâter vos habits.

BRINDAVOINE. — Vous savez bien, monsieur, qu'un des devants de mon pourpoint est couvert d'une grande tache de l'huile de la lampe.

LA MERLUCHE. — Et moi, monsieur, que j'ai mon haut-de-chausses tout troué par derrière, et qu'on me voit, révérence parler [1]...

HARPAGON. — Paix ! Rangez cela adroitement du côté de la muraille, et présentez toujours le devant au monde. (*Harpagon met son chapeau au-devant de son pourpoint pour montrer à Brindavoine comment il doit faire pour cacher la tache d'huile.*) Et vous, tenez toujours votre chapeau ainsi, lorsque vous servirez. Pour vous, ma fille, vous aurez l'œil sur ce qu'on desservira, et prendrez garde qu'il ne s'en fasse aucun dégât. Cela sied bien aux filles. Mais cependant préparez-vous à bien recevoir ma maîtresse, qui vous doit venir visiter et vous mener avec elle à la foire. Entendez-vous ce que je vous dis ?

ÉLISE. — Oui, mon père.

HARPAGON. — Et vous, mon fils, le damoiseau, à qui j'ai la bonté de pardonner l'histoire de tantôt, ne vous allez pas aviser non plus de lui faire mauvais visage.

CLÉANTE. — Moi, mon père ? mauvais visage ? Et par quelle raison ?

HARPAGON. — Mon Dieu, nous savons le train des enfants dont les pères se remarient, et de quel œil ils ont coutume de regarder ce qu'on appelle belle-mère. Mais, si vous souhaitez que je perde le souvenir de votre dernière fredaine, je vous recommande surtout de régaler d'un bon visage [2] cette personne-là, et de lui faire enfin tout le meilleur accueil qu'il vous sera possible.

CLÉANTE. — A vous dire le vrai, mon père, je ne puis pas vous promettre d'être bien aise qu'elle devienne ma belle-mère. Je mentirais si je vous le disais ; mais, pour ce qui est de la bien recevoir et de lui faire bon visage, je vous promets de vous obéir ponctuellement sur ce chapitre.

HARPAGON. — Prenez-y garde au moins.

CLÉANTE. — Vous verrez que vous n'aurez pas sujet de vous en plaindre.

---

1. Sauf votre respect. — 2. Réjouir d'un bon accueil.

HARPAGON. — Vous ferez sagement. Valère, aide-moi à ceci. Or çà, maître Jacques, approchez-vous ; je vous ai gardé pour le dernier.

MAITRE JACQUES. — Est-ce à votre cocher, monsieur, ou bien à votre cuisinier que vous voulez parler ? car je suis l'un et l'autre.

HARPAGON. — C'est à tous les deux.

MAITRE JACQUES. — Mais à qui des deux le premier ?

HARPAGON. — Au cuisinier.

MAITRE JACQUES. — Attendez donc, s'il vous plaît.

(*Il ôte sa casaque de cocher et paraît vêtu en cuisinier.*)

HARPAGON. — Quelle diantre de cérémonie est-ce là ?

MAITRE JACQUES. — Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON. — Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

MAITRE JACQUES. — Grande merveille !

HARPAGON. — Dis-moi un peu, nous feras-tu bonne chère ?

MAITRE JACQUES. — Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON. — Que diable ! toujours de l'argent ! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire : de l'argent, de l'argent, de l'argent ! Ah ! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent ! Toujours parler d'argent ! Voilà leur épée de chevet, de l'argent !

VALÈRE. — Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille que de faire bonne chère avec bien de l'argent ! C'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant ; mais, pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

MAITRE JACQUES. — Bonne chère avec peu d'argent ?

VALÈRE. — Oui.

MAITRE JACQUES. — Par ma foi, monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier : aussi bien vous mêlez-vous céans d'être le factoton [1].

HARPAGON. — Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra ?

MAITRE JACQUES. — Voilà monsieur votre intendant qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

HARPAGON. — Haye ! Je veux que tu me répondes.

MAITRE JACQUES. — Combien serez-vous de gens à table ?

HARPAGON. — Nous serons huit ou dix ; mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VALÈRE. — Cela s'entend.

1. *Factoton* : factotum, personne à tout faire.

MAITRE JACQUES. — Eh bien, il faudra quatre grands potages et cinq assiettes. Potages... Entrées...

HARPAGON. — Que diable ! voilà pour traiter toute une ville entière !

MAITRE JACQUES. — Rôt...

HARPAGON, *en lui mettant la main sur la bouche*. — Ah ! traître, tu manges tout mon bien !

MAITRE JACQUES. — Entremets...

HARPAGON. — Encore ?

VALÈRE. — Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde ? et monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille ? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

HARPAGON. — Il a raison.

VALÈRE. — Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes ; que, pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne, et que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HARPAGON. — Ah ! que cela est bien dit ! Approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie. *Il faut vivre pour manger, et non pas manger pour vi*... Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis ?

VALÈRE. — *Qu'il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HARPAGON. — Oui. Entends-tu ? Qui est le grand homme qui a dit cela ?

VALÈRE. — Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

HARPAGON. — Souviens-toi de m'écrire ces mots. Je les veux faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

VALÈRE. — Je n'y manquerai pas. Et, pour votre souper, vous n'avez qu'à me laisser faire. Je réglerai tout cela comme il faut.

HARPAGON. — Fais donc.

MAITRE JACQUES. — Tant mieux, j'en aurai moins de peine.

HARPAGON. — Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord : quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons. Là, que cela foisonne.

VALÈRE. — Reposez-vous sur moi.

HARPAGON. — Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

MAITRE JACQUES. — Attendez. Ceci s'adresse au cocher. (*Il remet sa casaque.*) Vous dites...

HARPAGON. — Qu'il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire.

MAITRE JACQUES. — Vos chevaux, monsieur ? Ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière [1] : les pauvres bêtes n'en ont point, et ce serait fort mal parler ; mais vous leur faites observer des jeûnes si austères que ce ne sont plus rien que des idées ou des fantômes, des façons de chevaux.

HARPAGON. — Les voilà bien malades, ils ne font rien !

MAITRE JACQUES. — Et, pour ne faire rien, monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger ? Il leur vaudrait bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, de manger de même. Cela me fend le cœur de les voir ainsi exténués, car enfin j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même, quand je les vois pâtir ; je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche, et c'est être, monsieur, d'un naturel trop dur que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

HARPAGON. — Le travail ne sera pas grand d'aller jusqu'à la foire.

MAITRE JACQUES. — Non, monsieur, je n'ai pas le courage de les mener, et je ferais conscience de leur donner des coups de fouet en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînassent un carrosse, qu'ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes ?

VALÈRE. — Monsieur, j'obligerai le voisin le Picard à se charger de les conduire : aussi bien nous fera-t-il ici besoin [2] pour apprêter le souper.

MAITRE JACQUES. — Soit. J'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre que sous la mienne.

VALÈRE. — Maître Jacques fait bien le raisonnable.

MAITRE JACQUES. — Monsieur l'intendant fait bien le nécessaire.

HARPAGON. — Paix !

MAITRE JACQUES. — Monsieur, je ne saurais souffrir les flatteurs ; et je vois que ce qu'il en fait, que ses contrôles perpétuels sur le pain et le vin, le bois, le sel et la chandelle, ne sont rien que pour vous gratter et vous faire sa cour. J'enrage de cela, et je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous : car enfin je me sens pour vous de la tendresse, en dépit que j'en aie [3] ; et, après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

HARPAGON. — Pourrais-je savoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi ?

MAITRE JACQUES. — Oui, monsieur, si j'étais assuré que cela ne vous fâchât point.

---

1. Qu'ils sont incapables de se tenir debout. — 2. Nous aurons besoin de lui. — 3. Malgré mes efforts pour n'en pas ressentir.

HARPAGON. — Non, en aucune façon.

MAITRE JACQUES. — Pardonnez-moi, je sais fort bien que je vous mettrais en colère.

HARPAGON. — Point du tout ; au contraire, c'est me faire plaisir, et je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

MAITRE JACQUES. — Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque partout de vous ; qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet, et que l'on n'est point plus ravi que de vous tenir au cul et aux chausses et de faire sans cesse des contes de votre lésine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers où vous faites doubler les quatre-temps et les vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde ; l'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le temps des étrennes ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner le chat d'un de vos voisins pour avoir mangé un reste d'un gigot de mouton ; celui-ci, que l'on vous surprit une nuit en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux, et que votre cocher, qui était celui d'avant moi, vous donna dans l'obscurité je ne sais combien de coups de bâton dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin voulez-vous que je vous dise ? on ne saurait aller nulle part où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces. Vous êtes la fable et la risée de tout le monde, et jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain et de fesse-mathieu.

HARPAGON, *en le battant.* — Vous êtes un sot, un maraud, un coquin et un impudent.

MAITRE JACQUES. — Hé bien ! ne l'avais-je pas deviné ? Vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous l'avais bien dit que je vous fâcherais de vous dire la vérité.

HARPAGON. — Apprenez à parler.

SCÈNE II : MAITRE JACQUES, VALÈRE.

VALÈRE. — A ce que je puis voir, maître Jacques, on paie mal votre franchise.

MAITRE JACQUES. — Morbleu ! monsieur le nouveau venu, qui faites l'homme d'importance, ce n'est pas votre affaire. Riez de vos coups de bâton quand on vous en donnera, et ne venez pas rire des miens.

VALÈRE. — Ah ! monsieur maître Jacques, ne vous fâchez pas, je vous prie.

MAITRE JACQUES, *à part.* — Il file doux [1]. Je veux faire le brave, et, s'il est assez sot pour me craindre, le frotter quelque peu. (*Haut.*) Savez-vous bien, monsieur le rieur, que je ne ris

---

1. Il a peur.

pas, moi, et que, si vous m'échauffez la tête, je vous ferai rire d'une autre sorte ?

(*Maître Jacques pousse Valère jusqu'au bout du théâtre en le menaçant.*)

VALÈRE. — Eh ! doucement !

MAITRE JACQUES. — Comment, doucement ? Il ne me plaît pas, moi !

VALÈRE. — De grâce !

MAITRE JACQUES. — Vous êtes un impertinent.

VALÈRE. — Monsieur maître Jacques !

MAITRE JACQUES. — Il n'y a point de monsieur maître Jacques pour un double[1]. Si je prends un bâton, je vous rosserai d'importance.

VALÈRE. — Comment ! un bâton ?

(*Valère le fait reculer autant qu'il l'a fait.*)

MAITRE JACQUES. — Eh ! je ne parle pas de cela.

VALÈRE. — Savez-vous bien, monsieur le fat, que je suis homme à vous rosser vous-même ?

MAITRE JACQUES. — Je n'en doute pas.

VALÈRE. — Que vous n'êtes, pour tout potage, qu'un faquin de cuisinier ?

MAITRE JACQUES. — Je le sais bien.

VALÈRE. — Et que vous ne me connaissez pas encore ?

MAITRE JACQUES. — Pardonnez-moi.

VALÈRE. — Vous me rosserez, dites-vous ?

MAITRE JACQUES. — Je le disais en raillant.

VALÈRE. — Et moi, je ne prends point de goût à votre raillerie. (*Il lui donne des coups de bâton.*) Apprenez que vous êtes un mauvais railleur.

MAITRE JACQUES, *seul.* — Peste soit la sincérité ! c'est un mauvais métier. Désormais j'y renonce, et je ne veux plus dire vrai. Passe encore pour mon maître, il a quelque droit de me battre ; mais, pour ce monsieur l'intendant, je m'en vengerai si je puis.

SCÈNE III : FROSINE, MARIANE, MAITRE JACQUES.

FROSINE. — Savez-vous, maître Jacques, si votre maître est au logis ?

MAITRE JACQUES. — Oui, vraiment il y est, je ne le sais que trop !

FROSINE. — Dites-lui, je vous prie, que nous sommes ici.

---

1. Pièce de monnaie qui valait deux deniers, c'est-à-dire la dixième partie d'un sou.

SCÈNE IV : MARIANE, FROSINE.

MARIANE. — Ah ! que je suis, Frosine, dans un étrange état ! et, s'il faut dire ce que je sens, que j'appréhende cette vue !

FROSINE. — Mais pourquoi ? et quelle est votre inquiétude ?

MARIANE. — Hélas ! me le demandez-vous ? et ne vous figurez-vous point les alarmes d'une personne toute prête à voir le supplice où l'on veut l'attacher ?

FROSINE. — Je vois bien que, pour mourir agréablement, Harpagon n'est pas le supplice que vous voudriez embrasser ; et je connais, à votre mine, que le jeune blondin dont vous m'avez parlé vous revient un peu dans l'esprit.

MARIANE. — Oui. C'est une chose, Frosine, dont je ne veux pas me défendre ; et les visites respectueuses qu'il a rendues chez nous ont fait, je vous l'avoue, quelque effet dans mon âme.

FROSINE. — Mais avez-vous su quel il est ?

MARIANE. — Non, je ne sais point quel il est ; mais je sais qu'il est fait d'un air à se faire aimer ; que, si l'on pouvait mettre les choses à mon choix, je le prendrais plutôt qu'un autre, et qu'il ne contribue pas peu à me faire trouver un tourment effroyable dans l'époux qu'on veut me donner.

FROSINE. — Mon Dieu, tous ces blondins sont agréables et débitent fort bien leur fait ; mais la plupart sont gueux [1] comme des rats, et il vaut mieux pour vous de prendre un vieux mari qui vous donne beaucoup de bien. Je vous avoue que les sens ne trouvent pas si bien leur compte du côté que je dis, et qu'il y a quelques petits dégoûts à essuyer avec un tel époux ; mais cela n'est pas pour durer, et sa mort, croyez-moi, vous mettra bientôt en état d'en prendre un plus aimable qui réparera toutes choses.

MARIANE. — Mon Dieu, Frosine, c'est une étrange affaire lorsque pour être heureuse il faut souhaiter ou attendre le trépas de quelqu'un, et la mort ne suit pas tous les projets que nous faisons.

FROSINE. — Vous moquez-vous ? Vous ne l'épousez qu'aux conditions de vous laisser veuve bientôt ; et ce doit être là un des articles du contrat. Il serait bien impertinent de ne pas mourir dans trois mois ! Le voici en propre personne.

MARIANE. — Ah ! Frosine, quelle figure !

SCÈNE V : HARPAGON, FROSINE, MARIANE.

HARPAGON. — Ne vous offensez pas, ma belle, si je viens à vous avec des lunettes. Je sais que vos appas frappent assez les yeux, sont assez visibles d'eux-mêmes, et qu'il n'est pas

1. *Gueux* : pauvres.

besoin de lunettes pour les apercevoir ; mais enfin c'est avec des lunettes qu'on observe les astres, et je maintiens et garantis que vous êtes un astre, mais un astre, le plus bel astre qui soit dans le pays des astres... Frosine, elle ne répond mot et ne témoigne, ce me semble, aucune joie de me voir.

FROSINE. — C'est qu'elle est encore toute surprise ; et puis les filles ont toujours honte à témoigner d'abord ce qu'elles ont dans l'âme.

HARPAGON. — Tu as raison. (*A Mariane.*) Voilà, belle mignonne, ma fille qui vient vous saluer.

SCÈNE VI : ÉLISE, HARPAGON, MARIANE, FROSINE.

MARIANE. — Je m'acquitte bien tard, madame, d'une telle visite.

ÉLISE. — Vous avez fait, madame, ce que je devais faire, et 'était à moi de vous prévenir [1].

HARPAGON. — Vous voyez qu'elle est grande ; mais mauvaise herbe croît toujours.

MARIANE, *bas à Frosine.* — O l'homme déplaisant !

HARPAGON. — Que dit la belle ?

FROSINE. — Qu'elle vous trouve admirable.

HARPAGON. — C'est trop d'honneur que vous me faites, adorable mignonne.

MARIANE, *à part.* — Quel animal !

HARPAGON. — Je vous suis trop obligé de ces sentiments.

MARIANE, *à part.* — Je n'y puis plus tenir.

HARPAGON. — Voici mon fils aussi qui vous vient faire la révérence.

MARIANE, *à part à Frosine.* — Ah ! Frosine, quelle rencontre ! C'est justement celui dont je t'ai parlé.

FROSINE, *à Mariane.* — L'aventure est merveilleuse.

HARPAGON. — Je vois que vous vous étonnez de me voir de si grands enfants ; mais je serai bientôt défait et de l'un et de l'autre.

SCÈNE VII : CLÉANTE, HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, FROSINE.

CLÉANTE. — Madame, à vous dire le vrai, c'est ici une aventure où sans doute je ne m'attendais pas, et mon père ne m'a pas peu surpris lorsqu'il m'a dit tantôt le dessein qu'il avait formé.

MARIANE. — Je puis dire la même chose. C'est une rencontre imprévue qui m'a surprise autant que vous, et je n'étais point préparée à une pareille aventure.

---

1. D'arriver avant vous, de vous saluer la première.

CLÉANTE. — Il est vrai que mon père, madame, ne peut pas faire un plus beau choix, et que ce m'est une sensible joie que l'honneur de vous voir; mais, avec tout cela, je ne vous assurerai point que je me réjouis du dessein où vous pourriez être de devenir ma belle-mère. Le compliment, je vous l'avoue, est trop difficile pour moi ; et, c'est un titre s'il vous plaît, que je ne vous souhaite point. Ce discours paraîtra brutal aux yeux de quelques-uns ; mais je suis assuré que vous serez personne à le prendre comme il faudra ; que c'est un mariage, madame, où vous vous imaginez bien que je dois avoir de la répugnance ; que vous n'ignorez pas, sachant ce que je suis, comme il choque mes intérêts ; et que vous voulez bien enfin que je vous dise, avec la permission de mon père, que, si les choses dépendaient de moi, cet hymen ne se ferait point.

HARPAGON. — Voilà un compliment bien impertinent ! Quelle belle confession à lui faire !

MARIANE. — Et moi, pour vous répondre, j'ai à vous dire que les choses sont fort égales [1] et que, si vous auriez de la répugnance à me voir votre belle-mère, je n'en aurais pas moins sans doute à vous voir mon beau-fils. Ne croyez pas, je vous prie, que ce soit moi qui cherche à vous donner cette inquiétude. Je serais fort fâchée de vous causer du déplaisir, et, si je ne m'y vois forcée par une puissance absolue, je vous donne ma parole que je ne consentirai point au mariage qui vous chagrine.

HARPAGON. — Elle a raison. A sot compliment il faut une réponse de même. Je vous demande pardon, ma belle, de l'impertinence de mon fils. C'est un jeune sot qui ne sait pas encore la conséquence des paroles qu'il dit.

MARIANE. — Je vous promets que ce qu'il m'a dit ne m'a point du tout offensée ; au contraire, il m'a fait plaisir de m'expliquer ainsi ses véritables sentiments. J'aime de lui un aveu de la sorte ; et, s'il avait parlé d'autre façon, je l'en estimerais bien moins.

HARPAGON. — C'est beaucoup de bonté à vous de vouloir ainsi excuser ses fautes. Le temps le rendra plus sage, et vous verrez qu'il changera de sentiments.

CLÉANTE. — Non, mon père, je ne suis pas capable d'en changer ; et je prie instamment madame de le croire.

HARPAGON. — Mais voyez quelle extravagance ! il continue encore plus fort.

CLÉANTE. — Voulez-vous que je trahisse mon cœur ?

HARPAGON. — Encore ! Avez-vous envie de changer de discours ?

CLÉANTE. — Hé bien, puisque vous voulez que je parle d'autre façon, souffrez, madame, que je me mette ici à la place de mon père, et que je vous avoue que je n'ai rien vu dans le monde de si charmant que vous ; que je ne conçois rien d'égal au

1. Nous pensons de même.

bonheur de vous plaire, et que le titre de votre époux est une gloire, une félicité, que je préférerais aux destinées des plus grands princes de la terre. Oui, madame, le bonheur de vous posséder est à mes regards la plus belle de toutes les fortunes ; c'est où j'attache toute mon ambition. Il n'y a rien que je ne sois capable de faire pour une conquête si précieuse ; et les obstacles les plus puissants...

HARPAGON. — Doucement, mon fils, s'il vous plaît.

CLÉANTE. — C'est un compliment que je fais pour vous à madame.

HARPAGON. — Mon Dieu, j'ai une langue pour m'expliquer moi-même, et n'ai pas besoin d'un procureur [1] comme vous. Allons, donnez des sièges.

FROSINE. — Non. Il vaut mieux que de ce pas nous allions à la foire, afin d'en revenir plus tôt et d'avoir tout le temps ensuite de vous entretenir.

HARPAGON. — Qu'on mette donc les chevaux au carrosse. Je vous prie de m'excuser, ma belle, si je n'ai pas songé à vous donner un peu de collation avant que de partir.

CLÉANTE. — J'y ai pourvu, mon père, et j'ai fait apporter ici quelques bassins d'oranges de la Chine, de citrons doux et de confitures, que j'ai envoyé querir de votre part.

HARPAGON, *bas, à Valère.* — Valère !

VALÈRE, *à Harpagon.* — Il a perdu le sens.

CLÉANTE. — Est-ce que vous trouvez, mon père, que ce ne soit pas assez? Madame aura la bonté d'excuser cela, s'il lui plaît.

MARIANE. — C'est une chose qui n'était pas nécessaire.

CLÉANTE. — Avez-vous jamais vu, madame, un diamant plus vif que celui que vous voyez que mon père a au doigt ?

MARIANE. — Il est vrai qu'il brille beaucoup.

CLÉANTE, *l'ôtant du doigt de son père et le donnant à Mariane.* — Il faut que vous le voyiez de près.

MARIANE. — Il est fort beau, sans doute, et jette quantité de feux.

CLÉANTE, *se mettant au-devant de Mariane, qui le veut rendre.* — Nenni. Madame, il est en de trop belles mains. C'est un présent que mon père vous a fait.

HARPAGON. — Moi ?

CLÉANTE. — N'est-il pas vrai, mon père, que vous voulez que madame le garde pour l'amour de vous ?

HARPAGON, *à part, à son fils.* — Comment !

CLÉANTE. — Belle demande ! Il me fait signe de vous le faire accepter.

---

1. *Procureur* : intermédiaire, interprète.

MARIANE. — Je ne veux point...

CLÉANTE. — Vous moquez-vous ? Il n'a garde de le reprendre.

HARPAGON, *à part.* — J'enrage !

MARIANE. — Ce serait...

CLÉANTE, *en empêchant toujours Mariane de rendre la bague.* — Non, vous dis-je, c'est l'offenser.

MARIANE. — De grâce...

CLÉANTE. — Point du tout.

HARPAGON, *à part.* — Peste soit...

CLÉANTE. — Le voilà qui se scandalise de votre refus.

HARPAGON, *bas à son fils.* — Ah ! traître !

CLÉANTE. — Vous voyez qu'il se désespère.

HARPAGON, *bas à son fils, en le menaçant.* — Bourreau que tu es !

CLÉANTE. — Mon père, ce n'est pas ma faute. Je fais ce que je puis pour l'obliger à la garder, mais elle est obstinée.

HARPAGON, *bas à son fils, avec emportement.* — Pendard !

CLÉANTE. — Vous êtes cause, madame, que mon père me querelle.

HARPAGON, *bas, à son fils, avec les mêmes grimaces.* — Le coquin !

CLÉANTE. — Vous le ferez tomber malade. De grâce, madame, ne résistez point davantage.

FROSINE. — Mon Dieu, que de façons ! Gardez la bague, puisque monsieur le veut.

MARIANE. — Pour ne vous point mettre en colère, je la garde maintenant, et je prendrai un autre temps pour vous la rendre.

SCÈNE VIII : HARPAGON, MARIANE, FROSINE, CLÉANTE, BRINDAVOINE, ÉLISE.

BRINDAVOINE. — Monsieur, il y a là un homme qui veut vous parler.

HARPAGON. — Dis-lui que je suis empêché, et qu'il revienne une autre fois.

BRINDAVOINE. — Il dit qu'il vous apporte de l'argent.

HARPAGON. — Je vous demande pardon. Je reviens tout à l'heure.

SCÈNE IX : HARPAGON, MARIANE, CLÉANTE, ÉLISE, FROSINE, LA MERLUCHE.

LA MERLUCHE. *Il vient en courant et fait tomber Harpagon.* — Monsieur...

HARPAGON. — Ah ! je suis mort !

CLÉANTE. — Qu'est-ce, mon père ? Vous êtes-vous fait mal ?

HARPAGON. — Le traître assurément a reçu de l'argent de mes débiteurs pour me faire rompre le cou.

VALÈRE. — Cela ne sera rien.

LA MERLUCHE. — Monsieur, je vous demande pardon, je croyais bien faire d'accourir vite.

HARPAGON. — Que viens-tu faire ici, bourreau ?

LA MERLUCHE. — Vous dire que vos deux chevaux sont déferrés.

HARPAGON. — Qu'on les mène promptement chez le maréchal.

CLÉANTE. — En attendant qu'ils soient ferrés, je vais faire pour vous, mon père, les honneurs de votre logis, et conduire madame dans le jardin, où je ferai porter la collation.

HARPAGON. — Valère, aie un peu l'œil à tout cela, et prends soin, je te prie, de m'en sauver le plus que tu pourras, pour le renvoyer au marchand.

VALÈRE. — C'est assez.

HARPAGON, *seul*. — O fils impertinent ! as-tu envie de me ruiner ?

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : CLÉANTE, MARIANE, ÉLISE, FROSINE.

CLÉANTE. — Rentrons ici, nous serons beaucoup mieux. Il n'y a plus autour de nous personne de suspect, et nous pouvons parler librement.

ÉLISE. — Oui, madame, mon frère m'a fait confidence de la passion qu'il a pour vous. Je sais les chagrins et les déplaisirs que sont capables de causer pareilles traverses ; et c'est, je vous assure, avec une tendresse extrême que je m'intéresse à votre aventure.

MARIANE. — C'est une douce consolation que de voir dans ses intérêts une personne comme vous ; et je vous conjure, madame, de me garder toujours cette généreuse amitié, si capable de m'adoucir les cruautés de la fortune.

FROSINE. — Vous êtes, par ma foi, de malheureuses gens l'un et l'autre, de ne m'avoir point, avant tout ceci, avertie de votre affaire ! Je vous aurais sans doute détourné de cette inquiétude et n'aurais point amené les choses où l'on voit qu'elles sont.

CLÉANTE. — Que veux-tu ? c'est ma mauvaise destinée qui l'a voulu ainsi. Mais, belle Mariane, quelles résolutions sont les vôtres ?

MARIANE. — Hélas ! suis-je en pouvoir de faire des résolutions ? et, dans la dépendance où je me vois, puis-je former que [1] des souhaits ?

CLÉANTE. — Point d'autre appui pour moi dans votre cœur que de simples souhaits ? point de pitié officieuse ? point de secourable bonté ? point d'affection agissante ?

MARIANE. — Que saurais-je vous dire ? Mettez-vous en ma place, et voyez ce que je puis faire. Avisez, ordonnez vous-même : je m'en remets à vous, et je vous crois trop raisonnable, pour vouloir exiger de moi que ce qui peut m'être permis par l'honneur et la bienséance.

CLÉANTE. — Hélas ! où me réduisez-vous que de me renvoyer à ce que voudront me permettre les fâcheux sentiments d'un rigoureux honneur et d'une scrupuleuse bienséance ?

MARIANE. — Mais que voulez-vous que je fasse ? Quand je pourrais passer sur quantité d'égards où notre sexe est obligé, j'ai de la considération pour ma mère. Elle m'a toujours élevée avec une tendresse extrême, et je ne saurais me résoudre à lui donner du déplaisir. Faites, agissez auprès d'elle ; employez tous vos soins à gagner son esprit. Vous pouvez faire et dire tout ce que vous voudrez, je vous en donne la licence [2] ; et, s'il ne tient qu'à me déclarer en votre faveur, je veux bien consentir à lui faire un aveu moi-même de tout ce que je sens pour vous.

CLÉANTE. — Frosine, ma pauvre Frosine, voudrais-tu nous servir ?

FROSINE. — Par ma foi, faut-il le demander ? Je le voudrais de tout mon cœur. Vous savez que de mon naturel je suis assez humaine. Le ciel ne m'a point fait l'âme de bronze, et je n'ai que trop de tendresse à rendre de petits services, quand je vois des gens qui s'entre-aiment en tout bien et en tout honneur. Que pourrions-nous faire à ceci ?

CLÉANTE. — Songe un peu, je te prie.

MARIANE. — Ouvre-nous des lumières.

ÉLISE. — Trouve quelque invention pour rompre ce que tu as fait.

FROSINE. — Ceci est assez difficile. (*A Mariane.*) Pour votre mère, elle n'est pas tout à fait déraisonnable, et peut-être pourrait-on la gagner et la résoudre à transporter au fils le don qu'elle veut faire au père. (*A Cléante.*) Mais le mal que j'y trouve, c'est que votre père est votre père.

CLÉANTE. — Cela s'entend.

FROSINE. — Je veux dire qu'il conservera du dépit si l'on montre qu'on le refuse, et qu'il ne sera point d'humeur ensuite à donner son consentement à votre mariage. Il faudrait, pour bien faire, que le refus vînt de lui-même et tâcher par quelque moyen de le dégoûter de votre personne.

---

1. Puis-je former autre chose que. — 2. *Licence* : permission.

CLÉANTE. — Tu as raison.

FROSINE. — Oui, j'ai raison, je le sais bien. C'est là ce qu'il faudrait ; mais le diantre est d'en pouvoir trouver les moyens. Attendez : si nous avions quelque femme un peu sur l'âge qui fût de mon talent et jonât assez bien pour contrefaire une dame de qualité, par le moyen d'un train fait à la hâte et d'un bizarre nom de marquise ou de vicomtesse, que nous supposerions de la Basse-Bretagne, j'aurais assez d'adresse pour faire accroire à votre père que ce serait une personne riche, outre ses maisons, de cent mille écus en argent comptant ; qu'elle serait éperdument amoureuse de lui et souhaiterait de se voir sa femme jusqu'à lui donner tout son bien par contrat de mariage ; et je ne doute point qu'il ne prêtât l'oreille à la proposition : car enfin il vous aime fort, je le sais, mais il aime un peu plus l'argent ; et, quand, ébloui de ce leurre, il aurait une fois consenti à ce qui vous touche, il importerait peu ensuite qu'il se désabusât, en venant à vouloir voir clair aux effets de notre marquise.

CLÉANTE. — Tout cela est fort bien pensé.

FROSINE. — Laissez-moi faire. Je viens de me ressouvenir d'une de mes amies qui sera notre fait.

CLÉANTE. — Sois assurée, Frosine, de ma reconnaissance, si tu viens à bout de la chose. Mais, charmante Mariane, commençons, je vous prie, par gagner votre mère ; c'est toujours beaucoup faire que de rompre ce mariage. Faites-y de votre part, je vous en conjure, tous les efforts qu'il vous sera possible. Servez-vous de tout le pouvoir que vous donne sur elle cette amitié qu'elle a pour vous ; déployez sans réserve les grâces éloquentes, les charmes tout-puissants, que le ciel a placés dans vos yeux et dans votre bouche, et n'oubliez rien, s'il vous plaît, de ces tendres paroles, de ces douces prières et de ces caresses touchantes à qui je suis persuadé qu'on ne saurait rien refuser.

MARIANE. — J'y ferai tout ce que je puis et n'oublierai aucune chose.

SCÈNE II : HARPAGON, CLÉANTE, MARIANE, ÉLISE, FROSINE.

HARPAGON, *à part*. — Ouais ! mon fils baise la main de sa prétendue belle-mère, et sa prétendue belle-mère ne s'en défend pas fort. Y aurait-il quelque mystère là-dessous ?

ÉLISE. — Voilà mon père.

HARPAGON. — Le carrosse est tout prêt. Vous pouvez partir quand il vous plaira.

CLÉANTE. — Puisque vous n'y allez pas, mon père, je m'en vais les conduire.

HARPAGON. — Non, demeurez. Elles iront bien toutes seules, et j'ai besoin de vous.

SCÈNE III : HARPAGON, CLÉANTE.

HARPAGON. — Oh ! çà, intérêt de belle-mère à part, que te semble, à toi, de cette personne ?

CLÉANTE. — Ce qui m'en semble ?

HARPAGON. — Oui, de son air, de sa taille, de sa beauté, de son esprit.

CLÉANTE. — Là, là.

HARPAGON. — Mais encore ?

CLÉANTE. — A vous en parler franchement, je ne l'ai pas trouvée ici ce que je l'avais crue. Son air est de franche coquette ; sa taille est assez gauche, sa beauté très médiocre, et son esprit des plus communs. Ne croyez pas que ce soit, mon père, pour vous en dégoûter ; car, belle-mère pour belle-mère, j'aime autant celle-là qu'une autre.

HARPAGON. — Tu lui disais tantôt pourtant...

CLÉANTE. — Je lui ai dit quelques douceurs en votre nom, mais c'était pour vous plaire.

HARPAGON. — Si bien donc que tu n'aurais pas d'inclination pour elle ?

CLÉANTE. — Moi ? point du tout.

HARPAGON. — J'en suis fâché, car cela rompt une pensée qui m'était venue dans l'esprit. J'ai fait, en la voyant ici, réflexion sur mon âge, et j'ai songé qu'on pourra trouver à redire de me voir marier à une si jeune personne. Cette considération m'en faisait quitter le dessein ; et, comme je l'ai fait demander et que je suis pour elle engagé de parole, je te l'aurais donnée, sans l'aversion que tu témoignes.

CLÉANTE. — A moi ?

HARPAGON. — A toi.

CLÉANTE. — En mariage ?

HARPAGON. — En mariage.

CLÉANTE. — Ecoutez ; il est vrai qu'elle n'est pas fort à mon goût ; mais, pour vous faire plaisir, mon père, je me résoudrai à l'épouser, si vous voulez.

HARPAGON. — Moi, je suis plus raisonnable que tu ne penses : je ne veux point forcer ton inclination.

CLÉANTE. — Pardonnez-moi, je me ferai cet effort pour l'amour de vous.

HARPAGON. — Non, non : un mariage ne saurait être heureux où l'inclination n'est pas.

CLÉANTE. — C'est une chose, mon père, qui peut-être viendra ensuite ; et l'on dit que l'amour est souvent un fruit du mariage.

HARPAGON. — Non, du côté de l'homme on ne doit point risquer l'affaire, et ce sont des suites fâcheuses, où je n'ai garde

de me commettre [1]. Si tu avais senti quelque inclination pour elle, à la bonne heure, je te l'aurais fait épouser, au lieu de moi ; mais, cela n'étant pas, je suivrai mon premier dessein, et je l'épouserai moi-même.

CLÉANTE. — Eh bien, mon père, puisque les choses sont ainsi, il faut vous découvrir mon cœur, il faut vous révéler notre secret. La vérité est que je l'aime depuis un jour que je la vis dans une promenade ; que mon dessein était tantôt de vous la demander pour femme, et que rien ne m'a retenu que la déclaration de vos sentiments et la crainte de vous déplaire.

HARPAGON. — Lui avez-vous rendu visite ?

CLÉANTE. — Oui, mon père.

HARPAGON. — Beaucoup de fois ?

CLÉANTE. — Assez pour le temps qu'il y a.

HARPAGON. — Vous a-t-on bien reçu ?

CLÉANTE. — Fort bien, mais sans savoir qui j'étais, et c'est ce qui a fait tantôt la surprise de Mariane.

HARPAGON. — Lui avez-vous déclaré votre passion et le dessein où vous étiez de l'épouser ?

CLÉANTE. — Sans doute, et même j'en avais fait à sa mère quelque peu d'ouverture.

HARPAGON. — A-t-elle écouté, pour sa fille, votre proposition ?

CLÉANTE. — Oui, fort civilement.

HARPAGON. — Et la fille correspond-elle fort à votre amour ?

CLÉANTE. — Si j'en dois croire les apparences, je me persuade, mon père, qu'elle a quelque bonté pour moi.

HARPAGON, *bas, à part.* — Je suis bien aise d'avoir appris un tel secret, et voilà justement ce que je demandais. (*Haut.*) Oh ! sus, mon fils, savez-vous ce qu'il y a ? C'est qu'il faut songer, s'il vous plaît, à vous défaire de votre amour, à cesser toutes vos poursuites auprès d'une personne que je prétends pour moi, et à vous marier dans peu avec celle qu'on vous destine.

CLÉANTE. — Oui, mon père, c'est ainsi que vous me jouez ! Eh ! bien, puisque les choses en sont venues là, je vous déclare, moi, que je ne quitterai point la passion que j'ai pour Mariane ; qu'il n'y a point d'extrémité où je ne m'abandonne pour vous disputer sa conquête, et que, si vous avez pour vous le consentement d'une mère, j'aurai d'autres secours peut-être qui combattront pour moi.

HARPAGON. — Comment, pendard ! tu as l'audace d'aller sur mes brisées ?

CLÉANTE. — C'est vous qui allez sur les miennes, et je suis le premier en date.

HARPAGON. — Ne suis-je pas ton père ? et ne me dois-tu pas respect ?

1. Auxquelles je ne voudrais pas m'exposer.

CLÉANTE. — Ce ne sont point ici des choses où les enfants soient obligés de déférer aux pères, et l'amour ne connaît personne.

HARPAGON. — Je te ferai bien me connaître avec de bons coups de bâton.

CLÉANTE. — Toutes vos menaces ne feront rien.

HARPAGON. — Tu renonceras à Mariane.

CLÉANTE. — Point du tout.

HARPAGON. — Donnez-moi un bâton tout à l'heure.

SCÈNE IV : MAITRE JACQUES, HARPAGON, CLÉANTE.

MAITRE JACQUES. — Eh ! eh ! eh ! messieurs, qu'est ceci ? à quoi songez-vous ?

CLÉANTE. — Je me moque de cela.

MAITRE JACQUES, *à Cléante.* — Ah ! monsieur, doucement.

HARPAGON. — Me parler avec cette impudence !

MAITRE JACQUES, *à Harpagon.* — Ah ! monsieur, de grâce.

CLÉANTE. — Je n'en démordrai point.

MAITRE JACQUES, *à Cléante.* — Hé quoi ! à votre père ?

HARPAGON. — Laisse-moi faire.

MAITRE JACQUES, *à Harpagon.* — Hé quoi ! à votre fils ? Encore passe pour moi.

HARPAGON. — Je te veux faire toi-même, maître Jacques, juge de cette affaire, pour montrer comme j'ai raison.

MAITRE JACQUES. — J'y consens. (*A Cléante.*) Eloignez-vous un peu.

HARPAGON. — J'aime une fille que je veux épouser ; et le pendard a l'insolence de l'aimer avec moi et d'y prétendre malgré mes ordres.

MAITRE JACQUES. — Ah ! il a tort.

HARPAGON. — N'est-ce pas une chose épouvantable qu'un fils qui veut entrer en concurrence avec son père ? et ne doit-il pas, par respect, s'abstenir de toucher à mes inclinations ?

MAITRE JACQUES. — Vous avez raison. Laissez-moi lui parler et demeurez là.

(*Il vient trouver Cléante à l'autre bout du théâtre.*)

CLÉANTE. — Eh bien, oui, puisqu'il veut te choisir pour juge, je n'y recule point ; il ne m'importe qui ce soit, et je veux bien aussi me rapporter à toi, maître Jacques, de notre différend.

MAITRE JACQUES. — C'est beaucoup d'honneur que vous me faites.

CLÉANTE. — Je suis épris d'une jeune personne qui répond à mes vœux et reçoit tendrement les offres de ma foi, et mon père s'avise de venir troubler notre amour par la demande qu'il en fait faire.

MAITRE JACQUES. — Il a tort assurément.

CLÉANTE. — N'a-t-il point de honte, à son âge, de songer à se marier ? Lui sied-il bien d'être encore amoureux ? et ne devrait-il pas laisser cette occupation aux jeunes gens ?

MAITRE JACQUES. — Vous avez raison, il se moque. Laissez-moi lui dire deux mots. (*Il revient à Harpagon.*) Eh bien, votre fils n'est pas si étrange que vous le dites, et il se met à la raison. Il dit qu'il sait le respect qu'il vous doit, qu'il ne s'est emporté que dans la première chaleur, et qu'il ne fera point refus de se soumettre à ce qu'il vous plaira, pourvu que vous vouliez le traiter mieux que vous ne faites et lui donner quelque personne en mariage dont il ait lieu d'être content.

HARPAGON. — Ah ! dis-lui, maître Jacques, que moyennant cela, il pourra espérer toutes choses de moi, et que, hors Mariane, je lui laisse la liberté de choisir celle qu'il voudra.

MAITRE JACQUES. — Laissez-moi faire. (*Il va au fils.*) Eh bien, votre père n'est pas si déraisonnable que vous le faites, et il m'a témoigné que ce sont vos emportements qui l'ont mis en colère ; qu'il n'en veut seulement qu'à votre manière d'agir, et qu'il sera fort disposé à vous accorder ce que vous souhaitez, pourvu que vous vouliez vous y prendre par la douceur et lui rendre les déférences, les respects et les soumissions qu'un fils doit à son père.

CLÉANTE. — Ah ! maître Jacques, tu lui peux assurer que, s'il m'accorde Mariane, il me verra toujours le plus soumis de tous les hommes, et que jamais je ne ferai aucune chose que par ses volontés.

MAITRE JACQUES, *à Harpagon.* — Cela est fait. Il consent à ce que vous dites.

HARPAGON. — Voilà qui va le mieux du monde.

MAITRE JACQUES, *à Cléante.* — Tout est conclu. Il est content de vos promesses.

CLÉANTE. — Le ciel en soit loué !

MAITRE JACQUES. — Messieurs, vous n'avez qu'à parler ensemble ; vous voilà d'accord maintenant, et vous alliez vous quereller faute de vous entendre.

CLÉANTE. — Mon pauvre maître Jacques, je te serai obligé toute ma vie.

MAITRE JACQUES. — Il n'y a pas de quoi, monsieur.

HARPAGON. — Tu m'as fait plaisir, maître Jacques, et cela mérite une récompense. Va, je m'en souviendrai, je t'assure.

(*Il tire son mouchoir de sa poche, ce qui fait croire à maître Jacques qu'il va lui donner quelque chose.*)

MAITRE JACQUES. — Je vous baise les mains.

SCÈNE V : CLÉANTE, HARPAGON.

CLÉANTE. — Je vous demande pardon, mon père, de l'emportement que j'ai fait paraître.

HARPAGON. — Cela n'est rien.

CLÉANTE. — Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

HARPAGON. — Et moi, j'ai toutes les joies du monde de te voir raisonnable.

CLÉANTE. — Quelle bonté à vous d'oublier si vite ma faute !

HARPAGON. — On oublie aisément les fautes des enfants, lorsqu'ils rentrent dans leur devoir.

CLÉANTE. — Quoi ! ne garder aucun ressentiment de toutes mes extravagances ?

HARPAGON. — C'est une chose où tu m'obliges par la soumission et le respect où tu te ranges.

CLÉANTE. — Je vous promets, mon père, que jusques au tombeau je conserverai dans mon cœur le souvenir de vos bontés.

HARPAGON. — Et moi, je te promets qu'il n'y aura aucune chose que de moi tu n'obtiennes.

CLÉANTE. — Ah ! mon père, je ne vous demande plus rien, et c'est m'avoir assez donné que de me donner Mariane.

HARPAGON. — Comment ?

CLÉANTE. — Je dis, mon père, que je suis trop content de vous, et que je trouve toutes choses dans la bonté que vous avez de m'accorder Mariane.

HARPAGON. — Qui est-ce qui parle de t'accorder Mariane ?

CLÉANTE. — Vous, mon père.

HARPAGON. — Moi ?

CLÉANTE. — Sans doute.

HARPAGON. — Comment ! c'est toi qui as promis d'y renoncer.

CLÉANTE. — Moi, y renoncer ?

HARPAGON. — Oui.

CLÉANTE. — Point du tout.

HARPAGON. — Tu ne t'es pas départi [1] d'y prétendre ?

CLÉANTE. — Au contraire, j'y suis porté plus que jamais.

HARPAGON. — Quoi ! pendard, derechef [2] ?

CLÉANTE. — Rien ne peut me changer.

HARPAGON. — Laisse-moi faire, traître.

CLÉANTE. — Faites tout ce qu'il vous plaira.

HARPAGON. — Je te défends de me jamais voir.

---

1. *Tu ne t'es pas départi* : tu n'as pas renoncé. — 2. *Derechef* : de nouveau, encore !

CLÉANTE. — A la bonne heure.

HARPAGON. — Je t'abandonne.

CLÉANTE. — Abandonnez.

HARPAGON. — Je te renonce pour mon fils.

CLÉANTE. — Soit.

HARPAGON. — Je te déshérite.

CLÉANTE. — Tout ce que vous voudrez.

HARPAGON. — Et je te donne ma malédiction.

CLÉANTE. — Je n'ai que faire de vos dons.

SCÈNE VI : LA FLÈCHE, CLÉANTE.

LA FLÈCHE, *sortant du jardin avec une cassette.* — Ah! monsieur, que je vous trouve à propos ! Suivez-moi vite.

CLÉANTE. — Qu'y a-t-il ?

LA FLÈCHE. — Suivez-moi, vous dis-je, nous sommes bien.

CLÉANTE. — Comment ?

LA FLÈCHE. — Voici votre affaire.

CLÉANTE. — Quoi ?

LA FLÈCHE. — J'ai guigné ceci tout le jour.

CLÉANTE. — Qu'est-ce que c'est ?

LA FLÈCHE. — Le trésor de votre père, que j'ai attrapé.

CLÉANTE. — Comment as-tu fait ?

LA FLÈCHE. — Vous saurez tout. Sauvons-nous, je l'entends crier.

SCÈNE VII : HARPAGON.

HARPAGON. (*Il crie au voleur dès le jardin, et vient sans chapeau.*) — Au voleur ! au voleur ! à l'assassin ! au meurtrier ! Justice, juste ciel ! Je suis perdu, je suis assassiné ! on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent ! Qui peut-ce être ? Qu'est-il devenu ? où est-il ? où se cache-t-il ? Que ferai-je pour le trouver ? Où courir ? où ne pas courir ? N'est-il point là ? n'est-il point ici ? Qui est-ce ? Arrête ! Rends-moi mon argent, coquin !... (*Il se prend lui-même le bras.*) Ah ! c'est moi. Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas ! mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami, on m'a privé de toi ! Et, puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie ; tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde ! Sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait, je n'en puis plus, je me meurs, je suis mort, je suis enterré ! N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris ? Euh ! que dites-vous ? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure ; et l'on a choisi justement le temps que je

parlais à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller querir [1] la justice et faire donner la question à toute ma maison : à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés ! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Eh ! de quoi est-ce qu'on parle là ? de celui qui m'a dérobé ? Quel bruit fait-on là-haut ? Est-ce mon voleur qui y est ? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous ? Ils me regardent tous et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons, vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences et des bourreaux ! Je veux faire pendre tout le monde ; et, si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : HARPAGON, LE COMMISSAIRE, SON CLERC.

LE COMMISSAIRE. — Laissez-moi faire, je sais mon métier, Dieu merci. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir des vols, et je voudrais avoir autant de sacs de mille francs que j'ai fait pendre de personnes.

HARPAGON. — Tous les magistrats sont intéressés à prendre cette affaire en main ; et, si l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderai justice de la justice.

LE COMMISSAIRE. — Il faut faire toutes les poursuites requises. Vous dites qu'il y avait dans cette cassette ?

HARPAGON. — Dix mille écus bien comptés.

LE COMMISSAIRE. — Dix mille écus ?

HARPAGON. — Dix mille écus.

LE COMMISSAIRE. — Le vol est considérable.

HARPAGON. — Il n'y a point de supplice assez grand pour l'énormité de ce crime ; et, s'il demeure impuni, les choses les plus sacrées ne sont plus en sûreté.

LE COMMISSAIRE. — En quelles espèces était cette somme ?

HARPAGON. — En bons louis d'or et pistoles bien trébuchantes.

LE COMMISSAIRE. — Qui soupçonnez-vous de ce vol ?

HARPAGON. — Tout le monde ; et je veux que vous arrêtiez prisonniers la ville et les faubourgs.

1. *Querir* : chercher.

LE COMMISSAIRE. — Il faut, si vous m'en croyez, n'effaroucher personne, et tâcher doucement d'attraper quelques preuves, afin de procéder après, par la rigueur, au recouvrement des deniers qui vous ont été pris.

SCÈNE II : MAITRE JACQUES, HARPAGON, LE COMMISSAIRE, SON CLERC.

MAITRE JACQUES, *au bout du théâtre, en se retournant du côté dont il sort.* — Je m'en vais revenir. Qu'on me l'égorge tout à l'heure, qu'on me lui fasse griller les pieds, qu'on me le mette dans l'eau bouillante, et qu'on me le pende au plancher.

HARPAGON. — Qui ? celui qui m'a dérobé ?

MAITRE JACQUES. — Je parle d'un cochon de lait que votre intendant vient d'envoyer, et je veux vous l'accommoder à ma fantaisie.

HARPAGON. — Il n'est pas question de cela, et voilà monsieur à qui il faut parler d'autre chose.

LE COMMISSAIRE. — Ne vous épouvantez point. Je suis homme à ne vous point scandaliser, et les choses iront dans la douceur.

MAITRE JACQUES. — Monsieur est de votre souper ?

LE COMMISSAIRE. — Il faut ici, mon cher ami, ne rien cacher à votre maître.

MAITRE JACQUES. — Ma foi, monsieur, je montrerai tout ce que je sais faire, et je vous traiterai du mieux qu'il me sera possible.

HARPAGON. — Ce n'est pas là l'affaire.

MAITRE JACQUES. — Si je ne vous fais pas aussi bonne chère que je voudrais, c'est la faute de monsieur notre intendant, qui m'a rogné les ailes avec les ciseaux de son économie.

HARPAGON. — Traître, il s'agit d'autre chose que de souper, et je veux que tu me dises des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

MAITRE JACQUES. — On vous a pris de l'argent ?

HARPAGON. — Oui, coquin ! et je m'en vais te faire pendre si tu ne me le rends.

LE COMMISSAIRE. — Mon Dieu, ne le maltraitez point. Je vois à sa mine qu'il est honnête homme, et que, sans se faire mettre en prison, il nous découvrira ce que vous voulez savoir. Oui, mon ami, si vous nous confessez la chose, il ne vous sera fait aucun mal et vous serez récompensé comme il faut par votre maître. On lui a pris aujourd'hui son argent, et il n'est pas que vous ne sachiez quelques nouvelles de cette affaire.

MAITRE JACQUES, *à part.* — Voici justement ce qu'il me faut pour me venger de notre intendant : depuis qu'il est entré

céans [1], il est le favori, on n'écoute que ses conseils ; et j'ai aussi sur le cœur les coups de bâton de tantôt.

HARPAGON. — Qu'as-tu à ruminer ?

LE COMMISSAIRE. — Laissez-le faire. Il se prépare à vous contenter, et je vous ai bien dit qu'il était honnête homme.

MAITRE JACQUES. — Monsieur, si vous voulez que je vous dise les choses, je crois que c'est monsieur votre cher intendant qui a fait le coup.

HARPAGON. — Valère ?

MAITRE JACQUES. — Oui.

HARPAGON. — Lui, qui me paraît si fidèle ?

MAITRE JACQUES. — Lui-même. Je crois que c'est lui qui vous a dérobé.

HARPAGON. — Et sur quoi le crois-tu ?

MAITRE JACQUES. — Sur quoi ?

HARPAGON. — Oui.

MAITRE JACQUES. — Je le crois... sur ce que je le crois.

LE COMMISSAIRE. — Mais il est nécessaire de dire les indices que vous avez.

HARPAGON. — L'as-tu vu rôder autour du lieu où j'avais mis mon argent ?

MAITRE JACQUES. — Oui, vraiment. Où était-il votre argent ?

HARPAGON. — Dans le jardin.

MAITRE JACQUES. — Justement. Je l'ai vu rôder dans le jardin. Et dans quoi est-ce que cet argent était ?

HARPAGON. — Dans une cassette.

MAITRE JACQUES. — Voilà l'affaire. Je lui ai vu une cassette.

HARPAGON. — Et cette cassette, comment est-elle faite ? Je verrai bien si c'est la mienne.

MAITRE JACQUES. — Comment elle est faite ?

HARPAGON. — Oui.

MAITRE JACQUES. — Elle est faite... elle est faite comme une cassette.

LE COMMISSAIRE. — Cela s'entend. Mais dépeignez-la un peu, pour voir.

MAITRE JACQUES. — C'est une grande cassette.

HARPAGON. — Celle qu'on m'a volée est petite.

MAITRE JACQUES. — Eh oui ! elle est petite, si on le veut prendre par là ; mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

LE COMMISSAIRE. — Et de quelle couleur est-elle ?

MAITRE JACQUES. — De quelle couleur ?

LE COMMISSAIRE. — Oui.

---

1. *Céans* : ici, dans la maison.

MAITRE JACQUES. — Elle est de couleur... là, d'une certaine couleur... Ne sauriez-vous m'aider à dire ?

HARPAGON. — Euh !

MAITRE JACQUES. — N'est-elle pas rouge ?

HARPAGON. — Non, grise.

MAITRE JACQUES. — Eh ! oui, gris-rouge ; c'est ce que je voulais dire.

HARPAGON. — Il n'y a point de doute. C'est elle assurément. Ecrivez, monsieur, écrivez sa déposition. Ciel ! à qui désormais se fier ? Il ne faut plus jurer de rien ; et je crois, après cela, que je suis homme à me voler moi-même.

MAITRE JACQUES. — Monsieur, le voici qui revient. Ne lui allez pas dire au moins que c'est moi qui vous ai découvert cela.

SCÈNE III : VALÈRE, HARPAGON, LE COMMISSAIRE, SON CLERC, MAITRE JACQUES.

HARPAGON. — Approche. Viens confesser l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait été commis.

VALÈRE. — Que voulez-vous, monsieur ?

HARPAGON. — Comment, traître, tu ne rougis pas de ton crime ?

VALÈRE. — De quel crime voulez-vous donc parler ?

HARPAGON. — De quel crime je veux parler, infâme ! comme si tu ne savais pas ce que je veux dire ! C'est en vain que tu prétendrais de le déguiser : l'affaire est découverte, et l'on vient de m'apprendre tout. Comment ! abuser ainsi de ma bonté et s'introduire exprès chez moi pour me trahir, pour me jouer un tour de cette nature !

VALÈRE. — Monsieur, puisqu'on vous a découvert tout, je ne veux point chercher de détours et vous nier la chose.

MAITRE JACQUES, *à part*. — Oh ! oh ! Aurais-je deviné sans y penser ?

VALÈRE. — C'était mon dessein de vous en parler, et je voulais attendre pour cela des conjonctures [1] favorables ; mais puisqu'il est ainsi, je vous conjure de ne vous point fâcher et de vouloir entendre mes raisons.

HARPAGON. — Et quelles belles raisons peux-tu me donner, voleur infâme ?

VALÈRE. — Ah ! monsieur, je n'ai pas mérité ces noms. Il est vrai que j'ai commis une offense envers vous ; mais, après tout, ma faute est pardonnable.

HARPAGON. — Comment, pardonnable ? Un guet-apens, un assassinat de la sorte ?

---

1. *Conjonctures* : circonstances.

VALÈRE. — De grâce, ne vous mettez point en colère. Quand vous m'aurez ouï, vous verrez que le mal n'est pas si grand que vous le faites.

HARPAGON. — Le mal n'est pas si grand que je le fais ! Quoi ! mon sang, mes entrailles, pendard !

VALÈRE. — Votre sang, monsieur, n'est pas tombé dans de mauvaises mains. Je suis d'une condition à ne lui point faire de tort, et il n'y a rien en tout ceci que je ne puisse bien réparer.

HARPAGON. — C'est bien mon intention, et que tu me restitues ce que tu m'as ravi.

VALÈRE. — Votre honneur, monsieur, sera pleinement satisfait.

HARPAGON. — Il n'est pas question d'honneur là-dedans. Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action ?

VALÈRE. — Hélas ! me le demandez-vous ?

HARPAGON. — Oui, vraiment, je te le demande.

VALÈRE. — Un dieu qui porte les excuses de tout ce qu'il fait faire : l'Amour.

HARPAGON. — L'Amour ?

VALÈRE. — Oui.

HARPAGON. — Bel amour, bel amour, ma foi ! l'amour de mes louis d'or !

VALÈRE. — Non, monsieur, ce ne sont point vos richesses qui m'ont tenté, ce n'est pas cela qui m'a ébloui, et je proteste de ne prétendre rien à tous vos biens, pourvu que vous me laissiez celui que j'ai.

HARPAGON. — Non ferai, de par tous les diables ! je ne te le laisserai pas. Mais voyez quelle insolence de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait !

VALÈRE. — Appelez-vous cela un vol ?

HARPAGON. — Si je l'appelle un vol ! un trésor comme celui-là !

VALÈRE. — C'est un trésor, il est vrai, et le plus précieux que vous ayez sans doute ; mais ce ne sera pas le perdre que de me le laisser. Je vous le demande à genoux, ce trésor plein de charmes ; et, pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

HARPAGON. — Je n'en ferai rien. Qu'est-ce à dire cela ?

VALÈRE. — Nous nous sommes promis une foi mutuelle, et avons fait serment de ne nous point abandonner.

HARPAGON. — Le serment est admirable, et la promesse plaisante !

VALÈRE. — Oui, nous nous sommes engagés l'un et l'autre à jamais.

HARPAGON. — Je vous en empêcherai bien, je vous assure.

VALÈRE. — Rien que la mort ne nous peut séparer.

HARPAGON. — C'est être bien endiablé après mon argent.

VALÈRE. — Je vous ai déjà dit, monsieur, que ce n'était point l'intérêt qui m'avait poussé à faire ce que j'ai fait. Mon cœur

n'a point agi par les ressorts que vous pensez, et un motif plus noble m'a inspiré cette résolution.

HARPAGON. — Vous verrez que c'est par charité chrétienne qu'il veut avoir mon bien. Mais j'y donnerai bon ordre, et la justice, pendard effronté, me va faire raison de tout.

VALÈRE. — Vous en userez, comme vous voudrez, et me voilà prêt à souffrir toutes les violences qu'il vous plaira ; mais je vous prie de croire au moins que, s'il y a du mal, ce n'est que moi qu'il en faut accuser, et que votre fille en tout ceci n'est aucunement coupable.

HARPAGON. — Je le crois bien, vraiment ; il serait fort étrange que ma fille eût trempé dans ce crime. Mais je veux ravoir mon affaire, et que tu me confesses en quel endroit tu me l'as enlevée.

VALÈRE. — Moi ? Je ne l'ai point enlevée, et elle est encore chez vous.

HARPAGON, *à part*. — O ma chère cassette ! (*Haut.*) Elle n'est point sortie de ma maison ?

VALÈRE. — Non, monsieur.

HARPAGON. — Hé ! dis-moi donc un peu : tu n'y as point touché ?

VALÈRE. — Moi, y toucher ! Ah ! vous lui faites tort, aussi bien qu'à moi ; et c'est d'une ardeur toute pure et respectueuse que j'ai brûlé pour elle.

HARPAGON. — Brûlé pour ma cassette !

VALÈRE. — J'aimerais mieux mourir que de lui avoir fait paraître aucune pensée offensante : elle est trop sage et trop honnête pour cela.

HARPAGON. — Ma cassette trop honnête !

VALÈRE. — Tous mes désirs se sont bornés à jouir de sa vue, et rien de criminel n'a profané la passion que ses beaux yeux m'ont inspirée.

HARPAGON. — Les beaux yeux de ma cassette ! Il parle d'elle comme un amant d'une maîtresse.

VALÈRE. — Dame Claude, monsieur, sait la vérité de cette aventure, et elle vous peut rendre témoignage...

HARPAGON. — Quoi ! ma servante est complice de l'affaire ?

VALÈRE. — Oui, monsieur, elle a été témoin de notre engagement ; et c'est après avoir connu l'honnêteté de ma flamme qu'elle m'a aidé à persuader votre fille de me donner sa foi et recevoir la mienne.

HARPAGON. — Eh ! Est-ce que la peur de la justice le fait extravaguer ? Que nous brouilles-tu ici de ma fille ?

VALÈRE. — Je dis, monsieur, que j'ai eu toutes les peines du monde à faire consentir sa pudeur à ce que voulait mon amour.

HARPAGON. — La pudeur de qui ?

VALÈRE. — De votre fille ; et c'est seulement depuis hier

qu'elle a pu se résoudre à nous signer mutuellement une promesse de mariage.

HARPAGON. — Ma fille t'a signé une promesse de mariage ?

VALÈRE. — Oui, monsieur, comme de ma part je lui en ai signé une.

HARPAGON. — O ciel ! autre disgrâce !

MAITRE JACQUES. — Écrivez, monsieur, écrivez.

HARPAGON. — Rengregement [1] de mal ! surcroît de désespoir ! Allons, monsieur, faites le dû de votre charge, et dressez-lui moi son procès comme larron et comme suborneur.

VALÈRE. — Ce sont des noms qui ne me sont point dus ; et quand on saura qui je suis...

SCÈNE IV : ÉLISE, MARIANE, FROSINE, HARPAGON, VALÈRE, MAITRE JACQUES, LE COMMISSAIRE, SON CLERC.

HARPAGON. — Ah ! fille scélérate, fille indigne d'un père comme moi ! c'est ainsi que tu pratiques les leçons que je t'ai données ! Tu te laisses prendre d'amour pour un voleur infâme, et tu lui engages ta foi sans mon consentement ! Mais vous serez trompés l'un et l'autre. (*A Elise.*) Quatre bonnes murailles me répondront de ta conduite ; (*à Valère*) et une bonne potence, pendard effronté, me fera raison de ton audace.

VALÈRE. — Ce ne sera point votre passion qui jugera l'affaire ; et l'on m'écoutera au moins avant que de me condamner.

HARPAGON. — Je me suis abusé de dire une potence, et tu sera roué tout vif.

ÉLISE, *à genoux devant son père.* — Ah ! mon père, prenez des sentiments un peu plus humains, je vous prie, et n'allez point pousser les choses dans les dernières violences du pouvoir paternel. Ne vous laissez point entraîner aux premiers mouvements de votre passion, et donnez-vous le temps de considérer ce que vous voulez faire. Prenez la peine de mieux voir celui dont vous vous offensez : il est tout autre que vos yeux ne le jugent, et vous trouverez moins étrange que je me sois donnée à lui lorsque vous saurez que sans lui vous ne m'auriez plus il y a longtemps. Oui, mon père, c'est celui qui me sauva de ce grand péril que vous savez que je courus dans l'eau, et à qui vous devez la vie de cette même fille dont...

HARPAGON. — Tout cela n'est rien, et il valait bien mieux pour moi qu'il te laissât noyer que de faire ce qu'il a fait.

ÉLISE. — Mon père, je vous conjure par l'amour paternel de me...

HARPAGON. — Non, non, je ne veux rien entendre, et il faut que la justice fasse son devoir.

MAITRE JACQUES, *à part.* — Tu me payeras mes coups de bâton.

FROSINE, *à part.* — Voici un étrange embarras.

---

1. *Rengregement* : accroissement, augmentation.

SCÈNE V : ANSELME, HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, FROSINE, VALÈRE, MAITRE JACQUES, LE COMMISSAIRE, SON CLERC.

ANSELME. — Qu'est-ce, seigneur Harpagon ? je vous vois tout ému.

HARPAGON. — Ah ! seigneur Anselme, vous me voyez le plus infortuné de tous les hommes, et voici bien du trouble et du désordre au contrat que vous venez faire ! On m'assassine dans le bien, on m'assassine dans l'honneur ; et voilà un traître, un scélérat qui a violé tous les droits les plus saints, qui s'est coulé chez moi sous le titre de domestique pour me dérober mon argent et pour me suborner ma fille.

VALÈRE. — Qui songe à votre argent, dont vous me faites un galimatias ?

HARPAGON. — Oui, ils se sont donné l'un à l'autre une promesse de mariage. Cet affront vous regarde, seigneur Anselme, et c'est vous qui devez vous rendre partie contre lui, et faire toutes les poursuites de la justice pour vous venger de son insolence.

ANSELME. — Ce n'est pas mon dessein de me faire épouser par force et de rien prétendre à un cœur qui se serait donné ; mais, pour vos intérêts, je suis prêt à les embrasser ainsi que les miens propres.

HARPAGON. — Voilà, monsieur, qui est un honnête commissaire, qui n'oubliera rien, à ce qu'il m'a dit, de la fonction de son office. (*Au commissaire.*) Chargez-le comme il faut, monsieur, et rendez les choses bien criminelles.

VALÈRE. — Je ne vois pas quel crime on me peut faire de la passion que j'ai pour votre fille, et le supplice où vous croyez que je puisse être condamné pour notre engagement, lorsqu'on saura ce que je suis...

HARPAGON. — Je me moque de tous ces contes ; et le monde aujourd'hui n'est plein que de ces larrons de noblesse, que de ces imposteurs qui tirent avantage de leur obscurité et s'habillent insolemment du premier nom illustre qu'ils s'avisent de prendre.

VALÈRE. — Sachez que j'ai le cœur trop bon pour me parer de quelque chose qui ne soit point à moi, et que tout Naples peut rendre témoignage de ma naissance.

ANSELME. — Tout beau. Prenez garde à ce que vous allez dire. Vous risquez ici plus que vous ne pensez, et vous parlez devant un homme à qui tout Naples est connu, et qui peut aisément voir clair dans l'histoire que vous ferez.

VALÈRE, *en mettant fièrement son chapeau.* — Je ne suis point homme à rien craindre ; et, si Naples vous est connu, vous savez qui était don Thomas d'Alburcy.

ANSELME. — Sans doute je le sais, et peu de gens l'ont connu mieux que moi.

HARPAGON. — Je ne me soucie ni de don Thomas ni de don Martin.

ANSELME. — De grâce, laissez-le parler ; nous verrons ce qu'il en veut dire.

VALÈRE. — Je veux dire que c'est lui qui m'a donné le jour.

ANSELME. — Lui ?

VALÈRE. — Oui.

ANSELME. — Allez. Vous vous moquez. Cherchez quelque autre histoire qui vous puisse mieux réussir, et ne prétendez pas vous sauver sous cette imposture.

VALÈRE. — Songez à mieux parler. Ce n'est point une imposture, et je n'avance rien qu'il ne me soit aisé de justifier.

ANSELME. — Quoi ! vous osez vous dire fils de don Thomas d'Alburcy ?

VALÈRE. — Oui, je l'ose, et je suis prêt de soutenir cette vérité contre qui que ce soit.

ANSELME. — L'audace est merveilleuse ! Apprenez, pour vous confondre, qu'il y a seize ans pour le moins que l'homme dont vous nous parlez périt sur mer avec ses enfants et sa femme en voulant dérober leur vie aux cruelles persécutions qui ont accompagné les désordres de Naples, et qui en firent exiler plusieurs nobles familles.

VALÈRE. — Oui ; mais apprenez, pour vous confondre, vous, que son fils, âgé de sept ans, avec un domestique, fut sauvé de ce naufrage par un vaisseau espagnol, et que ce fils sauvé est celui qui vous parle. Apprenez que le capitaine de ce vaisseau, touché de ma fortune, prit amitié pour moi, qu'il me fit élever comme son propre fils, et que les armes furent mon emploi dès que je m'en trouvai capable ; que j'ai su depuis peu que mon père n'était point mort, comme je l'avais toujours cru ; que, passant ici pour l'aller chercher, une aventure par le ciel concertée me fit voir la charmante Élise ; que cette vue me rendit esclave de ses beautés, et que la violence de mon amour et les sévérités de son père me firent prendre la résolution de m'introduire dans son logis et d'envoyer un autre à la quête [1] de mes parents.

ANSELME. — Mais quels témoignages encore, autres que vos paroles, nous peuvent assurer que ce ne soit point une fable que vous ayez bâtie sur une vérité ?

VALÈRE. — Le capitaine espagnol, un cachet de rubis qui était à mon père, un bracelet d'agathe que ma mère m'avait mis au bras, le vieux Pedro, ce domestique qui se sauva avec moi du naufrage.

MARIANE. — Hélas ! à vos paroles je puis ici répondre, moi, que vous n'imposez point ; et tout ce que vous dites me fait connaître clairement que vous êtes mon frère.

VALÈRE. — Vous, ma sœur ?

MARIANE. — Oui, mon cœur s'est ému dès le moment que vous avez ouvert la bouche ; et notre mère, que vous allez ravir, m'a mille fois entretenue des disgrâces de notre famille. Le ciel

---

1. *Quête* : recherche.

ne nous fit point aussi périr dans ce triste naufrage ; mais il ne nous sauva la vie que par la perte de notre liberté, et ce furent des corsaires qui nous recueillirent, ma mère et moi, sur un débris de notre vaisseau. Après dix ans d'esclavage, une heureuse fortune nous rendit notre liberté, et nous retournâmes dans Naples, où nous trouvâmes tout notre bien vendu, sans y pouvoir trouver des nouvelles de notre père. Nous passâmes à Gênes, où ma mère alla ramasser quelques malheureux restes d'une succession qu'on avait déchirée ; et de là, fuyant la barbare injustice de ses parents, elle vint en ces lieux, où elle n'a presque vécu que d'une vie languissante.

ANSELME. — O ciel ! quels sont les traits de ta puissance ! et que tu fais bien voir qu'il n'appartient qu'à toi de faire des miracles ! Embrassez-moi, mes enfants, et mêlez tous deux vos transports à ceux de votre père.

VALÈRE. — Vous êtes notre père ?

MARIANE. — C'est vous que ma mère a tant pleuré ?

ANSELME. — Oui, ma fille, oui, mon fils, je suis don Thomas d'Alburcy, que le ciel garantit des ondes avec tout l'argent qu'il portait, et qui, vous ayant tous crus morts durant plus de seize ans, se préparait, après de longs voyages, à chercher dans l'hymen d'une douce et sage personne la consolation de quelque nouvelle famille. Le peu de sûreté que j'ai vu pour ma vie à retourner à Naples m'a fait y renoncer pour toujours, et, ayant su trouver moyen d'y faire vendre ce que j'avais, je me suis habitué ici, où, sous le nom d'Anselme, j'ai voulu m'éloigner les chagrins de cet autre nom qui m'a causé tant de traverses.

HARPAGON. — C'est là votre fils ?

ANSELME. — Oui.

HARPAGON. — Je vous prends à partie pour me payer dix mille écus qu'il m'a volés.

ANSELME. — Lui, vous avoir volé ?

HARPAGON. — Lui-même.

VALÈRE. — Qui vous dit cela ?

HARPAGON. — Maître Jacques.

VALÈRE. — C'est toi qui le dis ?

MAITRE JACQUES. — Vous voyez que je ne dis rien.

HARPAGON. — Oui. Voilà monsieur le commissaire qui a reçu sa déposition.

VALÈRE. — Pouvez-vous me croire capable d'une action si lâche ?

HARPAGON. — Capable ou non capable, je veux ravoir mon argent.

SCÈNE VI : CLÉANTE, VALÈRE, MARIANE, ÉLISE, FROSINE, HARPAGON, ANSELME, MAITRE JACQUES, LA FLÈCHE, LE COMMISSAIRE, SON CLERC.

CLÉANTE. — Ne vous tourmentez point, mon père, et n'accusez personne. J'ai découvert des nouvelles de votre affaire, et je viens ici pour vous dire que, si vous voulez vous résoudre à me laisser épouser Mariane, votre argent vous sera rendu.

HARPAGON. — Où est-il ?

CLÉANTE. — Ne vous en mettez point en peine. Il est en lieu dont je réponds, et tout ne dépend que de moi. C'est à vous de me dire à quoi vous vous déterminez ; et vous pouvez choisir, ou de me donner Mariane, ou de perdre votre cassette.

HARPAGON. — N'en a-t-on rien ôté ?

CLÉANTE.— Rien du tout. Voyez si c'est votre dessein de souscrire à ce mariage et de joindre votre consentement à celui de sa mère, qui lui laisse la liberté de faire un choix entre nous deux.

MARIANE. — Mais vous ne savez pas que ce n'est pas assez que ce consentement, et que le ciel, avec un frère que vous voyez, vient de me rendre un père dont vous avez à m'obtenir.

ANSELME. — Le ciel, mes enfants, ne me redonne point à vous pour être contraire à vos vœux. Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune personne tombera sur le fils plutôt que sur le père. Allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'est pas nécessaire d'entendre et consentez ainsi que moi à ce double hyménée.

HARPAGON. — Il faut, pour me donner conseil, que je voie ma cassette.

CLÉANTE. — Vous la verrez saine et entière.

HARPAGON. — Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfants.

ANSELME. — Hé bien, j'en ai pour eux, que cela ne vous inquiète point.

HARPAGON. — Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages ?

ANSELME. — Oui, je m'y oblige. Etes-vous satisfait ?

HARPAGON. — Oui, pourvu que pour les noces vous me fassiez faire un habit.

ANSELME. — D'accord. Allons jouir de l'allégresse que cet heureux jour nous présente.

LE COMMISSAIRE. — Holà, messieurs, holà ! Tout doucement, s'il vous plaît. Qui me payera mes écritures ?

HARPAGON. — Nous n'avons que faire de vos écritures.

LE COMMISSAIRE. — Oui. Mais je ne prétends pas, moi, les avoir faites pour rien.

HARPAGON. — Pour votre payement, voilà un homme que je vous donne à pendre.

MAITRE JACQUES. — Hélas ! comment faut-il donc faire ? On me donne des coups de bâton pour dire vrai, et on me veut pendre pour mentir.

ANSELME. — Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner cette imposture !

HARPAGON. — Vous payerez donc le commissaire ?

ANSELME.—Soit. Allons vite faire part de notre joie à votre mère.

HARPAGON. — Et moi, voir ma chère cassette.

MONSIEVR
DE
POVRCEAVGNAC,

COMEDIE

FAITE A CHAMBORD,
pour le Diuertiſſement du Roy.

PAR I. B. P MOLIERE.



A PARIS,
Chez IEAN RIBOV, au Palais, vis à vis
la Porte de l'Egliſe de la Sainte Chapelle,
A l'Image S. Louis.

M. DC. LXX.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

TITRE DE L'ÉDITION
ORIGINALE DE 1670.



PERSONNAGES

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.
ORONTE.
JULIE, fille d'Oronte.
NÉRINE, femme d'intrigue.
LUCETTE, feinte Gasconne.
ERASTE, amant de Julie.
SBRIGANI, Napolitain, homme d'intrigue.
PREMIER MÉDECIN.
SECOND MÉDECIN.
L'APOTHICAIRE.
UN PAYSAN.
UNE PAYSANNE.
PREMIER MUSICIEN.
SECOND MUSICIEN.
PREMIER AVOCAT.
SECOND AVOCAT.
PREMIER SUISSE.
SECOND SUISSE.
UN EXEMPT.
DEUX ARCHERS.
PLUSIEURS MUSICIENS, JOUEURS D'INSTRUMENTS ET DANSEURS.

La scène est à Paris.



MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Comédie - 1669

NOTICE HISTORIQUE ET ANALYTIQUE.

Cette comédie-ballet fut représentée devant le roi, au château de Chambord, en octobre 1669, et le mois suivant à Paris sur le théâtre du Palais-Royal. Lulli en avait composé la musique. Le gazetier Robinet laisse entendre que Molière aurait tiré l'idée de sa pièce d'une querelle survenue à son théâtre entre les comédiens de sa troupe et un gentilhomme limousin. Suivant d'autres, le poète aurait voulu se venger de l'accueil qu'il avait reçu autrefois comme acteur à Limoges. La pièce est restée au répertoire et les scènes où Molière raille les médecins et les astrologues sont justement célèbres.

ACTE Ier. — *Julie, fille d'Oronte, amante d'Éraste, veut se soustraire au mariage que son père a décidé pour elle avec M. de Pourceaugnac, gentilhomme limousin, et charge deux adroits coquins, Sbrigani et Nérine, d'imaginer les moyens de lui venir en aide. Sbrigani recevra M. de Pourceaugnac à l'arrivée du coche et Éraste offrira l'hospitalité au provincial.*

ACTE II. — *Pourceaugnac, que Sbrigani a forcé à recevoir la consultation de médecins ridicules, est encore joué par le même Sbrigani, qui, déguisé en marchand flamand, fait croire à Oronte que le gentilhomme limousin est couvert de dettes : d'où brouille entre Oronte et son futur gendre. Lucette, feinte Gasconne, à l'instigation de Sbrigani, poursuit Pourceaugnac en prétendant qu'elle est sa femme et qu'il l'a abandonnée ; plusieurs petits enfants l'appellent papa, et*

le malheureux confie naïvement à Sbrigani les mésaventures dont il est victime.

Acte III. — *Sbrigani a persuadé à Pourceaugnac de se déguiser en femme pour échapper à la justice qui le recherche ; un exempt veut l'arrêter, il s'en débarrasse avec de l'argent et remercie Sbrigani, qu'il considère comme son sauveur. Entre temps Éraste a enlevé Julie, mais il la ramène à son père ; et Oronte, pour récompenser le jeune homme de sa loyauté, lui accorde la main de sa fille. Julie feint de ne céder qu'à l'autorité d'un père, et ce dernier augmente la dot, dont Éraste profitera.*

PHRASE DE *MONSIEUR DE POURCEAUGNAC* FRÉQUEMMENT CITÉE

La polygamie est un cas pendable.
(II, xii.)

L'ouverture se fait par Eraste, qui conduit un grand concert de voix et d'instruments pour une sérénade dont les paroles, chantées par trois voix en manière de dialogue, sont faites sur le sujet de la comédie et expriment les sentiments des deux amants, qui, étant bien ensemble, sont traversés par le caprice des parents.

PREMIÈRE VOIX.

Répands, charmante nuit, répands sur tous les yeux
De tes pavots la douce violence,
Et ne laisse veiller en ces aimables lieux
Que les cœurs que l'amour soumet à sa puissance.
Tes ombres et ton silence,
Plus beaux que le plus beau jour,
Offrent de doux moments à soupirer d'amour.

DEUXIÈME VOIX.

Que soupirer d'amour
Est une douce chose,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose !
A d'aimables penchants notre cœur nous dispose,
Mais on a des tyrans à qui l'on doit le jour.
Que soupirer d'amour
Est une douce chose,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose !

TROISIÈME VOIX.

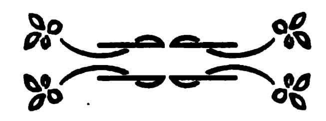
Tout ce qu'à nos vœux on oppose
Contre un parfait amour ne gagne jamais rien,
Et, pour vaincre toute chose,
Il ne faut que s'aimer bien.

LES TROIS VOIX ENSEMBLE.

Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle :
Les rigueurs des parents, la contrainte cruelle,

L'absence, les travaux, la fortune rebelle,
Ne font que redoubler une amitié fidèle.
Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle.
Quand deux cœurs s'aiment bien,
Tout le reste n'est rien.

La sérénade est suivie d'une danse de deux pages, pendant laquelle quatre curieux de spectacles, ayant pris querelle ensemble, mettent l'épée à la main. Après un assez agréable combat, ils sont séparés par deux Suisses, qui, les ayant mis d'accord, dansent avec eux au son de tous les instruments.





Dessin de F. Boucher. Gravé par Laur. Cars.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

L'APOTHICAIRE. — Monsieur, voici un petit remède, un petit remède, qu'il vous faut prendre, s'il vous plait, s'il vous plait.

(Acte I, sc. XI.)

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

— 1669 —

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE : JULIE, ÉRASTE, NÉRINE.

JULIE. — Mon Dieu, Eraste, gardons d'être surpris : je tremble qu'on ne nous voie ensemble ; et tout serait perdu, après la défense que l'on m'a faite.

ÉRASTE. — Je regarde de tous côtés, et je n'aperçois rien.

JULIE. — Aie aussi l'œil au guet, Nérine, et prends bien garde qu'il ne vienne personne.

NÉRINE. — Reposez-vous sur moi, et dites hardiment ce que vous avez à vous dire.

JULIE. — Avez-vous imaginé pour notre affaire quelque chose de favorable ? et croyez-vous, Éraste, pouvoir venir à bout de détourner ce fâcheux mariage que mon père s'est mis en tête ?

ÉRASTE. — Au moins y travaillons-nous fortement, et déjà nous avons préparé un bon nombre de batteries pour renverser ce dessein ridicule.

NÉRINE. — Par ma foi, voilà votre père !

JULIE. — Ah ! séparons-nous vite.

NÉRINE. — Non, non, non ; ne bougez, je m'étais trompée.

JULIE. — Mon Dieu, Nérine, que tu es sotte de nous donner de ces frayeurs !

ÉRASTE. — Oui, belle Julie, nous avons dressé pour cela quantité de machines, et nous ne feignons point de [1] mettre tout en usage, sur la permission que vous m'avez donnée. Ne nous demandez point tous les ressorts que nous ferons jouer, vous en aurez le divertissement ; et, comme aux comédies, il est bon de vous laisser le plaisir de la surprise et de ne vous avertir point de tout ce qu'on vous fera voir : c'est assez de vous dire que nous avons en main divers stratagèmes tout prêts à produire dans l'occasion, et que l'ingénieuse Nérine et l'adroit Sbrigani entreprennent l'affaire.

NÉRINE. — Assurément. Votre père se moque-t-il de vouloir vous anger [2] de son avocat de Limoges, monsieur de Pourceau-

1. *Feindre de* : hésiter à. — 2. *Anger* : embarrasser.

gnac, qu'il n'a vu de sa vie et qui vient par le coche vous enlever à notre barbe ? Faut-il que trois ou quatre mille écus de plus, sur la parole de votre oncle, lui fassent rejeter un amant qui vous agrée ? Et une personne comme vous est-elle faite pour un Limosin ? S'il a envie de se marier, que ne prend-il une Limosine et ne laisse-t-il en repos les chrétiens ? Le seul nom de monsieur de Pourceaugnac m'a mise dans une colère effroyable. J'enrage de monsieur de Pourceaugnac. Quand il n'y aurait que ce nom-là, monsieur de Pourceaugnac, j'y brûlerai mes livres, ou je romprai ce mariage, et vous ne serez point madame de Pourceaugnac. Pourceaugnac ! cela se peut-il souffrir ? Non, Pourceaugnac est une chose que je ne saurais supporter, et nous lui jouerons tant de pièces, nous lui ferons tant de niches sur niches que nous renverrons à Limoges monsieur de Pourceaugnac.

ÉRASTE. — Voici notre subtil Napolitain, qui nous dira des nouvelles.

SCÈNE II : SBRIGANI, JULIE, ÉRASTE, NÉRINE.

SBRIGANI. — Monsieur, votre homme arrive : je l'ai vu à trois lieues d'ici, où a couché le coche ; et, dans la cuisine où il est descendu pour déjeuner, je l'ai étudié une bonne grosse demi-heure, et je le sais déjà par cœur. Pour sa figure, je ne veux point vous en parler : vous verrez de quel air la nature l'a dessinée, et si l'ajustement qui l'accompagne y répond comme il faut ; mais, pour son esprit, je vous avertis par avance qu'il est des plus épais qui se fassent, que nous trouvons en lui une matière tout à fait disposée pour ce que nous voulons, et qu'il est homme enfin à donner dans tous les panneaux qu'on lui présentera.

ÉRASTE. — Nous dis-tu vrai ?

SBRIGANI. — Oui, si je me connais en gens.

NÉRINE. — Madame, voilà un illustre ; votre affaire ne pouvait être mise en de meilleures mains, et c'est le héros de notre siècle pour les exploits dont il s'agit : un homme qui, vingt fois en sa vie, pour servir ses amis, a généreusement affronté les galères ; qui, au péril de ses bras et de ses épaules, sait mettre noblement à fin les aventures les plus difficiles, et qui, tel que vous le voyez, est exilé de son pays pour je ne sais combien d'actions honorables qu'il a généreusement entreprises.

SBRIGANI. — Je suis confus des louanges dont vous m'honorez, et je pourrais vous en donner avec plus de justice sur les merveilles de votre vie, et principalement sur la gloire que vous acquîtes lorsque avec tant d'honnêteté vous pipâtes [1] au jeu pour douze mille écus ce jeune seigneur étranger que l'on mena chez vous ; lorsque vous fîtes galamment ce faux contrat qui ruina toute une famille ; lorsque avec tant de grandeur d'âme vous sûtes nier le dépôt qu'on vous avait confié, et que si géné-

1. *Pipâtes* : trompâtes.

reusement on vous vit prêter votre témoignage à faire pendre ces deux personnes qui ne l'avaient pas mérité.

NÉRINE. — Ce sont petites bagatelles qui ne valent pas qu'on en parle, et vos éloges me font rougir.

SBRIGANI. — Je veux bien épargner votre modestie ; laissons cela, et, pour commencer notre affaire, allons vite joindre notre provincial, tandis que de votre côté vous nous tiendrez prêts au besoin les autres acteurs de la comédie.

ÉRASTE, *à Julie*. — Au moins, madame, souvenez-vous de votre rôle, et, pour mieux couvrir notre jeu, feignez, comme on vous a dit, d'être la plus contente du monde des résolutions de votre père.

JULIE. — S'il ne tient qu'à cela, les choses iront à merveille.

ÉRASTE. — Mais, belle Julie, si toutes nos machines venaient à ne pas réussir ?

JULIE. — Je déclarerai à mon père mes véritables sentiments.

ÉRASTE. — Et si, contre vos sentiments, il s'obstinait à son dessein ?

JULIE. — Je le menacerais de me jeter dans un couvent.

ÉRASTE. — Mais si, malgré tout cela, il voulait vous forcer à ce mariage ?

JULIE. — Que voulez-vous que je vous dise ?

ÉRASTE. — Ce que je veux que vous me disiez ?

JULIE. — Oui.

ÉRASTE. — Ce qu'on dit quand on aime bien.

JULIE. — Mais quoi ?

ÉRASTE. — Que rien ne pourra vous contraindre, et que, malgré tous les efforts d'un père, vous me promettez d'être à moi.

JULIE. — Mon Dieu, Eraste, contentez-vous de ce que je fais maintenant, et n'allez point tenter sur l'avenir les résolutions de mon cœur ; ne fatiguez point mon devoir par les propositions d'une fâcheuse extrémité dont peut-être n'aurons-nous pas besoin ; et, s'il y faut venir, souffrez au moins que j'y sois entraînée par la suite des choses.

ÉRASTE. — Eh bien...

SBRIGANI. — Ma foi, voici notre homme ; songeons à nous.

NÉRINE. — Ah ! comme il est bâti !

SCÈNE III : MONSIEUR DE POURCEAUGNAC (*il se tourne du côté d'où il vient comme parlant à des gens qui le suivent*), SBRIGANI.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Hé bien, quoi ? qu'est-ce ? qu'y a-t-il ? Au diantre soit la sotte ville et les sottes gens qui y sont ! Ne pouvoir faire un pas sans trouver des nigauds qui

vous regardent et se mettent à rire ! Eh ! messieurs les badauds, faites vos affaires, et laissez passer les personnes sans leur rire au nez. Je me donne au diable si je ne baille [1] un coup de poing au premier que je verrai rire.

SBRIGANI. — Qu'est-ce que c'est, messieurs ? que veut dire cela ? à qui en avez-vous ? faut-il se moquer ainsi des honnêtes étrangers qui arrivent ici ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.— Voilà un homme raisonnable, celui-là.

SBRIGANI. — Quel procédé est le vôtre ? et qu'avez-vous à rire ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Fort bien.

SBRIGANI. — Monsieur a-t-il quelque chose de ridicule en soi ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Oui.

SBRIGANI. — Est-il autrement que les autres ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Suis-je tortu ou bossu ?

SBRIGANI. — Apprenez à connaître les gens.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — C'est bien dit.

SBRIGANI. — Monsieur est d'une mine à respecter.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Cela est vrai.

SBRIGANI. — Personne de condition.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Oui, gentilhomme limosin.

SBRIGANI. — Homme d'esprit.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Qui a étudié en droit.

SBRIGANI. — Il vous fait trop d'honneur de venir dans votre ville.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Sans doute.

SBRIGANI. — Monsieur n'est point une personne à faire rire.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Assurément.

SBRIGANI. — Et quiconque rira de lui aura à faire à moi.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Monsieur, je vous suis infiniment obligé.

SBRIGANI. — Je suis fâché, monsieur, de voir recevoir de la sorte une personne comme vous, et je vous demande pardon pour la ville.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Je suis votre serviteur.

SBRIGANI. — Je vous ai vu ce matin, monsieur, avec le coche, lorsque vous avez déjeuné, et la grâce avec laquelle vous mangiez votre pain m'a fait naître d'abord de l'amitié pour vous ; et, comme je sais que vous n'êtes jamais venu en ce pays, et que vous y êtes tout neuf, je suis bien aise de vous avoir trouvé pour vous offrir mon service à cette arrivée et vous aider à vous conduire parmi ce peuple, qui n'a pas parfois pour les honnêtes gens toute la considération qu'il faudrait.

1. *Baille* : donne.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — C'est trop de grâce que vous me faites.

SBRIGANI. — Je vous l'ai déjà dit : du moment que je vous ai vu, je me suis senti pour vous de l'inclination.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Je vous suis obligé.

SBRIGANI. — Votre physionomie m'a plu.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Ce m'est beaucoup d'honneur.

SBRIGANI. — J'y ai vu quelque chose d'honnête.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Je suis votre serviteur.

SBRIGANI. — Quelque chose d'aimable.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Ah ! ah !

SBRIGANI. — De gracieux.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Ah ! ah !

SBRIGANI. — De doux.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Ah ! ah !

SBRIGANI. — De majestueux.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Ah ! ah !

SBRIGANI. — De franc.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Ah ! ah !

SBRIGANI. — Et de cordial.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Ah ! ah !

SBRIGANI. — Je vous assure que je suis tout à vous.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Je vous ai beaucoup d'obligation.

SBRIGANI. — C'est du fond du cœur que je parle.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Je le crois.

SBRIGANI. — Si j'avais l'honneur d'être connu de vous, vous sauriez que je suis un homme tout à fait sincère.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Je n'en doute point.

SBRIGANI. — Ennemi de la fourberie.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — J'en suis persuadé.

SBRIGANI. — Et qui n'est pas capable de déguiser ses sentiments.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — C'est ma pensée.

SBRIGANI. — Vous regardez mon habit, qui n'est pas fait comme les autres ; mais je suis originaire de Naples, à votre service, et j'ai voulu conserver un peu et la manière de s'habiller et la sincérité de mon pays.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — C'est fort bien fait. Pour moi j'ai voulu me mettre à la mode de la cour pour la campagne.

SBRIGANI. — Ma foi, cela vous va mieux qu'à tous nos courtisans.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — C'est ce que m'a dit mon tailleur ; l'habit est propre et riche, et il fera du bruit ici.

SBRIGANI. — Sans doute. N'irez-vous pas au Louvre ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Il faudra bien aller faire ma cour.

SBRIGANI. — Le roi sera ravi de vous voir.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Je le crois.

SBRIGANI. — Avez-vous arrêté un logis ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Non, j'allais en chercher un.

SBRIGANI. — Je serai bien aise d'être avec vous pour cela, et je connais tout ce pays-ci.

SCÈNE IV : ÉRASTE, SBRIGANI, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

ÉRASTE. — Ah ! qu'est-ce ci ? que vois-je ? quelle heureuse rencontre ! Monsieur de Pourceaugnac, que je suis ravi de vous voir ! Comment ! il semble que vous ayez peine à me reconnaître !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Monsieur, je suis votre serviteur.

ÉRASTE. — Est-il possible que cinq ou six années m'aient ôté de votre mémoire, et que vous ne reconnaissiez pas le meilleur ami de toute la famille des Pourceaugnac ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Pardonnez-moi. (*A Sbrigani.*) Ma foi, je ne sais qui il est.

ÉRASTE. — Il n'y a pas un Pourceaugnac à Limoges que je ne connaisse, depuis le plus grand jusques au plus petit. Je ne fréquentais qu'eux dans le temps que j'y étais, et j'avais l'honneur de vous voir presque tous les jours.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — C'est moi qui l'ai reçu, monsieur.

ÉRASTE. — Vous ne vous remettez point mon visage ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Si fait. (*A Sbrigani.*) Je ne le connais point.

ÉRASTE. — Vous ne vous ressouvenez pas que j'ai eu le bonheur de boire avec vous je ne sais combien de fois ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Excusez-moi. (*A Sbrigani.*) Je ne sais ce que c'est.

ÉRASTE. — Comment appelez-vous ce traiteur de Limoges qui fait si bonne chère ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Petit-Jean ?

ÉRASTE. — Le voilà. Nous allions le plus souvent ensemble chez lui nous réjouir. Comment est-ce que vous nommez à Limoges ce lieu où l'on se promène ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Le cimetière des Arènes ?

ÉRASTE. — Justement. C'est où je passais de si douces heures à jouir de votre agréable conversation. Vous ne vous remettez pas tout cela ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Excusez-moi, je me le remets. (*A Sbrigani.*) Diable emporte si je m'en souviens !

SBRIGANI. — Il y a cent choses comme cela qui passent de la tête [1].

ÉRASTE. — Embrassez-moi donc, je vous prie, et resserrons les nœuds de notre ancienne amitié.

SBRIGANI, *à Monsieur de Pourceaugnac.* — Voilà un homme qui vous aime fort.

ÉRASTE. — Dites-moi un peu des nouvelles de toute la parenté : comment se porte monsieur votre... là... qui est si honnête homme ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Mon frère le consul ?

ÉRASTE. — Oui.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Il se porte le mieux du monde.

ÉRASTE. — Certes j'en suis ravi. Et celui qui est de si bonne humeur... là... monsieur votre...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Mon cousin l'assesseur ?

ÉRASTE. — Justement.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Toujours gai et gaillard.

ÉRASTE. — Ma foi, j'en ai beaucoup de joie. Et monsieur votre oncle... le...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Je n'ai point d'oncle.

ÉRASTE. — Vous aviez pourtant en ce temps-là...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Non, rien qu'une tante.

ÉRASTE. — C'est ce que je voulais dire ; madame votre tante, comment se porte-t-elle ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Elle est morte depuis six mois.

ÉRASTE. — Hélas ! la pauvre femme ! elle était si bonne personne !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Nous avons aussi mon neveu le chanoine, qui a pensé mourir de la petite vérole.

ÉRASTE. — Quel dommage ç'aurait été !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Le connaissez-vous aussi ?

ÉRASTE. — Vraiment si je le connais ! Un grand garçon bien fait.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Pas des plus grands.

ÉRASTE. — Non, mais de taille bien prise.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Eh ! oui.

1. *Qui passent de la tête* : qui sortent de la mémoire.

ÉRASTE. — Qui est votre neveu...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Oui.

ÉRASTE. — Fils de votre frère et de votre sœur...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Justement.

ÉRASTE. — Chanoine de l'église de... Comment l'appelez-vous ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — De Saint-Etienne.

ÉRASTE. — Le voilà, je ne connais autre.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, *à Sbrigani.* — Il dit toute la parenté.

SBRIGANI. — Il vous connaît plus que vous ne croyez.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — A ce que je vois, vous avez demeuré longtemps dans notre ville ?

ÉRASTE. — Deux ans entiers.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Vous étiez donc là quand mon cousin l'élu fit tenir son enfant à monsieur notre gouverneur ?

ÉRASTE. — Vraiment oui, j'y fus convié des premiers.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Cela fut galant.

ÉRASTE. — Très galant.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — C'était un repas bien troussé.

ÉRASTE. — Sans doute.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Vous vîtes donc aussi la querelle que j'eus avec ce gentilhomme périgordin ?

ÉRASTE. — Oui.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Parbleu ! il trouva à qui parler.

ÉRASTE. — Ah ! ah !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Il me donna un soufflet, mais je lui dis bien son fait.

ÉRASTE. — Assurément. Au reste je ne prétends pas que vous preniez d'autre logis que le mien.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Je n'ai garde de...

ÉRASTE. — Vous moquez-vous ? Je ne souffrirai point du tout que mon meilleur ami soit autre part que dans ma maison.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Ce serait vous...

ÉRASTE. — Non, le diable m'emporte ! vous logerez chez moi.

SBRIGANI. — Puisqu'il le veut obstinément, je vous conseille d'accepter l'offre.

ÉRASTE. — Où sont vos hardes [1] ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Je les ai laissées, avec mon valet, où je suis descendu.

---

1. *Vos hardes* : vos vêtements, votre bagage.

ÉRASTE. — Envoyons-les querir par quelqu'un.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Non, je lui ai défendu de bouger, à moins que j'y fusse moi-même, de peur de quelque fourberie.

SBRIGANI. — C'est prudemment avisé.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Ce pays-ci est un peu sujet à caution.

ÉRASTE. — On voit les gens d'esprit en tout.

SBRIGANI. — Je vais accompagner monsieur et le ramènerai où vous voudrez.

ÉRASTE. — Oui, je serai bien aise de donner quelques ordres, et vous n'avez qu'à revenir à cette maison-là.

SBRIGANI. — Nous sommes à vous tout à l'heure.

ÉRASTE. — Je vous attends avec impatience.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, *à Sbrigani.* — Voilà une connaissance où je ne m'attendais point.

SBRIGANI. — Il a la mine d'être honnête homme.

ÉRASTE, *seul.* — Ma foi, monsieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons : les choses sont préparées, et je n'ai qu'à frapper.

SCÈNE V : L'APOTHICAIRE, ÉRASTE.

ÉRASTE. — Je crois, monsieur, que vous êtes le médecin à qui l'on est venu parler de ma part ?

L'APOTHICAIRE. — Non, monsieur, ce n'est pas moi qui suis le médecin ; à moi n'appartient pas cet honneur, et je ne suis qu'apothicaire, apothicaire indigne, pour vous servir.

ÉRASTE. — Et monsieur le médecin est-il à la maison ?

L'APOTHICAIRE. — Oui, il est là, embarrassé à expédier quelques malades, et je vais lui dire que vous êtes ici.

ÉRASTE. — Non, ne bougez, j'attendrai qu'il ait fait ; c'est pour lui mettre entre les mains certain parent que nous avons dont on lui a parlé, et qui se trouve attaqué de quelque folie que nous serions bien aises qu'il pût guérir avant que de le marier.

L'APOTHICAIRE. — Je sais ce que c'est, je sais ce que c'est, et j'étais avec lui quand on lui a parlé de cette affaire. Ma foi, ma foi, vous ne pouviez pas vous adresser à un médecin plus habile ; c'est un homme qui sait la médecine à fond comme je sais ma croix de par Dieu [1], et qui, quand on devrait crever, ne démordrait pas d'un *iota* des règles des anciens. Oui, il suit toujours le grand chemin, le grand chemin, et ne va point

1. *Croix de par Dieu* : nom d'un alphabet dans lequel on apprenait à lire aux enfants.

chercher midi à quatorze heures ; et pour tout l'or du monde il ne voudrait pas avoir guéri une personne avec d'autres remèdes que ceux que la Faculté permet.

ÉRASTE. — Il fait fort bien : un malade ne doit point vouloir guérir que la Faculté n'y consente.

L'APOTHICAIRE. — Ce n'est pas parce que nous sommes grands amis que j'en parle ; mais il y a plaisir, il y a plaisir d'être son malade, et j'aimerais mieux mourir de ses remèdes que de guérir de ceux d'un autre : car, quoi qui puisse arriver, on est assuré que les choses sont toujours dans l'ordre ; et, quand on meurt sous sa conduite, vos héritiers n'ont rien à vous reprocher.

ÉRASTE. — C'est une grande consolation pour un défunt.

L'APOTHICAIRE. — Assurément ; on est bien aise au moins d'être mort méthodiquement. Au reste il n'est pas de ces médecins qui marchandent les maladies : c'est un homme expéditif, expéditif, qui aime à dépêcher ses malades ; et, quand on a à mourir, cela se fait avec lui le plus vite du monde.

ÉRASTE. — En effet, il n'est rien tel que de sortir promptement d'affaire.

L'APOTHICAIRE. — Cela est vrai. A quoi bon tant barguigner [1] et tant tourner autour du pot ? Il faut savoir vitement le court ou le long d'une maladie.

ÉRASTE. — Vous avez raison.

L'APOTHICAIRE. — Voilà déjà trois de mes enfants dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui sont morts en moins de quatre jours, et qui, entre les mains d'un autre, auraient langui plus de trois mois.

ÉRASTE. — Il est bon d'avoir des amis comme cela.

L'APOTHICAIRE. — Sans doute. Il ne me reste plus que deux enfants, dont il prend soin comme des siens ; il les traite et gouverne à sa fantaisie, sans que je me mêle de rien ; et le plus souvent, quand je reviens de la ville, je suis tout étonné que je les trouve saignés ou purgés par son ordre.

ÉRASTE. — Voilà des soins fort obligeants.

L'APOTHICAIRE. — Le voici, le voici, le voici qui vient.

SCÈNE VI : PREMIER MÉDECIN, UN PAYSAN, UNE PAYSANNE, ÉRASTE, L'APOTHICAIRE

LE PAYSAN. — Monsieur, il n'en peut plus, et il dit qu'il sent dans la tête les plus grandes douleurs du monde.

PREMIER MÉDECIN. — Le malade est un sot, d'autant plus que, dans la maladie dont il est attaqué, ce n'est pas la tête, selon Galien, mais la rate, qui lui doit faire mal.

---

1. *Barguigner* : hésiter ; « tourner autour du pot » veut dire à peu près la même chose.

LE PAYSAN. — Quoi que c'en soit, monsieur, il a toujours avec cela son cours de ventre depuis six mois.

PREMIER MÉDECIN. — Bon, c'est signe que le dedans se dégage. Je l'irai visiter dans deux ou trois jours ; mais, s'il mourait avant ce temps-là, ne manquez pas de m'en donner avis, car il n'est pas de la civilité qu'un médecin visite un mort.

LA PAYSANNE. — Mon père, monsieur, est toujours malade de plus en plus.

PREMIER MÉDECIN. — Ce n'est pas ma faute ; je lui donne des remèdes, que ne guérit-il ? Combien a-t-il été saigné de fois ?

LA PAYSANNE. — Quinze, monsieur, depuis vingt jours.

PREMIER MÉDECIN. — Quinze fois saigné ?

LA PAYSANNE. — Oui.

PREMIER MÉDECIN. — Et il ne guérit point ?

LA PAYSANNE. — Non, monsieur.

PREMIER MÉDECIN. — C'est signe que la maladie n'est pas dans le sang. Nous le ferons purger autant de fois pour voir si elle n'est pas dans les humeurs ; et, si rien ne nous réussit, nous l'envęrrons aux bains.

L'APOTHICAIRE. — Voilà le fin cela, voilà le fin de la médecine.

ÉRASTE, *au médecin*. — C'est moi, monsieur, qui vous ai envoyé parler ces jours passés pour un parent un peu troublé d'esprit que je veux vous donner chez vous, afin de le guérir avec plus de commodité et qu'il soit vu de moins de monde.

PREMIER MÉDECIN. — Oui, monsieur, j'ai déjà disposé tout et promets d'en avoir tous les soins imaginables.

ÉRASTE. — Le voici.

PREMIER MÉDECIN. — La conjoncture [1] est tout à fait heureuse et j'ai ici un ancien de mes amis avec lequel je serai bien aise de consulter sa maladie.

SCÈNE VII : MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, ÉRASTE, PREMIER MÉDECIN, L'APOTHICAIRE.

ÉRASTE, *à monsieur de Pourceaugnac*. — Une petite affaire m'est survenue qui m'oblige à vous quitter ; mais voilà une personne entre les mains de qui je vous laisse, qui aura soin pour moi de vous traiter du mieux qu'il lui sera possible.

PREMIER MÉDECIN. — Le devoir de ma profession m'y oblige, et c'est assez que vous me chargiez de ce soin.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, *à part*. — C'est son maître d'hôtel, et il faut que ce soit un homme de qualité.

PREMIER MÉDECIN. — Oui, je vous assure que je traiterai monsieur méthodiquement et dans toutes les régularités de notre art.

1. *Conjoncture*: circonstance.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Mon Dieu, il ne faut pas tant de cérémonies, et je ne viens pas ici pour incommoder.

PREMIER MÉDECIN. — Un tel emploi ne me donne que de la joie.

ÉRASTE. — Voilà toujours six pistoles d'avance, en attendant ce que j'ai promis.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Non. s'il vous plaît, je n'entends pas que vous fassiez de dépense, et que vous envoyiez rien acheter pour moi.

ÉRASTE. — Mon Dieu. laissez faire ; ce n'est pas pour ce que vous pensez.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Je vous demande de ne me traiter qu'en ami.

ÉRASTE. — C'est ce que je veux faire. (*Bas au médecin.*) Je vous recommande surtout de ne le point laisser sortir de vos mains, car parfois il veut s'échapper.

PREMIER MÉDECIN. — Ne vous mettez pas en peine.

ÉRASTE, *à monsieur de Pourceaugnac.* — Je vous prie de m'excuser de l'incivilité que je commets.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Vous vous moquez, et c'est trop de grâce que vous me faites.

SCÈNE VIII : PREMIER MÉDECIN, SECOND MÉDECIN, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, L'APOTHICAIRE.

PREMIER MÉDECIN. — Ce m'est beaucoup d'honneur, monsieur, d'être choisi pour vous rendre service.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Je suis votre serviteur.

PREMIER MÉDECIN. — Voici un habile homme, mon confrère, avec lequel je vais consulter la manière dont nous vous traiterons.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Il ne faut point tant de façons, vous dis-je, et je suis homme à me contenter de l'ordinaire.

PREMIER MÉDECIN. — Allons, des sièges.

(*Des laquais entrent et donnent des sièges.*)

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Voilà, pour un jeune homme, des domestiques bien lugubres !

PREMIER MÉDECIN. — Allons, monsieur, prenez votre place, monsieur.

(*Lorsqu'ils sont assis, les deux médecins lui prennent chacun une main pour lui tâter le pouls.*)

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, *présentant ses mains.* — Votre très humble valet. (*Voyant qu'ils lui tâtent le pouls.*) Que veut dire cela ?

PREMIER MÉDECIN. — Mangez-vous bien, monsieur ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Oui, et bois encore mieux.

PREMIER MÉDECIN. — Tant pis ! cette grande appétition [1] du froid et de l'humide est une indication de la chaleur et sécheresse qui est au dedans. Dormez-vous fort ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Oui, quand j'ai bien soupé.

PREMIER MÉDECIN. — Faites-vous des songes ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Quelquefois.

PREMIER MÉDECIN. — De quelle nature sont-ils ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — De la nature des songes. Quelle diable de conversation est-ce là ?

PREMIER MÉDECIN. — Vos déjections, comment sont-elles ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Ma foi, je ne comprends rien à toutes ces questions, et je veux plutôt boire un coup.

PREMIER MÉDECIN. — Un peu de patience ; nous allons raisonner sur votre affaire devant vous, et nous le ferons en français pour être plus intelligibles.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Quel grand raisonnement faut-il pour manger un morceau ?

PREMIER MÉDECIN. — Comme ainsi soit qu'on ne puisse guérir une maladie qu'on ne la connaisse parfaitement, et qu'on ne la puisse parfaitement connaître sans en bien établir l'idée particulière et la véritable espèce par ses signes diagnostiques et pronostiques, vous me permettrez, monsieur notre ancien, d'entrer en considération de la maladie dont il s'agit avant que de toucher à la thérapeutique et aux remèdes qu'il nous conviendra faire pour la parfaite curation d'icelle [2]. Je dis donc, monsieur, avec votre permission, que notre malade ici présent est malheureusement attaqué, affecté, possédé, travaillé de cette sorte de folie que nous nommons fort bien mélancolie hypocondriaque, espèce de folie très fâcheuse, et qui ne demande pas moins qu'un Esculape [3] comme vous, consommé dans notre art ; vous, dis-je, qui avez blanchi, comme on dit, sous le harnais, et auquel il en a tant passé par les mains de toutes les façons. Je l'appelle mélancolie hypocondriaque pour la distinguer des deux autres, car le célèbre Galien établit doctement, à son ordinaire, trois espèces de cette maladie que nous nommons mélancolie, ainsi appelée non seulement par les Latins, mais encore par les Grecs, ce qui est bien à remarquer pour notre affaire : la première, qui vient du propre vice du cerveau ; la seconde, qui vient de tout le sang, fait et rendu atrabilaire ; la troisième, appelée hypocondriaque, qui est la nôtre, laquelle procède du vice de quelque partie du bas-ventre et de la région inférieure, mais particulièrement de la rate, dont la chaleur et l'inflammation porte au cerveau de notre malade beaucoup de fuligines épaisses et crasses dont la vapeur noire et maligne cause dépravation aux fonctions de la faculté princesse, et fait

1. *Appétition* : désir violent et prolongé. — 2. *D'icelle* : de celle-ci. — 3. Esculape était le dieu de la médecine.

la maladie dont, par notre raisonnement, il est manifestement atteint et convaincu. Qu'ainsi ne soit, pour diagnostique incontestable de ce que je dis, vous n'avez qu'à considérer ce grand sérieux que vous voyez ; cette tristesse accompagnée de crainte et de défiance, signes pathognomoniques et individuels de cette maladie, si bien marquée chez le divin vieillard Hippocrate ; cette physionomie, ces yeux rouges et hagards, cette grande barbe, cette habitude du corps menue, grêle, noire et velue, lesquels signes le dénotent très affecté de cette maladie, procédante du vice des hypocondres ; laquelle maladie, par laps de temps naturalisée, envieillie, habituée, et ayant pris droit de bourgeoisie chez lui, pourrait bien dégénérer ou en manie, ou en phtisie, ou en apoplexie, ou même en fine frénésie et fureur. Tout ceci supposé, puisqu'une maladie bien connue est à demi guérie, car *ignoti nulla est curatio morbi* [1], il ne vous sera pas difficile de convenir des remèdes que nous devons faire à monsieur. Premièrement, pour remédier à cette pléthore obturante et à cette cacochymie luxuriante partout le corps, je suis d'avis qu'il soit phlébotomisé libéralement, c'est-à-dire que les saignées soient fréquentes et plantureuses : en premier lieu de la basilique, puis de la céphalique [2], et même, si le mal est opiniâtre, de lui ouvrir la veine du front, et que l'ouverture soit large, afin que le gros sang puisse sortir ; et en même temps de le purger, désopiler et évacuer par purgatifs propres et convenables, c'est-à-dire par cholagogues, mélanogogues [3] *et cætera* ; et, comme la véritable source de tout mal est ou une humeur crasse et féculente, ou une vapeur noire et grossière qui obscurcit, infecte et salit les esprits animaux, il est à propos ensuite qu'il prenne un bain d'eau pure et nette avec force petit lait clair, pour purifier par l'eau la féculence de l'humeur crasse, et éclaircir par le lait clair la noirceur de cette vapeur ; mais, avant toute chose, je trouve qu'il est bon de le réjouir par agréables conversations, chants et instruments de musique, à quoi il n'y a pas d'inconvénient de joindre des danseurs, afin que leurs mouvements, disposition et agilité puissent exciter et réveiller la paresse de ses esprits engourdis, qui occasionne l'épaisseur de son sang, d'où procède la maladie. Voilà les remèdes que j'imagine, auxquels pourront être ajoutés beaucoup d'autres meilleurs par monsieur notre maître et ancien, suivant l'expérience, jugement, lumière et suffisance qu'il s'est acquise dans notre art. *Dixi*.

SECOND MÉDECIN. — A Dieu ne plaise, monsieur, qu'il me tombe en pensée d'ajouter rien à ce que vous venez de dire : vous avez si bien discouru sur tous les signes, les symptômes et les causes de la maladie de monsieur, le raisonnement que vous en avez fait est si docte et si beau qu'il est impossible qu'il ne soit pas fou et mélancolique hypocondriaque : et, quand il ne le

1. *Ignoti nulla est curatio morbi*, « à maladie inconnue il n'y a pas de remède ». — 2. La basilique et la céphalique sont deux veines du bras. — 3. *Cholagogue* : qui entraîne la bile. — *Mélanogogue* : qui chasse les humeurs noires.

serait pas, il faudrait qu'il le devînt, pour la beauté des choses que vous avez dites et la justesse du raisonnement que vous avez fait. Oui, monsieur, vous avez dépeint fort graphiquement, *graphice depinxisti* [1], tout ce qui appartient à cette maladie ; il ne se peut rien de plus doctement, sagement, ingénieusement conçu, pensé, imaginé, que ce que vous avez prononcé au sujet de ce mal, soit pour la diagnose ou la prognose, ou la thérapie ; et il ne me reste rien ici que de féliciter monsieur d'être tombé entre vos mains, et de lui dire qu'il est trop heureux d'être fou pour éprouver l'efficace et la douceur des remèdes que vous avez si judicieusement proposés. Je les approuve tous, *manibus et pedibus descendo in tuam sententiam* [2]. Tout ce que j'y voudrais ajouter, c'est de faire les saignées et les purgations en nombre impair, *numero Deus impare gaudet* [3] ; de prendre le lait clair avant le bain ; de lui composer un fronteau [4] où il entre du sel : le sel est symbole de la sagesse ; de faire blanchir les murailles de sa chambre pour dissiper les ténèbres de ses esprits, *album est disgregativum visus* [5], et de lui donner tout à l'heure un petit lavement pour servir de prélude et d'introduction à ces judicieux remèdes, dont, s'il a à guérir, il doit recevoir du soulagement. Fasse le ciel que ces remèdes, monsieur, qui sont les vôtres, réussissent au malade selon notre intention !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Messieurs, il y a une heure que je vous écoute. Est-ce que nous jouons ici une comédie ?

PREMIER MÉDECIN. — Non, monsieur, nous ne jouons point.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Qu'est-ce que tout ceci, et que voulez-vous dire avec votre galimatias et vos sottises ?

PREMIER MÉDECIN. — Bon ! dire des injures. Voilà un diagnostic qui nous manquait pour la confirmation de son mal, et ceci pourrait bien tourner en manie.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Avec qui m'a-t-on mis ici ? (*Il crache deux ou trois fois.*)

PREMIER MÉDECIN. — Autre diagnostic : la sputation fréquente.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Laissons cela et sortons d'ici.

PREMIER MÉDECIN. — Autre encore : l'inquiétude de changer de place.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Qu'est-ce donc que toute cette affaire, et que me voulez-vous ?

PREMIER MÉDECIN. — Vous guérir, selon l'ordre qui nous a été donné.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Me guérir ?

---

1. *Graphice depinxisti* : c'est la traduction latine des cinq mots qui précèdent. — 2. *Manibus et pedibus descendo in tuam sententiam*, « je suis tout à fait de votre opinion ». — 3. *Numero Deus impare gaudet*, « Dieu se plaît au nombre impair ». — 4. *Fronteau* : bandeau appliqué sur le front. — 5. *Album est disgregativum visus*, « le blanc est disgrégatif de la vue ».

PREMIER MÉDECIN. — Oui.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Parbleu, je ne suis pas malade.

PREMIER MÉDECIN. — Mauvais signe, lorsqu'un malade ne sent pas son mal.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Je vous dis que je me porte bien.

PREMIER MÉDECIN. — Nous savons mieux que vous comment vous vous portez, et nous sommes médecins qui voyons clair dans votre constitution.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Si vous êtes médecins, je n'ai que faire de vous, et je me moque de la médecine.

PREMIER MÉDECIN. — Hon ! hon ! voici un homme plus fou que nous ne pensons.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Mon père et ma mère n'ont jamais voulu de remèdes, et ils sont morts tous deux sans l'assistance des médecins.

PREMIER MÉDECIN. — Je ne m'étonne pas s'ils ont engendré un fils qui est insensé. Allons, procédons à la curation, et, par la douceur exhilarante de l'harmonie, adoucissons, lénifions et accoisons [1] l'aigreur de ses esprits, que je vois prêts à s'enflammer.

SCÈNE IX : MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Que diable est-ce là ? Les gens de ce pays-ci sont-ils insensés ? Je n'ai jamais rien vu de tel, et je n'y comprends rien du tout.

SCÈNE X : DEUX MUSICIENS *italiens en médecins grotesques, suivis de* HUIT MATASSINS, *chantent ces paroles soutenues de la symphonie d'un mélange d'instruments.*

LES DEUX MUSICIENS.

Bon di, bon di, bon di,
Non vi lasciate uccidere
Dal dolor malinconico ;
Noi vi faremo ridere
Col nostro canto harmonico ;
Sol per guarirvi
Siamo venuti qui.
Bon di, bon di, bon di.

PREMIER MUSICIEN.

Altro non è la pazzia
Che malinconia.

---

1. *Accoisons* : calmons.

Il malato
Non è disperato
Se vol pigliar un poco d'allegria ;
Altro non è la pazzia
Che malinconia.

SECOND MUSICIEN.

Su cantate, ballate, ridete,
E, se far meglio volete,
Quando sentite il deliro vicino,
Pigliate vel dino,
E qualche volta un poco di tabac.
Alegramente, Monsu Pourceaugnac.

SCÈNE XI : L'APOTHICAIRE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, LES DEUX MUSICIENS.

L'APOTHICAIRE. — Monsieur, voici un petit remède, un petit remède, qu'il vous faut prendre, s'il vous plaît, s'il vous plaît.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Comment ? Je n'ai que faire de cela.

L'APOTHICAIRE. — Il a été ordonné, monsieur, il a été ordonné.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Ah ! que de bruit !

L'APOTHICAIRE. — Prenez-le, monsieur, prenez-le ; il ne vous fera point de mal, il ne vous fera point de mal.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Ah !

L'APOTHICAIRE. — C'est un petit clystère, un petit clystère bénin ; il est bénin, bénin : là, prenez, prenez, prenez, monsieur ; c'est pour déterger [1], pour déterger, déterger...

LES DEUX MUSICIENS, *accompagnés des matassins et des instruments, dansent à l'entour de M. de Pourceaugnac et, s'arrêtant devant lui, chantent* :

Piglialo sû,
Signor Monsu,
Piglialo, piglialo, piglialo sù,
Che non ti farà male,
Piglialo sù questo servitiale,
Piglialo sù,
Signor Monsu,
Piglialo, piglialo, piglialo sù.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, *fuyant.* — Allez-vous-en au diable !

(*L'apothicaire, les deux musiciens et les matassins le suivent tous, une seringue à la main.*)

1. *Déterger* : nettoyer..

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : SBRIGANI, PREMIER MÉDECIN.

PREMIER MÉDECIN. — Il a forcé tous les obstacles que j'avais mis et s'est dérobé aux remèdes que je commençais de lui faire.

SBRIGANI. — C'est être bien ennemi de soi-même que de fuir des remèdes aussi salutaires que les vôtres.

PREMIER MÉDECIN. — Marque d'un cerveau démonté et d'une raison dépravée que de ne vouloir pas guérir.

SBRIGANI. — Vous l'auriez guéri haut la main [1].

PREMIER MÉDECIN. — Sans doute, quand il y aurait eu complication de douze maladies.

SBRIGANI. — Cependant voilà cinquante pistoles bien acquises qu'il vous fait perdre.

PREMIER MÉDECIN. — Moi, je n'entends point les perdre et prétends le guérir en dépit qu'il en ait. Il est lié et engagé à mes remèdes, et je veux le faire saisir où je le trouverai comme déserteur de la médecine et infracteur de mes ordonnances.

SBRIGANI. — Vous avez raison, vos remèdes étaient un coup sûr, et c'est de l'argent qu'il vous vole.

PREMIER MÉDECIN. — Où puis-je en avoir des nouvelles ?

SBRIGANI. — Chez le bonhomme Oronte, assurément, dont il vient épouser la fille, et qui, ne sachant rien de l'infirmité de son gendre futur, voudrait peut-être se hâter de conclure le mariage.

PREMIER MÉDECIN. — Je vais lui parler tout à l'heure.

SBRIGANI. — Vous ne ferez point mal.

PREMIER MÉDECIN. — Il est hypothéqué à mes consultations, et un malade ne se moquera pas d'un médecin.

SBRIGANI. — C'est fort bien dit à vous ; et, si vous m'en croyez, vous ne souffrirez point qu'il se marie que vous ne l'ayez pansé tout votre soûl.

PREMIER MÉDECIN. — Laissez-moi faire.

SBRIGANI, *s'en allant*. — Je vais de mon côté dresser une autre batterie, et le beau-père est aussi dupe que le gendre.

SCÈNE II : ORONTE, PREMIER MÉDECIN.

PREMIER MÉDECIN. — Vous avez, monsieur, un certain monsieur de Pourceaugnac qui doit épouser votre fille ?

1. *Haut la main* : vite et facilement.

ORONTE. — Oui, je l'attends de Limoges, et il devrait être arrivé.

PREMIER MÉDECIN. — Aussi l'est-il, et il s'en est fui de chez moi, après y avoir été mis ; mais je vous défends, de la part de la médecine, de procéder au mariage que vous avez conclu, que je ne l'aie dûment préparé pour cela et mis en état de procréer des enfants bien conditionnés et de corps et d'esprit.

ORONTE. — Comment donc ?

PREMIER MÉDECIN. — Votre prétendu gendre [1] a été constitué mon malade : sa maladie, qu'on m'a donné à guérir, est un meuble qui m'appartient, et que je compte entre mes effets, et je vous déclare que je ne prétends point qu'il se marie qu'au préalable il n'ait satisfait à la médecine et subi les remèdes que je lui ai ordonnés.

ORONTE. — Il a quelque mal ?

PREMIER MÉDECIN. — Oui.

ORONTE. — Et quel mal, s'il vous plaît ?

PREMIER MÉDECIN. — Ne vous en mettez pas en peine.

ORONTE. — Est-ce quelque mal...

PREMIER MÉDECIN. — Les médecins sont obligés au secret : il suffit que je vous ordonne, à vous et à votre fille, de ne point célébrer sans mon consentement vos noces avec lui, sur peine d'encourir la disgrâce de la Faculté et d'être accablé de toutes les maladies qu'il nous plaira.

ORONTE. — Je n'ai garde, si cela est, de faire le mariage.

PREMIER MÉDECIN. — On me l'a mis entre les mains, et il est obligé d'être mon malade.

ORONTE. — A la bonne heure.

PREMIER MÉDECIN. — Il a beau fuir, je le ferai condamner par arrêt à se faire guérir par moi.

ORONTE. — J'y consens.

PREMIER MÉDECIN. — Oui, il faut qu'il crève, ou que je le guérisse.

ORONTE. — Je le veux bien.

PREMIER MÉDECIN. — Et, si je ne le trouve, je m'en prendrai à vous, et je vous guérirai au lieu de lui.

ORONTE. — Je me porte bien.

PREMIER MÉDECIN. — Il n'importe. Il me faut un malade, et je prendrai qui je pourrai.

ORONTE. — Prenez qui vous voudrez, mais ce ne sera pas moi. Voyez un peu la belle raison !

---

1. *Votre prétendu gendre* : l'homme qui prétend à votre alliance, qui veut devenir votre gendre.

SCÈNE III : SBRIGANI *en marchand flamand,* ORONTE.

SBRIGANI. — Montsir, avec le vôtre permissione, je suisse un trancher marchand flamane qui voudrait bienne vous temandair un petit nouvel.

ORONTE. — Quoi, monsieur ?

SBRIGANI. — Mettez le vôtre chapeau sur le tête, montsir, si ve plaît.

ORONTE. — Dites-moi, monsieur, ce que vous voulez.

SBRIGANI. — Moi le dire rien, montsir, si vous le mettre pas le chapeau sur le tête.

ORONTE. — Soit. Qu'y a-t-il, monsieur ?

SBRIGANI. — Fous connaître point en sti file un certe montsir Oronte ?

ORONTE. — Oui, je le connais.

SBRIGANI. — Et quel homme est-il, montsir, si ve plaît ?

ORONTE. — C'est un homme comme les autres.

SBRIGANI. — Je vous temande, montsir, s'il est un homme riche qui a du bienne ?

ORONTE. — Oui.

SBRIGANI. — Mais riche beaucoup grandement, montsir ?

ORONTE. — Oui.

SBRIGANI. — J'en suis aise beaucoup, montsir.

ORONTE. — Mais pourquoi cela ?

SBRIGANI. — L'est, montsir, pour un petit raisonne de consequence pour nous.

ORONTE. — Mais encore, pourquoi ?

SBRIGANI. — L'est, montsir, que sti montsir Oronte donne son fille en mariage à un certe montsir de Pourcegnac.

ORONTE. — Hé bien ?

SBRIGANI. — Et sti montsir de Pourcegnac, montsir, l'est un homme que doivre beaucoup grandement à dix ou douze marchanne flamane qui être venu ici.

ORONTE. — Ce monsieur de Pourceaugnac doit beaucoup à dix ou douze marchands ?

SBRIGANI. — Oui, montsir ; et depuis huite mois nous avoir obtenir un petit sentence contre lui, et lui a remettre à payer tout ce créanciers de sti mariage que sti montsir Oronte donne pour son fille.

ORONTE. — Hon ! hon ! il a remis là à payer ses créanciers ?

SBRIGANI. — Oui, montsir, et avec un grant dévotion nous tous attendre sti mariage.

ORONTE, *à part.* — L'avis n'est pas mauvais. (*Haut.*) Je vous donne le bonjour.

SBRIGANI. — Je remercie montsir de la faveur grande.

ORONTE. — Votre très humble valet.

SBRIGANI. — Je le suis, montsir, obliger plus que beaucoup du bon nouvel que montsir m'avoir donné. (*Seul.*) Cela ne va pas mal. Quittons notre ajustement de Flamand pour songer à d'autres machines, et tâchons de semer tant de soupçons et de division entre le beau-père et le gendre que cela rompe le mariage prétendu. Tous deux également sont propres à gober les hameçons qu'on leur veut tendre ; et, entre nous autres fourbes de la première classe, nous ne faisons que nous jouer lorsque nous trouvons un gibier aussi facile que celui-là.

SCÈNE IV : MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — *Piglialo sù, piglialo sù, signor monsu.* Que diable est-ce là ? Ah !

SBRIGANI. — Qu'est-ce, monsieur ? qu'avez-vous ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Tout ce que je vois me semble lavement.

SBRIGANI. — Comment ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Vous ne savez pas ce qui m'est arrivé dans ce logis à la porte duquel vous m'avez conduit ?

SBRIGANI. — Non, vraiment. Qu'est-ce que c'est ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Je pensais y être régalé comme il faut.

SBRIGANI. — Hé bien ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Je vous laisse entre les mains de monsieur. Des médecins habillés de noir. Dans une chaise. Tâter le pouls. Comme ainsi soit. Il est fou. Deux gros joufflus. Grands chapeaux. *Bon di, bon di.* Six pantalons. Ta, ra, ta, ta ; ta, ra, ta, ta. *Alegramente, monsu Pourceaugnac.* Apothicaire. Lavement. Prenez, monsieur, prenez, prenez. Il est bénin, bénin, bénin. C'est pour déterger, pour déterger, déterger. *Piglialo sù, signor monsu, piglialo, piglialo sù.* Jamais je n'ai été si soûl de sottises.

SBRIGANI. — Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Cela veut dire que cet homme-là, avec ses grandes embrassades, est un fourbe qui m'a mis dans une maison pour se moquer de moi et me faire une pièce [1].

SBRIGANI. — Cela est-il possible ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Sans doute. Ils étaient une douzaine de possédés après mes chausses, et j'ai eu toutes les peines du monde à m'échapper de leurs pattes.

1. *Me faire une pièce* : se jouer de moi.

SBRIGANI. — Voyez un peu ! les mines sont bien trompeuses ! Je l'aurais cru le plus affectionné de vos amis. Voilà un de mes étonnements, comme il est possible qu'il y ait des fourbes comme cela dans le monde.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Ne sens-je point le lavement ? Voyez, je vous prie.

SBRIGANI. — Eh ! il y a quelque petite chose qui approche de cela.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — J'ai l'odorat et l'imagination tout remplis de cela, et il me semble toujours que je vois une douzaine de lavements qui me couchent en joue.

SBRIGANI.— Voilà une méchanceté bien grande ! et les hommes sont bien traîtres et scélérats !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Enseignez-moi, de grâce, le logis de monsieur Oronte ; je suis bien aise d'y aller tout à l'heure.

SBRIGANI. — Ah ! ah ! vous êtes donc de complexion amoureuse, et vous avez ouï parler que ce monsieur Oronte a une fille...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Oui ; je viens l'épouser.

SBRIGANI. — L'é... l'épouser ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Oui.

SBRIGANI. — En mariage ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — De quelle façon donc ?

SBRIGANI. — Ah ! c'est une autre chose, et je vous demande pardon.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.— Qu'est-ce que cela veut dire?

SBRIGANI. — Rien.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Mais encore ?

SBRIGANI. — Rien, vous dis-je ; j'ai un peu parlé trop vite.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Je vous prie de me dire ce qu'il y a là-dessous.

SBRIGANI. — Non, cela n'est pas nécessaire.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — De grâce.

SBRIGANI. — Point, je vous prie de m'en dispenser.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Est-ce que vous n'êtes pas de mes amis ?

SBRIGANI. — Si fait, on ne peut pas l'être davantage.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Vous devez donc ne me rien cacher.

SBRIGANI. — C'est une chose où il y va de l'intérêt du prochain.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Afin de vous obliger à m'ouvrir votre cœur, voilà une petite bague que je vous prie de garder pour l'amour de moi.

SBRIGANI. — Laissez-moi consulter un peu si je le puis faire en conscience... C'est un homme qui cherche son bien, qui tâche de pourvoir sa fille le plus avantageusement qu'il est possible, et il ne faut nuire à personne. Ce sont des choses qui sont connues à la vérité, mais j'irai les découvrir à un homme qui les ignore, et il est défendu de scandaliser son prochain. Cela est vrai ; mais, d'autre part, voilà un étranger qu'on veut surprendre, et qui de bonne foi vient se marier avec une fille qu'il ne connaît pas et qu'il n'a jamais vue ; un gentilhomme plein de franchise, pour qui je me sens de l'inclination, qui me fait l'honneur de me tenir pour son ami, prend confiance en moi et me donne une bague à garder pour l'amour de lui... Oui, je trouve que je puis vous dire les choses sans blesser ma conscience ; mais tâchons de vous les dire le plus doucement qu'il nous sera possible, et d'épargner les gens le plus que nous pourrons. De vous dire que cette fille-là mène une vie déshonnête, cela serait un peu trop fort : cherchons pour nous expliquer quelques termes plus doux ; le mot de galante aussi n'est pas assez ; celui de coquette achevée me semble propre à ce que nous voulons, et je m'en puis servir pour vous dire honnêtement ce qu'elle est.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — L'on me veut donc prendre pour dupe ?

SBRIGANI. — Peut-être dans le fond n'y a-t-il pas tant de mal que tout le monde croit ; et puis il y a des gens, après tout, qui se mettent au-dessus de ces sortes de choses, et qui ne croient pas que leur honneur dépende...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Je suis votre serviteur, je ne me veux point mettre sur la tête un chapeau comme celui-là, et l'on aime à aller le front levé dans la famille des Pourceaugnac.

SBRIGANI. — Voilà le père.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Ce vieillard-là ?

SBRIGANI. — Oui. Je me retire.

SCÈNE V : ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Bonjour, monsieur, bonjour.

ORONTE. — Serviteur, monsieur, serviteur.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Vous êtes monsieur Oronte, n'est-ce pas ?

ORONTE. — Oui.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Et moi, monsieur de Pourceaugnac.

ORONTE. — A la bonne heure.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Croyez-vous, monsieur Oronte, que les Limosins soient des sots ?

ORONTE. — Croyez-vous, monsieur de Pourceaugnac, que les Parisiens soient des bêtes ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Vous imaginez-vous, monsieur Oronte, qu'un homme comme moi soit affamé de femme ?

ORONTE. — Vous imaginez-vous, monsieur de Pourceaugnac, qu'une fille comme la mienne soit si affamée de mari ?

SCÈNE VI : JULIE, ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

JULIE. — On vient de me dire, mon père, que monsieur de Pourceaugnac est arrivé. Ah ! le voilà sans doute, et mon cœur me le dit. Qu'il est bien fait ! qu'il a bon air ! et que je suis contente d'avoir un tel époux ! Souffrez que je l'embrasse et que je lui témoigne...

ORONTE. — Doucement, ma fille, doucement.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Tudieu, quelle galante ! comme elle prend feu d'abord !

ORONTE. — Je voudrais bien savoir, monsieur de Pourceaugnac, par quelle raison vous venez...

JULIE. — Que je suis aise de vous voir ! et que je brûle d'impatience...

ORONTE. — Ah ! ma fille, ôtez-vous de là, vous dis-je.

(*Julie s'approche de monsieur de Pourceaugnac, le regarde d'un air languissant et lui veut prendre la main.*)

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Oh ! oh ! quelle égrillarde !

ORONTE. — Je voudrais bien, dis-je, savoir par quelle raison, s'il vous plaît, vous avez la hardiesse de...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Vertu de ma vie !

ORONTE. — Encore ? Qu'est-ce à dire cela ?

JULIE. — Ne voulez-vous pas que je caresse l'époux que vous m'avez choisi ?

ORONTE. — Non, rentrez là-dedans.

JULIE. — Laissez-moi le regarder.

ORONTE. — Rentrez, vous dis-je.

JULIE. — Je veux demeurer là, s'il vous plaît.

ORONTE. — Je ne veux pas, moi ; et, si tu ne rentres tout à l'heure, je...

JULIE. — Eh bien, je rentre.

ORONTE. — Ma fille est une sotte qui ne sait pas les choses.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Comme nous lui plaisons !

ORONTE. — Tu ne veux pas te retirer.

JULIE. — Quand est-ce donc que vous me marierez avec monsieur ?

ORONTE. — Jamais ; et tu n'es pas pour lui.

JULIE. — Je le veux avoir, moi, puisque vous me l'avez promis.

ORONTE. — Si je te l'ai promis, je te le dépromets.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Elle voudrait bien me tenir.

JULIE. — Vous avez beau faire, nous serons mariés ensemble en dépit de tout le monde.

ORONTE. — Je vous en empêcherai bien tous deux, je vous assure. Voyez un peu quel *vertigo* [1] lui prend !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Mon Dieu, notre beau-père prétendu, ne vous fatiguez point tant ; on n'a pas envie de vous enlever votre fille, et vos grimaces n'attraperont rien.

ORONTE. — Toutes les vôtres n'auront pas grand effet.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Vous êtes-vous mis dans la tête que Léonard de Pourceaugnac soit un homme à acheter chat en poche [2], et qu'il n'ait pas là-dedans quelque morceau de judiciaire pour se conduire, pour se faire informer de l'histoire du monde, et voir, en se mariant, si son honneur a bien toutes ses sûretés ?

ORONTE. — Je ne sais pas ce que cela veut dire ; mais vous êtes-vous mis dans la tête qu'un homme de soixante et trois ans ait si peu de cervelle et considère si peu sa fille que de la marier avec un homme qui a ce que vous savez, et qui a été mis chez un médecin pour être pansé ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — C'est une pièce que l'on m'a faite, et je n'ai aucun mal.

ORONTE. — Le médecin me l'a dit lui-même.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Le médecin en a menti ; je suis gentilhomme, et je le veux voir l'épée à la main.

ORONTE. — Je sais ce que j'en dois croire, et vous ne m'abuserez pas là-dessus, non plus que sur les dettes que vous avez assignées sur le mariage de ma fille.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Quelles dettes ?

ORONTE. — La feinte est inutile, et j'ai vu le marchand flamand qui, avec les autres créanciers, a obtenu depuis huit mois sentence contre vous.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Quel marchand flamand ? quels créanciers ? quelle sentence obtenue contre moi ?

ORONTE. — Vous savez bien ce que je veux dire.

SCÈNE VII : LUCETTE [3], ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

LUCETTE. — Ah ! tu es assi, et à la fi yeu te trobi après abé fait tant de passés. Podes-tu, scélérat, podes-tu sousteni ma bisto ?

---

1. *Vertigo* : mouvement de folie. — 2. *Acheter chat en poche* : conclure une affaire sans examen. — 3. Dans cette scène et dans la suivante Lucette parle le patois languedocien et Nérine le patois picard.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Qu'est-ce que veut cette femme-là ?

LUCETTE. — Que te boli, infâme ! Tu fas semblan de nou me pas counouisse, et nou rougisses pas, impudint que tu sios, tu ne rougisses pas de me beyre ? Nou sabi pas, moussur, saquos bous dont m'an dit que bouillo espousa la fillo ; may yeu bous déclari que yeu soun sa fenno, et que y a set ans, moussur, qu'en passan à Pézénas el auguet l'adresse dambé sas mignardisos, commo sap tapla fayre, de me gaigna lou cor, et m'obligel pra quel mouyen à l'y douna la mà per l'espousa.

ORONTE. — Oh ! oh !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Que diable est-ce ci ?

LUCETTE. — Lou traité me quitel trés ans après, sul préteste de qualques affayrés que l'apelabon dins soun pays, et despey noun ly resçau put quaso de noubelo ; may dins lou tens qui soungeabi lou mens, m'an dounat abist que begnio dins aquesto bilo per se remarida dambé un autro jouena fillo que sous parens ly an proucurado, sensse saupré res de sou prumié mariatge. Yeu ai tout quitat en diligensso, et me souy rendu dodins aqueste loc lou pu leu qu'ay pouscut, per m'oupousa en aquel criminel mariatge, et confondre as ely de tout le mounde lou plus méchant des hommes.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Voilà une étrange effrontée !

LUCETTE. — Impudent, n'as pas honte de m'injuria, alloc d'être confus day reproches secrets que ta conssiensso te deu fayre ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Moi, je suis votre mari ?

LUCETTE. — Infame, gausos-tu dire lou contrari ? Hé ! tu sabes bé, per ma penno, que n'es que trop bertat ; et plaguesso al cel qu'aco nou fougesso pas, et que m'auquessos layssado dins l'état d'innoussenço et dins la tranquillitat oun moun amo bibio daban que tous charmes et tas trounpariés nou m'en benguesson malhurousomen fayre sourty ; yeu nou serio pas reduito à fayré lou tristé persounatge que yeu fave présentomen ; à beyre un marit cruel mespresa touto l'ardou que yeu ay per el, et me laissa sensse cap de piétat abandounado à las mourtéles doulous que yeu ressenti de sas perfidos acciûs.

ORONTE. — Je ne saurais m'empêcher de pleurer. Allez, vous êtes un méchant homme.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Je ne connais rien à tout ceci.

SCÈNE VIII : NÉRINE *en Picarde*, LUCETTE, ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

NÉRINE. — Ah ! je n'en pis plus, je sis tout essoflée ! Ah ! finfaron, tu m'as bien fait courir, tu ne m'écaperas mie. Justiche, justiche ! je boute empêchement au mariage. Chés mon méri, monsieur, et je veux faire pindre che bon pindar-là.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Encore ?

ORONTE. — Quel diable d'homme est-ce ci ?

LUCETTE. — Et que boulez-bous dire ambe bostre empachomen et bostro pendarie ? Quaquel homo es bostre marit ?

NÉRINE. — Oui, medéme, et je sis sa femme.

LUCETTE. — Aquo es faus, aquos yeu que soun sa fenno ; et, se deu estre pendut, aquo sera yeu que lou farai penda.

NÉRINE. — Je n'entains mie che baragoin-là.

LUCETTE. — Yeu bous disi que yeu soun sa fenno.

NÉRINE. — Sa femme ?

LUCETTE. — Oy.

NÉRINE. — Je vous dis que chest mi, encore in coup, qui le sis.

LUCETTE. — Et yeu bous sousteni, yeu, qu'aquos yeu.

NÉRINE. — Il y a quetre ans qu'il m'a éposée.

LUCETTE. — Et yeu set ans y a que m'a preso per fenno.

NÉRINE. — J'ai des gairans de tout che que je di.

LUCETTE. — Tout mon pays lo sap.

NÉRINE. — No ville en est témoin.

LUCETTE. — Tout Pézénas a bist notre mariatge.

NÉRINE. — Tout Chin-Quentin a assisté à no noche.

LUCETTE. — Nou ya res de tant béritable.

NÉRINE. — Il gn'y a rien de plus chertain.

LUCETTE. — Gausos-tu dire lou contrari, valisquos ?

NÉRINE. — Est-che que tu me démaintiras, méchaint homme ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Il est aussi vrai l'un que l'autre.

LUCETTE. — Quaign impudensso ! Et coussy, misérable, nou te soubenes plus de la pauro Françon et del paure Jeanet, que soun lous fruits de notre mariatge ?

NÉRINE. — Bayez un peu l'insolence ! Quoi ! tu ne te souviens mie de chette pauvre ainfain, no petite Madelaine, que tu m'as laichée pour gaige de ta foi ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Voilà deux impudentes carognes !

LUCETTE. — Beni, Françon ; beni, Jeanet ; beni toustou, beni toustoune, beni fayre beyre à un payre dénaturat le duretat qu'el a per nautres.

NÉRINE. — Venez, Madelaine, me n'ainfain, venez-ves en ichi faire honte à vo père de l'impudainche qu'il a.

JEANET, FRANÇON, MADELEINE. — Ah ! mon papa, mon papa, mon papa !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Diantre soit des petits fils de putains.

LUCETTE. — Coussy, trayte, tu nous sios pas dins le darnière confusiu de ressaupre à tal tous enfants, et de ferma l'aureillo

à la tendresso paternello ? Tu nou m'escaperas pas, infâme, yeu te boly seguy per tout, et te reproucha ton crime jusquos à tant que me sio beniado, et que tayo fayt penja, couqui ; te boly fayré penja.

NÉRINE. — Ne rougis-tu mie de dire ches mots-là et d'être insainsible aux cairesses de chette pauvre ainfaint ? Tu ne te sauveras mie de mes pattes ; et, en dépit de tes dains, je ferai bien voir que je sis ta femme, et je te ferai peindre.

LES ENFANTS, *tous ensemble.* — Mon papa, mon papa, mon papa !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Au secours ! au secours ! Où fuirai-je ? Je n'en puis plus.

ORONTE. — Allez, vous ferez bien de le faire punir, et il mérite d'être pendu.

SCÈNE IX : SBRIGANI.

SBRIGANI. — Je conduis de l'œil toutes choses, et tout ceci ne va pas mal. Nous fatiguerons tant notre provincial qu'il faudra, ma foi, qu'il déguerpisse.

SCÈNE X : MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Ah ! je suis assommé. Quelle peine ! quelle maudite ville ! Assassiné de tous côtés !

SBRIGANI. — Qu'est-ce, monsieur ? est-il encore arrivé quelque chose ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Oui. Il pleut en ce pays des femmes et des lavements.

SBRIGANI. — Comment donc ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Deux carognes de baragouineuses [1] me sont venues accuser de les avoir épousées toutes deux et me menacent de la justice.

SBRIGANI. — Voilà une méchante affaire ! et la justice en ce pays-ci est rigoureuse en diable contre cette sorte de crime.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Oui ; mais, quand il y aurait information, ajournement, décret et jugement obtenu par surprise, défaut et contumace, j'ai la voie de conflit de juridiction pour temporiser et venir aux moyens de nullité qui seront dans les procédures.

SBRIGANI. — Voilà en parler dans tous les termes ; et l'on voit bien, monsieur, que vous êtes du métier.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Moi ? point du tout, je suis gentilhomme.

---

1. *Deux carognes de baragouineuses* : deux maudites bavardes dont on ne peut comprendre la langue.

SBRIGANI. — Il faut bien, pour parler ainsi, que vous ayez étudié la pratique.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Point, ce n'est que le sens commun qui me fait juger que je serai toujours reçu à mes faits justificatifs, et qu'on ne me saurait condamner sur une simple accusation, sans un récolement et confrontation avec mes parties.

SBRIGANI. — En voilà du plus fin encore.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Ces mots-là me viennent sans que je les sache.

SBRIGANI. — Il me semble que le sens commun d'un gentilhomme peut bien aller à concevoir ce qui est du droit et de l'ordre de la justice, mais non pas à savoir les vrais termes de la chicane.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Ce sont quelques mots que j'ai retenus en lisant les romans.

SBRIGANI. — Ah ! fort bien.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Pour vous montrer que je n'entends rien du tout à la chicane, je vous prie de me mener chez quelque avocat pour consulter mon affaire.

SBRIGANI. — Je le veux, et vais vous conduire chez deux hommes fort habiles ; mais j'ai auparavant à vous avertir de n'être point surpris de leur manière de parler : ils ont contracté du barreau certaine habitude de déclamation qui fait que l'on dirait qu'ils chantent, et vous prendrez pour musique tout ce qu'ils vous diront.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Qu'importe comme ils parlent, pourvu qu'ils me disent ce que je veux savoir ?

SCÈNE XI : SBRIGANI, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, DEUX AVOCATS *musiciens, dont l'un parle fort lentement et l'autre fort vite, accompagnés de* DEUX PROCUREURS *et de* DEUX SERGENTS.

L'AVOCAT, *traînant ses paroles.*

La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

L'AVOCAT *bredouilleur.*

Votre fait
Est clair et net,
Et tout de droit
Sur cet endroit
Conclut tout droit.
Si vous consultez nos auteurs,
Législateurs et glossateurs [1],

---

1. *Glossateurs* : commentateurs.

Justinian, Papinian,
Ulpian et Tribonian,
Fernand, Rebuffe, Jean Imole,
Paul, Castre, Julian, Barthole,
Jason, Alciat et Cujas,
Ce grand homme si capable,
La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

Tous les peuples policés,
Et bien sensés,
Les Français, Anglais, Hollandais,
Danois, Suédois, Polonais,
Portugais, Espagnols, Flamands,
Italiens, Allemands,
Sur ce fait tiennent loi semblable,
Et l'affaire est sans embarras :
La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

(*Monsieur de Pourceaugnac les bat. Deux procureurs et deux sergents dansent une entrée qui finit l'acte.*)

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : ÉRASTE, SBRIGANI.

SBRIGANI. — Oui, les choses s'acheminent où nous voulons ; et, comme ses lumières sont fort petites et son sens le plus borné du monde, je lui ai fait prendre une frayeur si grande de la sévérité de la justice de ce pays, et des apprêts qu'on faisait déjà pour sa mort, qu'il veut prendre la fuite ; et, pour se dérober avec plus de facilité aux gens que je lui ai dit qu'on avait mis pour l'arrêter aux portes de la ville, il s'est résolu à se déguiser, et le déguisement qu'il a pris est l'habit d'une femme.

ÉRASTE. — Je voudrais bien le voir en cet équipage.

SBRIGANI. — Songez de votre part à achever la comédie ; et, tandis que je jouerai mes scènes avec lui, allez-vous-en... (*Il lui parle à l'oreille.*) Vous entendez bien ?

ÉRASTE. — Oui.

SBRIGANI. — Et lorsque je l'aurai mis où je veux... (*Il lui parle à l'oreille.*)

ÉRASTE. — Fort bien.

SBRIGANI. — Et quand le père aura été averti par moi. (*Il lui parle à l'oreille.*)

ÉRASTE. — Cela va le mieux du monde.

SBRIGANI. — Voici notre demoiselle ; allez vite, qu'il ne nous voie ensemble.

SCÈNE II : MONSIEUR DE POURCEAUGNAC *en femme*, SBRIGANI.

SBRIGANI. — Pour moi, je ne crois pas qu'en cet état on puisse jamais vous connaître, et vous avez la mine comme cela d'une femme de condition.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Voilà qui m'étonne, qu'en ce pays-ci les formes de la justice ne soient point observées.

SBRIGANI. — Oui, je vous l'ai déjà dit, ils commencent ici par faire pendre un homme, et puis ils lui font son procès.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Voilà une justice bien injuste.

SBRIGANI. — Elle est sévère comme tous les diables, particulièrement sur ces sortes de crimes.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Mais quand on est innocent.

SBRIGANI. — N'importe, ils ne s'enquêtent [1] point de cela ; et puis ils ont en cette ville une haine effroyable pour les gens de votre pays, et ils ne sont point plus ravis que de voir pendre un limosin.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Qu'est-ce que les Limosins leur ont fait ?

SBRIGANI. — Ce sont des brutaux, ennemis de la gentillesse et du mérite des autres villes. Pour moi, je vous avoue que je suis pour vous dans une peur épouvantable ; et je ne me consolerais de ma vie si vous veniez à être pendu.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Ce n'est pas tant la peur de la mort qui me fait fuir que de ce qu'il est fâcheux à un gentilhomme d'être pendu, et qu'une preuve comme celle-là ferait tort à nos titres de noblesse.

SBRIGANI. — Vous avez raison, on vous contesterait après cela le titre d'écuyer. Au reste, étudiez-vous, quand je vous mènerai par la main, à bien marcher comme une femme, et prendre le langage et toutes les manières d'une personne de qualité.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Laissez-moi faire, j'ai vu les personnes du bel air ; tout ce qu'il y a, c'est que j'ai un peu de barbe.

SBRIGANI. — Votre barbe n'est rien, il y a des femmes qui en ont autant que vous. Çà, voyons un peu comment vous ferez... Bon !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Allons donc, mon carrosse ! Où est-ce qu'est mon carrosse ? Mon Dieu, qu'on est misérable

1. *Ils ne s'enquêtent* : ils ne recherchent pas, ne se soucient pas de savoir.

d'avoir des gens comme cela ! Est-ce qu'on me fera attendre toute la journée sur le pavé, et qu'on ne me fera point venir mon carrosse ?

SBRIGANI. — Fort bien.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Holà, oh ! cocher, petit laquais ! Ah ! petit fripon, que de coups de fouet je vous ferai donner tantôt ! Petit laquais, petit laquais ! Où est-ce donc qu'est ce petit laquais ! ce petit laquais ne se trouvera-t-il point ? ne me fera-t-on point venir ce petit laquais ? est-ce que je n'ai point un petit laquais dans le monde ?

SBRIGANI. — Voilà qui va à merveille ; mais je remarque une chose : cette coiffe est un peu trop déliée, j'en vais querir [1] une un peu plus épaisse pour vous mieux cacher le visage, en cas de quelque rencontre.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Que deviendrai-je cependant ?

SBRIGANI. — Attendez-moi là, je suis à vous dans un moment ; vous n'avez qu'à vous promener.

SCÈNE III : DEUX SUISSES, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

PREMIER SUISSE. — Allons, dépêchons, camerade ; li faut allair tous deux nous à la Crève pour regarter un peu chousticier sti monsiu de Pourcegnac, qui l'a été contané par ordonnance à l'être pendu par son cou.

SECOND SUISSE. — Li faut nous louer un fenêtre pour foir sti choustice.

PREMIER SUISSE. — Li disent que l'on fait téjà planter un grand potence tout neuve pour l'y accrocher sti Pourcegnac.

SECOND SUISSE. — Li sira, mon foi, un grand plaisir d'y regarter pendre sti Limossin.

PREMIER SUISSE. — Oui, de li foir gambiller les pieds en haut tevant tout le monde.

SECOND SUISSE. — Li est un plaisant drôle, oui ; li disent que c'estre marié troy foie.

PREMIER SUISSE. — Sti diable ti vouloir trois femmes à li tout seul ; li est bien assez t'une.

SECOND SUISSE. — Ah ! ponchour, mameselle.

PREMIER SUISSE. — Que faire fous là tout seul ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — J'attends mes gens, messieurs.

PREMIER SUISSE. — Li est belle, par mon foi.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Doucement, messieurs.

1. *Querir* : chercher.

PREMIER SUISSE. — Fous, mameselle, fouloir fenir rechouir fous à la Crève ? Nous faire foir à fous un petit pendement pien choli.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Je vous rends grâce.

SECOND SUISSE. — L'est un gentilhomme limossin qui sera pendu chentiment à un grand potence.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Je n'ai pas de curiosité.

PREMIER SUISSE. — Li est là un petit teton qui l'est drôle.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Tout beau !

PREMIER SUISSE. — Mon foi, moi, couchair pien avec fous.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Ah ! c'en est trop, et ces sortes d'ordures-là ne se disent point à une femme de ma condition.

SECOND SUISSE. — Laisse, toi ; l'est moi qui le veut couchair avec elle.

PREMIER SUISSE. — Moi ne vouloir pas laisser.

SECOND SUISSE. — Moi li vouloir moi.

(*Ils le tirent avec violence.*)

PREMIER SUISSE. — Moi ne faire rien.

SECOND SUISSE. — Toi l'afoir menti.

PREMIER SUISSE. — Toi l'afoir menti toi-même.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Au secours ! à la force !

SCÈNE IV : UN EXEMPT, DEUX ARCHERS, PREMIER ET SECOND SUISSES, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

L'EXEMPT. — Qu'est-ce ? Quelle violence est-ce là ? et que voulez-vous faire à madame ? Allons, que l'on sorte de là, si vous ne voulez que je vous mette en prison.

PREMIER SUISSE. — Parti, pon, toi ne l'afoir point.

SECOND SUISSE. — Parti, pon aussi, toi ne l'afoir point encore.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Je vous suis bien obligée, monsieur, de m'avoir délivrée de ces insolents.

L'EXEMPT. — Ouais ! voilà un visage qui ressemble bien à celui que l'on m'a dépeint.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Ce n'est pas moi, je vous assure.

L'EXEMPT. — Ah ! ah ! qu'est-ce que je veux dire ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Je ne sais pas.

L'EXEMPT. — Pourquoi donc dites-vous cela ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Pour rien.

L'EXEMPT. — Voilà un discours qui marque quelque chose, et je vous arrête prisonnier.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Eh ! monsieur, de grâce !

L'EXEMPT. — Non, non ; à votre mine et à vos discours, il faut que vous soyez ce monsieur de Pourceaugnac que nous cherchons, qui se soit déguisé de la sorte ; et vous viendrez en prison tout à l'heure.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Hélas !

SCÈNE V : L'EXEMPT, ARCHERS, SBRIGANI, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

SBRIGANI. — Ah ! ciel ! que veut dire cela ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Ils m'ont reconnu.

L'EXEMPT. — Oui, oui, c'est de quoi je suis ravi.

SBRIGANI. — Eh ! monsieur, pour l'amour de moi ! vous savez que nous sommes amis il y a longtemps ; je vous conjure de ne le point mener en prison.

L'EXEMPT. — Non, il m'est impossible.

SBRIGANI. — Vous êtes homme d'accommodement ; n'y a-t-il pas moyen d'ajuster [1] cela avec quelques pistoles ?

L'EXEMPT, *à ses archers*. — Retirez-vous un peu.

SBRIGANI, *à M. de Pourceaugnac*. — Il faut lui donner de l'argent pour vous laisser aller ; faites vite.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Ah ! maudite ville !

SBRIGANI. — Tenez, monsieur.

L'EXEMPT. — Combien y a-t-il ?

SBRIGANI. — Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix.

L'EXEMPT. — Non, mon ordre est trop exprès.

SBRIGANI. — Mon Dieu, attendez. Dépêchez, donnez-lui-en encore autant.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Mais...

SBRIGANI. — Dépêchez-vous, vous dis-je, et ne perdez point de temps : vous auriez un grand plaisir quand vous seriez pendu !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Ah !

SBRIGANI. — Tenez, monsieur.

L'EXEMPT. — Il faut donc que je m'enfuie avec lui, car il n'y aurait point ici de sûreté pour moi. Laissez-le-moi conduire, et ne bougez d'ici.

SBRIGANI. — Je vous prie donc d'en avoir un grand soin.

L'EXEMPT. — Je vous promets de ne le point quitter que je ne l'aie mis en lieu de sûreté.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Adieu. Voilà le seul honnête homme que j'ai trouvé en cette ville.

---

1. *D'ajuster cela* : d'arranger la chose.

SBRIGANI. — Ne perdez point de temps. Je vous aime tant que je voudrais que vous fussiez déjà bien loin. (*Seul.*) Que le ciel te conduise ! Par ma foi, voilà une grande dupe. Mais voici...

SCÈNE VI : ORONTE, SBRIGANI.

SBRIGANI, *feignant de ne pas voir Oronte.* — Ah ! quelle étrange aventure ! quelle fâcheuse nouvelle pour un père ! Pauvre Oronte, que je te plains ! Que diras-tu, et de quelle façon pourras-tu supporter cette douleur mortelle ?

ORONTE. — Qu'est-ce ? Quel malheur me présages-tu ?

SBRIGANI. — Ah ! monsieur, ce perfide de Limosin, ce traître de monsieur de Pourceaugnac, vous enlève votre fille.

ORONTE. — Il m'enlève ma fille !

SBRIGANI. — Oui, elle en est devenue si folle qu'elle vous quitte pour le suivre ; et l'on dit qu'il a un caractère pour se faire aimer de toutes les femmes.

ORONTE. — Allons, vite à la justice ! Des archers après eux !

SCÈNE VII : ÉRASTE, JULIE, SBRIGANI, ORONTE.

ÉRASTE. — Allons, vous viendrez malgré vous, et je veux vous remettre entre les mains de votre père. Tenez, monsieur, voilà votre fille, que j'ai tirée de force d'entre les mains de l'homme avec qui elle s'enfuyait ; non pas pour l'amour d'elle, mais pour votre seule considération [1] : car, après l'action qu'elle a faite, je dois la mépriser et me guérir absolument de l'amour que j'avais pour elle.

ORONTE. — Ah ! infâme que tu es !

ÉRASTE. — Comment ! me traiter de la sorte après toutes les marques d'amitié que je vous ai données ! Je ne vous blâme point de vous être soumise aux volontés de monsieur votre père : il est sage et judicieux dans les choses qu'il fait, et je ne me plains point de lui de m'avoir rejeté pour un autre. S'il a manqué à la parole qu'il m'avait donnée, il a ses raisons pour cela. On lui a fait croire que cet autre est plus riche que moi de quatre ou cinq mille écus ; et quatre ou cinq mille écus est un denier considérable, et qui vaut bien la peine qu'un homme manque à sa parole. Mais oublier en un moment toute l'ardeur que je vous ai montrée, vous laisser d'abord enflammer d'amour pour un nouveau venu, et le suivre honteusement sans le consentement de monsieur votre père, après les crimes qu'on lui impute ! c'est une chose condamnée de tout le monde, et dont mon cœur ne peut vous faire d'assez sanglants reproches.

JULIE. — Hé bien, oui, j'ai conçu de l'amour pour lui, et je l'ai voulu suivre, puisque mon père me l'avait choisi pour époux.

1. *Pour votre seule considération* : seulement par respect pour vous.

Quoi que vous me disiez, c'est un fort honnête homme, et tous les crimes dont on l'accuse sont faussetés épouvantables.

ORONTE. — Taisez-vous ; vous êtes une impertinente, et je sais mieux que vous ce qui en est.

JULIE. — Ce sont sans doute des pièces qu'on lui fait [1], et c'est peut-être lui qui a trouvé cet artifice pour vous en dégoûter.

ÉRASTE. — Moi, je serais capable de cela !

JULIE. — Oui, vous.

ORONTE. — Taisez-vous, vous dis-je ; vous êtes une sotte.

ÉRASTE. — Non, non ; ne vous imaginez pas que j'aie aucune envie de détourner ce mariage, et que ce soit ma passion qui m'ait forcé à courir après vous. Je vous l'ai déjà dit, ce n'est que la seule considération que j'ai pour monsieur votre père, et je n'ai pu souffrir qu'un honnête homme comme lui fût exposé à la honte de tous les bruits qui pourraient suivre une action comme la vôtre.

ORONTE. — Je vous suis, seigneur Eraste, infiniment obligé.

ÉRASTE. — Adieu, monsieur. J'avais toutes les ardeurs du monde d'entrer dans votre alliance ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour obtenir un tel honneur ; mais j'ai été malheureux, et vous ne m'avez pas jugé digne de cette grâce. Cela n'empêchera pas que je ne conserve pour vous les sentiments d'estime et de vénération où votre personne m'oblige ; et, si je n'ai pu être votre gendre, au moins serai-je éternellement votre serviteur.

ORONTE. — Arrêtez, seigneur Eraste ; votre procédé me touche l'âme, et je vous donne ma fille en mariage.

JULIE. — Je ne veux point d'autre mari que monsieur de Pourceaugnac.

ORONTE. — Et je veux, moi, tout à l'heure, que tu prennes le seigneur Eraste. Çà, la main.

JULIE. — Non, je n'en ferai rien.

ORONTE. — Je te donnerai sur les oreilles.

ÉRASTE. — Non, non, monsieur, ne lui faites point de violence, je vous en prie.

ORONTE. — C'est à elle à m'obéir, et je sais me montrer le maître.

ÉRASTE. — Ne voyez-vous pas l'amour qu'elle a pour cet homme-là ? et voulez-vous que je possède un corps dont un autre possédera le cœur ?

ORONTE. — C'est un sortilège qu'il lui a donné, et vous verrez qu'elle changera de sentiment avant qu'il soit peu. Donnez-moi votre main. Allons.

JULIE. — Je ne...

---

1. *Des pièces qu'on lui fait* : des tours qu'on lui joue.

ORONTE. — Ah ! que de bruit ! Cà, votre main, vous dis-je. Ah ! ah ! ah !

ÉRASTE, *à Julie.* — Ne croyez pas que ce soit pour l'amour de vous que je vous donne la main ; ce n'est que monsieur votre père dont je suis amoureux, et c'est lui que j'épouse.

ORONTE. — Je vous suis beaucoup obligé, et j'augmente de dix mille écus le mariage de ma fille. Allons, qu'on fasse venir le notaire pour dresser le contrat.

ÉRASTE. — En attendant qu'il vienne, nous pouvons jouir du divertissement de la saison et faire entrer les masques que le bruit des noces de M. de Pourceaugnac a attiré ici de tous les endroits de la ville.

SCÈNE VIII : PLUSIEURS MASQUES *de toutes les manières, dont les uns occupent plusieurs balcons, et les autres sont dans la place, qui, par plusieurs chansons et diverses danses et jeux, cherchent à se donner des plaisirs innocents.*

UNE ÉGYPTIENNE.

Sortez, sortez de ces lieux,
Soucis, chagrins et tristesse ;
Venez, venez, ris et jeux,
Plaisirs, amour et tendresse.
Ne songeons qu'à nous réjouir !
La grande affaire est le plaisir.

CHŒUR DE MUSICIENS.

Ne songeons qu'à nous réjouir !
La grande affaire est le plaisir.

L'ÉGYPTIENNE.

A me suivre tous ici
Votre ardeur est non commune,
Et vous êtes en souci
De votre bonne fortune :
Soyez toujours amoureux,
C'est le moyen d'être heureux.

UN ÉGYPTIEN.

Aimons jusques au trépas,
La raison nous y convie.
Hélas ! si l'on n'aimait pas,
Que serait-ce de la vie ?
Ah ! perdons plutôt le jour
Que de perdre notre amour.
(*Tous deux en dialogue.*)

L'ÉGYPTIEN.

Les biens,

L'ÉGYPTIENNE.

La gloire,

L'ÉGYPTIEN.

Les grandeurs,

L'ÉGYPTIENNE.

Les sceptres, qui font tant d'envie,

L'ÉGYPTIEN.

Tout n'est rien, si l'amour n'y mêle ses ardeurs.

L'ÉGYPTIENNE.

Il n'est point, sans l'amour, de plaisir dans la vie.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Soyons toujours amoureux
C'est le moyen d'être heureux.

LE PETIT CHŒUR *chante après ces deux derniers vers* :

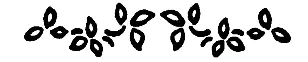
Sus, sus, chantons tous ensemble,
Dansons, sautons, jouons-nous.

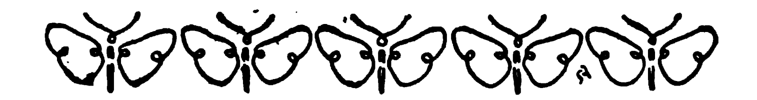
UN MUSICIEN, *seul.*

Lorsque pour rire on s'assemble,
Les plus sages, ce me semble,
Sont ceux qui sont les plus fous.

TOUS, *ensemble.*

Ne songeons qu'à nous réjouir,
La grande affaire est le plaisir.





LES AMANTS MAGNIFIQUES

Comédie - 1670

NOTICE HISTORIQUE ET ANALYTIQUE

L'avant-propos indique les circonstances où fut composée cette pièce et le sujet lui-même. La première représentation fit partie du divertissement royal donné à Saint-Germain le 7 septembre 1670 : il n'y eut pas de représentation publique, et Voltaire fait avec raison remarquer que les Amants magnifiques *ne pouvaient réussir qu'à la cour, et surtout par les accompagnements de chants et de danse.*

L'analyse, acte par acte, en est inutile, car il n'y a pas d'intrigue : il s'agit d'une princesse recherchée par deux prétendants qui s'efforcent de lui plaire en multipliant pour elle la magnificence des spectacles et des fêtes — c'est l'occasion des ballets et des intermèdes qui font à peu près toute l'action. A la fin la princesse préfère à ses amants magnifiques le général Sostrate, qui l'aime sans avoir osé lui avouer son amour. Il y a cependant un plaisant personnage d'astrologue qui se joue de la crédulité des deux princes et fournit le seul élément comique de la pièce.

On a souvent rapproché le sujet des Amants magnifiques *du* Don Sanche *de Corneille.*

AVANT-PROPOS

Le roi, qui ne veut que des choses extraordinaires dans tout ce qu'il entreprend, s'est proposé de donner à sa cour un divertissement qui fût composé de tous ceux que le théâtre peut fournir ; et, pour embrasser cette vaste idée et enchaîner ensemble tant de choses diverses, SA MAJESTÉ a choisi pour sujet deux princes rivaux, qui, dans le champêtre séjour de la vallée de Tempé, où l'on doit célébrer la fête des jeux Pythiens, régalent à l'envi une jeune princesse et sa mère de toutes les galanteries dont ils se peuvent aviser.



PERSONNAGES

ARISTIONE, princesse, mère d'Ériphile.
ÉRIPHILE, fille de la princesse.
CLÉONICE, confidente d'Ériphile.
CHORÈBE, de la suite de la princesse.
IPHICRATE, } amants magnifiques.
TIMOCLÈS, }
SOSTRATE, général d'armée, amant d'Ériphile.
CLITIDAS, plaisant de cour, de la suite d'Ériphile.
ANAXARQUE, astrologue.
CLÉON, fils d'Anaxarque.
UNE FAUSSE VÉNUS, d'intelligence avec Anaxarque.

La scène est en Thessalie, dans la délicieuse vallée de Tempé.





Dessin de F. Boucher. Gravé par Laur. Cars.

LES AMANTS MAGNIFIQUES

Aristione. — Ma fille, les dieux imposent silence à tous nos raisonnements. (Acte IV, sc. ii.)

LES

AMANTS MAGNIFIQUES

— 1670 —

PREMIER INTERMÈDE

Le théâtre s'ouvre à l'agréable bruit de quantité d'instruments ; et d'abord il offre aux yeux une vaste mer bordée de chaque côté de quatre grands rochers, dont le sommet porte chacun un fleuve accoudé sur les marques de ces sortes de déités. Au pied de ces rochers sont douze tritons de chaque côté, et dans le milieu de la mer quatre amours montés sur des dauphins, et derrière eux le dieu Eole, élevé au-dessus des ondes sur un petit nuage. Eole commande aux vents de se retirer ; et, tandis que quatre amours, douze tritons et huit fleuves lui répondent, la mer se calme, et du milieu des ondes on voit s'élever une île. Huit pêcheurs sortent du fond de la mer avec des nacres de perles et des branches de corail, et, après une danse agréable, vont se placer chacun sur un rocher au-dessous d'un fleuve. Le chœur de la musique annonce la venue de Neptune ; et, tandis que ce dieu danse avec sa suite, les pêcheurs, les tritons et les fleuves accompagnent ses pas de gestes différents et de bruits de conques de perles. Tout ce spectacle est une magnifique galanterie dont l'un des princes régale sur la mer la promenade des princesses.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET : NEPTUNE ET SIX DIEUX MARINS.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET : HUIT PÊCHEURS DE CORAIL.

Vers chantés.

RÉCIT D'ÉOLE.

Vents qui troublez les plus beaux jours,
Rentrez dans vos grottes profondes,
Et laissez régner sur les ondes
Les zéphyrs et les amours.

UN TRITON.

Quels beaux yeux ont percé nos demeures humides ?
Venez, venez, tritons ; cachez-vous, néréides.

TOUS LES TRITONS.

Allons tous au-devant de ces divinités,
Et rendons par nos chants hommage à leurs beautés.

UN AMOUR.

Ah ! que ces princesses sont belles !

UN AUTRE AMOUR.

Quels sont les cœurs qui ne s'y rendraient pas ?

UN AUTRE AMOUR.

Là plus belle des immortelles,
Notre mère, a bien moins d'appas.

CHŒUR.

Allons tous au-devant de ces divinités,
Et rendons par nos chants hommage à leurs beautés.

UN TRITON.

Quel noble spectacle s'avance !
Neptune le grand Dieu, Neptune avec sa cour
Vient honorer ce beau jour
De son auguste présence.

CHŒUR.

Redoublons nos concerts,
Et faisons retentir dans le vague des airs
Notre réjouissance.

POUR LE ROI, représentant NEPTUNE.

Le ciel, entre les dieux les plus considérés,
Me donne pour partage un rang considérable
Et, me faisant régner sur les flots azurés,
Rend à tout l'univers mon pouvoir redoutable.

Il n'est aucune terre, à me bien regarder,
Qui ne doive trembler que je ne m'y répande,
Point d'Etats qu'à l'instant je ne puisse inonder
Des flots impétueux que mon pouvoir commande.

Rien n'en peut arrêter le fier débordement,
Et d'une triple digue à leur force opposée
On les verrait forcer le ferme empêchement
Et se faire en tous lieux une ouverture aisée.

Mais je sais retenir la fureur de ces flots
Par la sage équité du pouvoir que j'exerce,
Et laisser en tous lieux, au gré des matelots,
La douce liberté d'un paisible commerce.

On trouve des écueils parfois dans mes Etats,
On voit quelques vaisseaux y périr par l'orage ;
Mais contre ma puissance on n'en murmure pas.
Et chez moi la vertu ne fait jamais naufrage

Pour Monsieur le Grand [1], représentant un dieu marin.

L'empire où nous vivons est fertile en trésors,
Tous les mortels en foule accourent sur ses bords,
Et, pour faire bientôt une haute fortune,
Il ne faut rien qu'avoir la faveur de NEPTUNE.

1. Monsieur le Grand est le grand écuyer.

Pour le marquis DE VILLEROI, représentant un dieu marin.

Sur la foi de ce dieu de l'empire flottant
On peut bien s'embarquer avec toute assurance :
Les flots ont de l'inconstance,
Mais le NEPTUNE est constant.

Pour le marquis DE RASSENT, représentant un dieu marin.

Voguez sur cette mer d'un zèle inébranlable ;
C'est le moyen d'avoir NEPTUNE favorable.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE : SOSTRATE, CLITIDAS.

CLITIDAS, *à part.* — Il est attaché à ses pensées.

SOSTRATE, *se croyant seul.* — Non, Sostrate, je ne vois rien où tu puisses avoir recours, et tes maux sont d'une nature à ne te laisser nulle espérance d'en sortir.

CLITIDAS, *à part.* — Il raisonne tout seul.

SOSTRATE, *se croyant seul.* — Hélas !

CLITIDAS, *à part.* — Voilà des soupirs qui veulent dire quelque chose, et ma conjecture [1] se trouvera véritable.

SOSTRATE, *se croyant seul.* — Sur quelles chimères, dis-moi, pourrais-tu bâtir quelque espoir, et que peux-tu envisager que l'affreuse longueur d'une vie malheureuse et des ennuis à ne finir que par la mort ?

CLITIDAS, *à part.* — Cette tête-là est plus embarrassée que la mienne.

SOSTRATE, *se croyant seul.* — Ah ! mon cœur, ah ! mon cœur, où m'avez-vous jeté ?

CLITIDAS. — Serviteur, seigneur Sostrate.

SOSTRATE. — Où vas-tu, Clitidas ?

CLITIDAS. — Mais vous, plutôt, que faites-vous ici, et quelle secrète mélancolie, quelle humeur sombre, s'il vous plaît, vous peut retenir dans ces bois, tandis que tout le monde a couru en foule à la magnificence de la fête dont l'amour du prince Iphicrate vient de régaler sur la mer la promenade des princesses, tandis qu'elles y ont reçu des cadeaux merveilleux de musique et de danse, et qu'on a vu les rochers et les ondes se parer de divinités pour faire honneur à leurs attraits ?

---

1. *Conjecture* : supposition.

SOSTRATE. — Je me figure assez, sans la voir, cette magnificence, et tant de gens, d'ordinaire, s'empressent à porter de la confusion dans ces sortes de fêtes que j'ai cru à propos de ne pas augmenter le nombre des importuns.

CLITIDAS. — Vous savez que votre présence ne gâte jamais rien, et que vous n'êtes point de trop en quelque lieu que vous soyez. Votre visage est bien venu partout, et il n'a garde d'être de ces visages disgraciés qui ne sont jamais bien reçus des regards souverains [1]. Vous êtes également bien auprès des deux princesses, et la mère et la fille vous font assez connaître l'estime qu'elles font de vous pour n'appréhender pas de fatiguer leurs yeux ; et ce n'est pas cette crainte, enfin, qui vous a retenu.

SOSTRATE. — J'avoue que je n'ai pas naturellement grande curiosité pour ces sortes de choses.

CLITIDAS. — Mon Dieu, quand on n'aurait nulle curiosité pour les choses, on en a toujours pour aller où l'on trouve tout le monde ; et, quoi que vous puissiez dire, on ne demeure point tout seul, pendant une fête, à rêver parmi des arbres comme vous faites, à moins d'avoir en tête quelque chose qui embarrasse.

SOSTRATE. — Que voudrais-tu que j'y pusse avoir ?

CLITIDAS. — Ouais ! je ne sais d'où cela vient, mais il sent ici l'amour. Ce n'est pas moi. Ah ! par ma foi, c'est vous.

SOSTRATE. — Que tu es fou, Clitidas !

CLITIDAS. — Je ne suis point fou. Vous êtes amoureux ; j'ai le nez délicat, et j'ai senti cela d'abord.

SOSTRATE. — Sur quoi prends-tu cette pensée ?

CLITIDAS. — Sur quoi ? Vous seriez bien étonné si je vous disais encore de qui vous êtes amoureux.

SOSTRATE. — Moi ?

CLITIDAS. — Oui. Je gage que je vais deviner tout à l'heure celle que vous aimez. J'ai mes secrets aussi bien que notre astrologue, dont la princesse Aristione est entêtée ; et, s'il a la science de lire dans les astres la fortune des hommes, j'ai celle de lire dans les yeux le nom des personnes qu'on aime. Tenez-vous un peu, et ouvrez les yeux. E, par soi [2], e ; r, i, ri, eri ; p, h, i, phi, Eriphi ; l, e, le : Ériphile. Vous êtes amoureux de la princesse Eriphile.

SOSTRATE. — Ah ! Clitidas, j'avoue que je ne puis cacher mon trouble, et tu me frappes d'un coup de foudre.

CLITIDAS. — Vous voyez si je suis savant !

SOSTRATE. — Hélas ! si par quelque aventure tu as pu découvrir le secret de mon cœur, je te conjure au moins de ne le révéler à qui que ce soit, et surtout de le tenir caché à la belle princesse dont tu viens de dire le nom.

CLITIDAS. — Et, sérieusement parlant, si dans vos actions

1. *Regards souverains* : regards du souverain. — 2. *Par soi* : formant seul une syllabe.

j'ai bien pu connaître depuis un temps la passion que vous voulez tenir secrète, pensez-vous que la princesse Eriphile puisse avoir manqué de lumières pour s'en apercevoir ? Les belles, croyez-moi, sont toujours les plus clairvoyantes à découvrir les ardeurs qu'elles causent, et le langage des yeux et des soupirs se fait entendre, mieux qu'à toute autre, à celle à qui il s'adresse.

SOSTRATE. — Laissons-la, Clitidas, laissons-la voir, si elle peut, dans mes soupirs et mes regards, l'amour que ses charmes m'inspirent ; mais gardons bien que par nulle autre voie elle en apprenne jamais rien.

CLITIDAS. — Et qu'appréhendez-vous ? Est-il possible que ce même Sostrate qui n'a pas craint ni Brennus ni tous les Gaulois, et dont le bras a si glorieusement contribué à nous défaire de ce déluge de barbares qui ravageaient la Grèce ; est-il possible, dis-je, qu'un homme si assuré dans la guerre soit si timide en amour, et que je le voie trembler à dire seulement qu'il aime ?

SOSTRATE. — Ah ! Clitidas, je tremble avec raison, et tous les Gaulois du monde ensemble sont bien moins redoutables que deux beaux yeux pleins de charmes.

CLITIDAS. — Je ne suis pas de cet avis, et je sais bien, pour moi, qu'un seul Gaulois, l'épée à la main, me ferait beaucoup plus trembler que cinquante beaux yeux ensemble, les plus charmants du monde. Mais, dites-moi un peu, qu'espérez-vous faire ?

SOSTRATE. — Mourir sans déclarer ma passion.

CLITIDAS. — L'espérance est belle ! Allez, allez, vous vous moquez. Un peu de hardiesse réussit toujours aux amants : il n'y a en amour que les honteux qui perdent, et je dirais ma passion à une déesse, moi, si j'en devenais amoureux.

SOSTRATE. — Trop de choses, hélas ! condamnent mes feux à un éternel silence.

CLITIDAS. — Hé quoi ?

SOSTRATE. — La bassesse de ma fortune, dont il plaît au ciel de rabattre l'ambition de mon amour ; le rang de la princesse, qui met entre elle et mes désirs une distance si fâcheuse ; la concurrence de deux princes appuyés de tous les grands titres qui peuvent soutenir les prétentions de leurs flammes ; de deux princes qui, par mille et mille magnificences, se disputent à tous moments la gloire de sa conquête, et sur l'amour de qui on attend tous les jours de voir son choix se déclarer ; mais plus que tout, Clitidas, le respect inviolable où ses beaux yeux assujettissent toute la violence de mon ardeur.

CLITIDAS. — Le respect bien souvent n'oblige pas tant que l'amour, et je me trompe fort, ou la jeune princesse a connu votre flamme et n'y est pas insensible.

SOSTRATE. — Ah ! ne t'avise point de vouloir flatter par pitié le cœur d'un misérable.

CLITIDAS. — Ma conjecture est fondée : je lui vois reculer beaucoup le choix de son époux, et je veux éclaircir un peu cette petite affaire-là. Vous savez que je suis auprès d'elle en quelque espèce de faveur, que j'y ai les accès ouverts [1], et qu'à force de me tourmenter je me suis acquis le privilège de me mêler à la conversation et parler à tort et à travers de toutes choses. Quelquefois cela ne me réussit pas, mais quelquefois aussi cela me réussit. Laissez-moi, je suis de vos amis; les gens de mérite me touchent, et je veux prendre mon temps pour entretenir la princesse de...

SOSTRATE. — Ah ! de grâce, quelque bonté que mon malheur t'inspire, garde-toi bien de lui rien dire de ma flamme. J'aimerais mieux mourir que de pouvoir être accusé par elle de la moindre témérité, et ce profond respect où ses charmes divins...

CLITIDAS. — Taisons-nous, voici tout le monde.

SCÈNE II : ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLÈS, SOSTRATE, ANAXARQUE, CLÉON, CLITIDAS.

ARISTIONE. — Prince, je ne puis me lasser de le dire, il n'est point de spectacle au monde qui puisse le disputer en magnificence à celui que vous venez de nous donner. Cette fête a eu des ornements qui l'emportent sans doute sur tout ce que l'on saurait voir, et elle vient de produire à nos yeux quelque chose de si noble, de si grand et de si majestueux que le ciel même ne saurait aller au delà, et je puis dire assurément qu'il n'y a rien dans l'univers qui s'y puisse égaler.

TIMOCLÈS. — Ce sont des ornements dont on ne peut pas espérer que toutes les fêtes soient embellies, et je dois fort trembler, madame, pour la simplicité du petit divertissement que je m'apprête à vous donner dans le bois de Diane.

ARISTIONE. — Je crois que nous n'y verrons rien que de fort agréable, et certes il faut avouer que la campagne a lieu de nous paraître belle, et que nous n'avons pas le temps de nous ennuyer dans cet agréable séjour qu'ont célébré tous les poètes sous le nom de Tempé : car enfin, sans parler des plaisirs de la chasse que nous y prenons à toute heure, et de la solennité des jeux Pythiens [2] que l'on y célèbre tantôt, vous prenez soin l'un et l'autre de nous y combler de tous les divertissements qui peuvent charmer les chagrins des plus mélancoliques. D'où vient, Sostrate, qu'on ne vous a point vu dans notre promenade ?

SOSTRATE. — Une petite indisposition, madame, m'a empêché de m'y trouver.

IPHICRATE. — Sostrate est de ces gens, madame, qui croient qu'il ne sied pas bien d'être curieux comme les autres, et il est beau d'affecter de ne pas courir où tout le monde court.

1. *Que j'y ai les accès ouverts* : que je suis facilement admis auprès d'elle. — 2. *Jeux Pythiens* : jeux qu'on célébrait en Grèce en l'honneur d'Apollon.

SOSTRATE. — Seigneur, l'affectation n'a guère de part à tout ce que je fais, et, sans vous faire compliment, il y avait des choses à voir dans cette fête qui pouvaient m'attirer, si quelque autre motif ne m'avait retenu.

ARISTIONE. — Et Clitidas a-t-il vu cela ?

CLITIDAS. — Oui, madame, mais du rivage.

ARISTIONE. — Et pourquoi du rivage ?

CLITIDAS. — Ma foi, madame, j'ai craint quelqu'un des accidents qui arrivent d'ordinaire dans ces confusions. Cette nuit j'ai songé de poisson mort et d'œufs cassés, et j'ai appris du seigneur Anaxarque que les œufs cassés et le poisson mort signifient malencontre.

ANAXARQUE. — Je remarque une chose, que Clitidas n'aurait rien à dire s'il ne parlait de moi.

CLITIDAS. — C'est qu'il y a tant de choses à dire de vous qu'on n'en saurait parler assez.

ANAXARQUE. — Vous pourriez prendre d'autres matières, puisque je vous en ai prié.

CLITIDAS. — Le moyen ? Ne dites-vous pas que l'ascendant [1] est plus fort que tout ? et, s'il est écrit dans les astres que je sois enclin à parler de vous, comment voulez-vous que je résiste à ma destinée ?

ANAXARQUE. — Avec tout le respect, madame, que je vous dois, il y a une chose qui est fâcheuse dans votre cour, que tout le monde y prenne liberté de parler, et que le plus honnête homme y soit exposé aux railleries du premier méchant plaisant.

CLITIDAS. — Je vous rends grâce de l'honneur.

ARISTIONE. — Que vous êtes fou de vous chagriner de ce qu'il dit !

CLITIDAS. — Avec tout le respect que je dois à madame, il y a une chose qui m'étonne dans l'astrologie, comment des gens qui savent tous les secrets des dieux, et qui possèdent des connaissances à se mettre au-dessus de tous les hommes, aient besoin de faire leur cour et de demander quelque chose.

ANAXARQUE. — Vous devriez gagner un peu mieux votre argent et donner à madame de meilleures plaisanteries.

CLITIDAS. — Ma foi, on les donne telles qu'on peut. Vous en parlez fort à votre aise, et le métier de plaisant n'est pas comme celui d'astrologue. Bien mentir et bien plaisanter sont deux choses différentes, et il est bien plus facile de tromper les gens que de les faire rire.

ARISTIONE. — Eh ! qu'est-ce donc que cela veut dire ?

CLITIDAS, *se parlant à lui-même*. — Paix, impertinent que vous êtes ! Ne savez-vous pas bien que l'astrologie est une affaire d'Etat et qu'il ne faut point toucher à cette corde-là ? Je vous l'ai dit plusieurs fois, vous vous émancipez trop, et vous prenez

1. *Ascendant* : penchant, inclination due à l'influence des astres.

de certaines libertés qui vous joueront un mauvais tour, je vous en avertis. Vous verrez qu'un de ces jours on vous donnera du pied au cul, et qu'on vous chassera comme un faquin. Taisez-vous, si vous êtes sage.

ARISTIONE. — Où est ma fille ?

TIMOCLÈS. — Madame, elle s'est écartée, et je lui ai présenté une main qu'elle a refusé d'accepter.

ARISTIONE. — Princes, puisque l'amour que vous avez pour Eriphile a bien voulu se soumettre aux lois que j'ai voulu vous imposer, puisque j'ai su obtenir de vous que vous fussiez rivaux sans devenir ennemis, et qu'avec pleine soumission aux sentiments de ma fille vous attendez un choix dont je l'ai faite seule maîtresse, ouvrez-moi tous deux le fond de votre âme, et me dites sincèrement quel progrès vous croyez l'un et l'autre avoir fait sur son cœur.

TIMOCLÈS. — Madame, je ne suis point pour me flatter ; j'ai fait ce que j'ai pu pour toucher le cœur de la princesse Eriphile, et je m'y suis pris, que je crois, de toutes les tendres manières dont un amant se peut servir. Je lui ai fait des hommages soumis de tous mes vœux ; j'ai montré des assiduités, j'ai rendu des soins chaque jour ; j'ai fait chanter ma passion aux voix les plus touchantes, et l'ai fait exprimer en vers aux plumes les plus délicates ; je me suis plaint de mon martyre en des termes passionnés ; j'ai fait dire à mes yeux, aussi bien qu'à ma bouche, le désespoir de mon amour ; j'ai poussé à ses pieds des soupirs languissants, j'ai même répandu des larmes ; mais tout cela inutilement, et je n'ai point connu qu'elle ait dans l'âme aucun ressentiment [1] de mon ardeur.

ARISTIONE. — Et vous, prince ?

IPHICRATE. — Pour moi, madame, connaissant son indifférence et le peu de cas qu'elle fait des devoirs qu'on lui rend, je n'ai voulu perdre auprès d'elle ni plaintes, ni soupirs, ni larmes. Je sais qu'elle est toute soumise à vos volontés, et que ce n'est que de votre main seule qu'elle voudra prendre un époux. Aussi n'est-ce qu'à vous que je m'adresse pour l'obtenir, à vous plutôt qu'à elle que je rends tous mes soins et tous mes hommages. Et plût au ciel, madame, que vous eussiez pu vous résoudre à tenir sa place, que vous eussiez voulu jouir des conquêtes que vous lui faites et recevoir pour vous les vœux que vous lui renvoyez !

ARISTIONE. — Prince, le compliment est d'un amant adroit, et vous avez entendu dire qu'il fallait cajoler les mères pour obtenir les filles ; mais ici, par malheur, tout cela devient inutile, et je me suis engagée à laisser le choix tout entier à l'inclination de ma fille.

IPHICRATE. — Quelque pouvoir que vous lui donniez pour ce choix, ce n'est point compliment, madame, que ce que je vous dis. Je ne recherche la princesse Eriphile que parce qu'elle est

1. *Ressentiment* : reconnaissance.

votre sang ; je la trouve charmante par tout ce qu'elle tient de vous, et c'est vous que j'adore en elle.

ARISTIONE. — Voilà qui est fort bien.

IPHICRATE. — Oui, madame, toute la terre voit en vous des attraits et des charmes que je...

ARISTIONE. — De grâce, prince, ôtons ces charmes et ces attraits : vous savez que ce sont des mots que je retranche des compliments qu'on me veut faire. Je souffre qu'on me loue de ma sincérité, qu'on dise que je suis une bonne princesse, que j'ai de la parole pour tout le monde, de la chaleur pour mes amis et de l'estime pour le mérite et la vertu : je puis tâter de tout cela; mais, pour les douceurs de charmes et d'attraits, je suis bien aise qu'on ne m'en serve point, et, quelque vérité qui s'y pût rencontrer, on doit faire quelque scrupule d'en goûter la louange quand on est mère d'une fille comme la mienne.

IPHICRATE. — Ah ! madame, c'est vous qui voulez être mère malgré tout le monde ; il n'est point d'yeux qui ne s'y opposent, et, si vous le vouliez, la princesse Eriphile ne serait que votre sœur.

ARISTIONE. — Mon Dieu, prince, je ne donne point dans tous ces galimatias où donnent la plupart des femmes ; je veux être mère parce que je la suis, et ce serait en vain que je ne la voudrais pas être. Ce titre n'a rien qui me choque, puisque, de mon consentement, je me suis exposée à le recevoir ; c'est un faible de notre sexe dont, grâce au ciel, je suis exempte, et je ne m'embarrasse point de ces grandes disputes d'âge sur quoi nous voyons tant de folles. Revenons à notre discours. Est-il possible que jusqu'ici vous n'ayez pu connaître où penche l'inclination d'Eriphile ?

IPHICRATE. — Ce sont obscurités pour moi.

TIMOCLÈS. — C'est pour moi un mystère impénétrable.

ARISTIONE. — La pudeur peut-être l'empêche de s'expliquer à vous et à moi ; servons-nous de quelque autre pour découvrir le secret de son cœur. Sostrate, prenez de ma part cette commission, et rendez cet office à ces princes de savoir adroitement de ma fille vers qui des deux ses sentiments peuvent tourner.

SOSTRATE. — Madame, vous avez cent personnes dans votre cour sur qui vous pourriez mieux verser l'honneur d'un tel emploi, et je me sens malpropre à bien exécuter ce que vous souhaitez de moi.

ARISTIONE. — Votre mérite, Sostrate, n'est point borné aux seuls emplois de la guerre ; vous avez de l'esprit, de la conduite, de l'adresse, et ma fille fait cas de vous.

SOSTRATE. — Quelque autre mieux que moi, madame...

ARISTIONE. — Non, non, en vain vous vous en défendez.

SOSTRATE. — Puisque vous le voulez, madame, il faut vous obéir ; mais je vous jure que, dans toute votre cour, vous ne

pouviez choisir personne qui ne fût en état [1] de s'acquitter beaucoup mieux que moi d'une telle commission.

ARISTIONE. — C'est trop de modestie, et vous vous acquitterez toujours bien de toutes les choses dont on vous chargera. Découvrez [2] doucement les sentiments d'Eriphile, et faites-la ressouvenir qu'il faut se rendre de bonne heure dans le bois de Diane.

SCÈNE III : IPHICRATE, TIMOCLÈS, CLITIDAS, SOSTRATE.

IPHICRATE. — Vous pouvez croire que je prends part à l'estime que la princesse vous témoigne.

TIMOCLÈS. — Vous pouvez croire que je suis ravi du choix que l'on a fait de vous.

IPHICRATE. — Vous voilà en état de servir vos amis.

TIMOCLÈS. — Vous avez de quoi rendre de bons offices aux gens qu'il vous plaira.

IPHICRATE. — Je ne vous recommande point mes intérêts.

TIMOCLÈS. — Je ne vous dis point de parler pour moi.

SOSTRATE. — Seigneurs, il serait inutile ; j'aurais tort de passer les ordres de ma commission, et vous trouverez bon que je ne parle ni pour l'un ni pour l'autre.

IPHICRATE. — Je vous laisse agir comme il vous plaira.

TIMOCLÈS. — Vous en userez [3] comme vous voudrez.

SCÈNE IV : IPHICRATE, TIMOCLÈS, CLITIDAS.

IPHICRATE. — Clitidas se ressouvient bien qu'il est de mes amis ; je lui recommande toujours de prendre mes intérêts auprès de sa maîtresse contre ceux de mon rival.

CLITIDAS. — Laissez-moi faire : il y a bien de la comparaison de lui à vous, et c'est un prince bien bâti pour vous le disputer !

IPHICRATE. — Je reconnaîtrai ce service. (*Il sort.*)

TIMOCLÈS. — Mon rival fait sa cour à Clitidas, mais Clitidas sait bien qu'il m'a promis d'appuyer contre lui les prétentions de mon amour.

CLITIDAS. — Assurément, il se moque de croire l'emporter sur vous : voilà auprès de vous un beau petit morveux de prince !

TIMOCLÈS. — Il n'y a rien que je ne fasse pour Clitidas.

CLITIDAS, *à part.* — Belles paroles de tous côtés. Voici la princesse ; prenons mon temps pour l'aborder.

---

1. *Qui ne fût en état* : qui ne fût capable. — 2. *Découvrez* : cherchez à connaître. — 3. *Vous en userez* : vous agirez.

SCÈNE V : ÉRIPHILE, CLÉONICE.

CLÉONICE. — On trouvera étrange, madame, que vous vous soyez ainsi écartée de tout le monde.

ÉRIPHILE. — Ah ! qu'aux personnes comme nous, qui sommes toujours accablées de tant de gens, un peu de solitude est parfois agréable, et qu'après mille impertinents entretiens il est doux de s'entretenir avec ses pensées ! Qu'on me laisse ici promener toute seule.

CLÉONICE. — Ne voudriez-vous pas, madame, voir un petit essai de la disposition de ces gens admirables qui veulent se donner à vous ? Ce sont des personnes qui, par leurs pas, leurs gestes et leurs mouvements, expriment aux yeux toutes choses ; et on appelle cela *pantomimes*. J'ai tremblé à vous dire ce mot, et il y a des gens dans votre cour qui ne me le pardonneraient pas.

ÉRIPHILE. — Vous avez bien la mine, Cléonice, de me venir ici régaler d'un mauvais divertissement : car, grâce au ciel, vous ne manquez pas de vouloir produire indifféremment tout ce qui se présente à vous, et vous avez une affabilité qui ne rejette rien. Aussi est-ce à vous seule qu'on voit avoir recours toutes les muses nécessitantes [1] ; vous êtes la grande protectrice du mérite incommodé [2], et tout ce qu'il y a de vertueux indigents au monde va débarquer chez vous.

CLÉONICE. — Si vous n'avez pas envie de les voir, madame, il ne faut que les laisser là.

ÉRIPHILE. — Non, non, voyons-les ; faites-les venir.

CLÉONICE. — Mais peut-être, madame, que leur danse sera méchante.

ÉRIPHILE. — Méchante ou non, il la faut voir : ce ne serait, avec vous, que reculer la chose, et il vaut mieux en être quitte.

CLÉONICE. — Ce ne sera ici, madame, qu'une danse ordinaire ; une autre fois...

ÉRIPHILE. — Point de préambule, Cléonice ; qu'ils dansent.

DEUXIÈME INTERMÈDE

La confidente de la jeune princesse lui produit trois danseurs, sous le nom de *pantomimes*, c'est-à-dire qui expriment par leurs gestes toutes sortes de choses. La princesse les voit danser et les reçoit à son service.

ENTRÉE DE BALLET DE TROIS PANTOMIMES.

1. *Nécessitantes* : qui sont dans le besoin. — 2. *Incommodé* : dans la gêne.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : ÉRIPHILE, CLÉONICE, CLITIDAS.

ÉRIPHILE. — Voilà qui est admirable ! Je ne crois pas qu'on puisse mieux danser qu'ils dansent, et je suis bien aise de les avoir à moi.

CLÉONICE. — Et moi, madame, je suis bien aise que vous ayez vu que je n'ai pas si méchant goût que vous avez pensé.

ÉRIPHILE. — Ne triomphez point tant, vous ne tarderez guère à me faire avoir ma revanche. Qu'on me laisse ici.

CLÉONICE. — Je vous avertis, Clitidas, que la princesse veut être seule.

CLITIDAS. — Laissez-moi faire, je suis homme qui sais ma cour.

SCÈNE II : ÉRIPHILE, CLITIDAS.

CLITIDAS, *fait semblant de chanter*. — La, la, la, la. Ah !

ÉRIPHILE. — Clitidas.

CLITIDAS. — Je ne vous avais pas vu là, madame.

ÉRIPHILE. — Approche. D'où viens-tu ?

CLITIDAS. — De laisser la princesse votre mère qui s'en allait vers le temple d'Apollon, accompagnée de beaucoup de gens.

ÉRIPHILE. — Ne trouves-tu pas ces lieux les plus charmants du monde ?

CLITIDAS. — Assurément. Les princes vos amants y étaient.

ÉRIPHILE. — Le fleuve Penée fait ici d'agréables détours.

CLITIDAS. — Fort agréables. Sostrate y était aussi.

ÉRIPHILE. — D'où vient qu'il n'est pas venu à la promenade ?

CLITIDAS. — Il a quelque chose dans la tête qui l'empêche de prendre plaisir à tous ces beaux régals. Il m'a voulu entretenir ; mais vous m'avez défendu si expressément de me charger d'aucune affaire auprès de vous que je n'ai point voulu lui prêter l'oreille, et je lui ai dit nettement que je n'avais pas le loisir de l'entendre.

ÉRIPHILE. — Tu as eu tort de lui dire cela, et tu devais l'écouter.

CLITIDAS. — Je lui ai dit d'abord que je n'avais pas le loisir de l'entendre, mais après je lui ai donné audience.

ÉRIPHILE. — Tu as bien fait.

CLITIDAS. — En vérité, c'est un homme qui me revient [1], un homme fait comme je veux que les hommes soient faits : ne prenant point des manières bruyantes et des tons de voix assommants, sage et posé en toutes choses, ne parlant jamais que bien à propos, point prompt à décider, point du tout exagérateur incommode ; et, quelques beaux vers que nos poètes lui aient récité, je ne lui ai jamais ouï dire : « Voilà qui est plus beau que tout ce qu'a jamais fait Homère ! » Enfin, c'est un homme pour qui je me sens de l'inclination ; et, si j'étais princesse, il ne serait pas malheureux.

ÉRIPHILE. — C'est un homme d'un grand mérite, assurément ; mais de quoi t'a-t-il parlé ?

CLITIDAS. — Il m'a demandé si vous aviez témoigné grande joie au magnifique régal que l'on vous a donné, m'a parlé de votre personne avec des transports les plus grands du monde, vous a mise au-dessus du ciel et vous a donné toutes les louanges qu'on peut donner à la princesse la plus accomplie de la terre, entremêlant tout cela de plusieurs soupirs qui disaient plus qu'il ne voulait. Enfin, à force de tourner de tous côtés et de le presser sur la cause de cette profonde mélancolie dont toute la cour s'aperçoit, il a été contraint de m'avouer qu'il était amoureux.

ÉRIPHILE. — Comment, amoureux ! Quelle témérité est la sienne ! C'est un extravagant que je ne verrai de ma vie.

CLITIDAS. — De quoi vous plaignez-vous, madame ?

ÉRIPHILE. — Avoir l'audace de m'aimer, et, de plus, avoir l'audace de le dire !

CLITIDAS. — Ce n'est pas vous, madame, dont il est amoureux.

ÉRIPHILE. — Ce n'est pas moi ?

CLITIDAS. — Non, madame, il vous respecte trop pour cela et est trop sage pour y penser.

ÉRIPHILE. — Et de qui donc, Clitidas ?

CLITIDAS. — D'une de vos filles, la jeune Arsinoé.

ÉRIPHILE. — A-t-elle tant d'appas qu'il n'ait trouvé qu'elle digne de son amour ?

CLITIDAS. — Il l'aime éperdument et vous conjure d'honorer sa flamme de votre protection.

ÉRIPHILE. — Moi ?

CLITIDAS. — Non, non, madame ; je vois que la chose ne vous plaît pas. Votre colère m'a obligé à prendre ce détour, et, pour vous dire la vérité, c'est vous qu'il aime éperdument.

ÉRIPHILE. — Vous êtes un insolent de venir ainsi surprendre mes sentiments. Allons, sortez d'ici. Vous vous mêlez de vouloir lire dans les âmes, de vouloir pénétrer dans les secrets du cœur d'une princesse ! Otez-vous de mes yeux, et que je ne vous voie jamais, Clitidas.

---

1. *Qui me revient* : qui me plaît.

CLITIDAS. — Madame...

ÉRIPHILE. — Venez ici. Je vous pardonne cette affaire-là.

CLITIDAS. — Trop de bonté, madame.

ÉRIPHILE. — Mais à condition, prenez bien garde à ce que je vous dis, que vous n'en ouvrirez la bouche à personne du monde, sur peine de la vie.

CLITIDAS. — Il suffit.

ÉRIPHILE. — Sostrate t'a donc dit qu'il m'aimait ?

CLITIDAS. — Non, madame. Il faut vous dire la vérité : j'ai tiré de son cœur par surprise un secret qu'il veut cacher à tout le monde, et avec lequel il est, dit-il, résolu de mourir. Il a été au désespoir du vol subtil que je lui en ai fait, et, bien loin de me charger de vous le découvrir, il m'a conjuré avec toutes les instantes prières qu'on saurait faire de ne vous en rien révéler, et c'est trahison contre lui que ce que je viens de vous dire.

ÉRIPHILE. — Tant mieux. C'est par son seul respect qu'il peut me plaire, et, s'il était si hardi que de me déclarer son amour, il perdrait pour jamais et ma présence et mon estime.

CLITIDAS. — Ne craignez point, madame...

ÉRIPHILE. — Le voici. Souvenez-vous au moins, si vous êtes sage, de la défense que je vous ai faite.

CLITIDAS. — Cela est fait, madame ; il ne faut pas être courtisan indiscret.

SCÈNE III : SOSTRATE, ÉRIPHILE.

SOSTRATE. — J'ai une excuse, madame, pour oser interrompre votre solitude, et j'ai reçu de la princesse votre mère une commission qui autorise la hardiesse que je prends maintenant.

ÉRIPHILE. — Quelle commission, Sostrate ?

SOSTRATE. — Celle, madame, de tâcher d'apprendre de vous vers lequel des deux princes peut incliner votre cœur.

ÉRIPHILE. — La princesse ma mère montre un esprit judicieux dans le choix qu'elle a fait de vous pour un pareil emploi. Cette commission, Sostrate, vous a été agréable sans doute, et vous l'avez acceptée avec beaucoup de joie ?

SOSTRATE. — Je l'ai acceptée, madame, par la nécessité que mon devoir m'impose d'obéir ; et, si la princesse avait voulu recevoir mes excuses, elle aurait honoré quelque autre de cet emploi.

ÉRIPHILE. — Quelle cause, Sostrate, vous obligeait à le refuser?

SOSTRATE. — La crainte, madame, de m'en acquitter mal.

ÉRIPHILE. — Croyez-vous que je ne vous estime pas assez pour vous ouvrir mon cœur et vous donner toutes les lumières que vous pourrez désirer de moi sur le sujet de ces deux princes ?

SOSTRATE. — Je ne désire rien pour moi là-dessus, madame,

et je ne vous demande que ce que vous croirez devoir donner aux ordres qui m'amènent.

ÉRIPHILE. — Jusques ici je me suis défendue de m'expliquer, et la princesse ma mère a eu la bonté de souffrir que j'aie reculé toujours ce choix qui me doit engager; mais je serai bien aise de témoigner à tout le monde que je veux faire quelque chose pour l'amour de vous, et, si vous m'en pressez, je rendrai cet arrêt qu'on attend depuis si longtemps.

SOSTRATE. — C'est une chose, madame, dont vous ne serez point importunée par moi, et je ne saurais me résoudre à presser une princesse qui sait trop ce qu'elle a à faire.

ÉRIPHILE. — Mais c'est ce que la princesse ma mère attend de vous.

SOSTRATE. — Ne lui ai-je pas dit aussi que je m'acquitterais mal de cette commission ?

ÉRIPHILE. — Oh çà, Sostrate, les gens comme vous ont toujours les yeux pénétrants, et je pense qu'il ne doit y avoir guère de choses qui échappent aux vôtres. N'ont-ils pu découvrir, vos yeux, ce dont tout le monde est en peine, et ne vous ont-ils point [1] donné quelques petites lumières du penchant de mon cœur ? Vous voyez les soins qu'on me rend, l'empressement qu'on me témoigne : quel est celui de ces deux princes que vous croyez que je regarde d'un œil plus doux ?

SOSTRATE. — Les doutes que l'on forme sur ces sortes de choses ne sont réglés d'ordinaire que par les intérêts qu'on prend.

ÉRIPHILE. — Pour qui, Sostrate, pencheriez-vous des deux ? Quel est celui, dites-moi, que vous souhaiteriez que j'épousasse ?

SOSTRATE. — Ah ! madame, ce ne seront pas mes souhaits, mais votre inclination qui décidera de la chose.

ÉRIPHILE. — Mais si je me conseillais à vous pour ce choix ?

SOSTRATE. — Si vous vous conseilliez à moi, je serais fort embarrassé.

ÉRIPHILE. — Vous ne pourriez pas dire qui des deux vous semble plus digne de cette préférence ?

SOSTRATE. — Si l'on s'en rapporte à mes yeux, il n'y aura personne qui soit digne de cet honneur. Tous les princes du monde seront trop peu de chose pour aspirer à vous ; les dieux seuls y pourront prétendre, et vous ne souffrirez des hommes que l'encens et les sacrifices.

ÉRIPHILE. — Cela est obligeant, et vous êtes de mes amis. Mais je veux que vous me disiez pour qui des deux vous vous sentez plus d'inclination, quel est celui que vous mettez le plus au rang de vos amis.

---

1. *Ne vous ont-ils point donné* : ne vous ont-ils pas un peu renseigné sur l'état de mon cœur.

SCÈNE IV : CHORÈBE, SOSTRATE, ÉRIPHILE.

CHORÈBE. — Madame, voilà la princesse qui vient vous prendre ici pour aller au bois de Diane.

SOSTRATE, *à part.* — Hélas ! petit garçon, que tu es venu à propos !

SCÈNE V : ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLÈS, ANAXARQUE, CLITIDAS, SOSTRATE, ÉRIPHILE.

ARISTIONE. — On vous a demandée, ma fille, et il y a des gens que votre absence chagrine fort.

ÉRIPHILE. — Je pense, madame, qu'on m'a demandée par compliment, et on ne s'inquiète pas tant qu'on vous dit.

ARISTIONE. — On enchaîne pour nous ici tant de divertissements les uns aux autres que toutes nos heures sont retenues, et nous n'avons aucun moment à perdre si nous voulons les goûter tous. Entrons vite dans le bois, et voyons ce qui nous y attend ; ce lieu est le plus beau du monde, prenons vite nos places.

TROISIÈME INTERMÈDE

Le théâtre est une forêt où la princesse est invitée d'aller ; une nymphe lui en fait les honneurs en chantant, et, pour la divertir, on lui joue une petite comédie en musique dont voici le sujet. Un berger se plaint a deux bergers, ses amis, des froideurs de celle qu'il aime ; les deux amis le consolent, et comme la bergère aimée arrive, tous trois se retirent pour l'observer. Après quelque plainte amoureuse, elle se repose sur un gazon et s'abandonne aux douceurs du sommeil. L'amant fait approcher ses amis pour contempler les grâces de sa bergère et invite toutes choses à contribuer a son repos. La bergère, en s'éveillant, voit son berger à ses pieds, se plaint de sa poursuite ; mais, considérant sa constance, elle lui accorde sa demande et consent d'en être aimée, en présence des deux bergers amis. Deux satyres, arrivant, se plaignent de son changement et, étant touchés de cette disgrâce, cherchent leur consolation dans le vin.

LES PERSONNAGES DE LA PASTORALE

LA NYMPHE DE LA VALLÉE DE TEMPÉ.
TIRCIS. — LYCASTE. — MÉNANDRE.
CALISTE. — DEUX SATYRES.

PROLOGUE

LA NYMPHE DE TEMPÉ.

Venez, grande princesse, avec tous vos appas,
Venez prêter vos yeux aux innocents ébats
Que notre désert vous présente.
N'y cherchez point l'éclat des fêtes de la cour ;
On ne sent ici que l'amour,
Ce n'est que l'amour qu'on y chante.

SCÈNE PREMIÈRE : TIRCIS.

TIRCIS.

Vous chantez sous ces feuillages,
Doux rossignols pleins d'amour,
Et de vos tendres ramages
Vous réveillez tour à tour
Les échos de ces bocages :
Hélas ! petits oiseaux, hélas !
Si vous aviez mes maux, vous ne chanteriez pas.

SCÈNE II : LYCASTE, MÉNANDRE, TIRCIS.

LYCASTE.

Hé quoi ! toujours languissant, sombre et triste ?

MÉNANDRE.

Hé quoi ! toujours aux pleurs abandonné ?

TIRCIS.

Toujours adorant Caliste,
Et toujours infortuné !

LYCASTE.

Dompte, dompte, berger, l'ennui qui te possède.

TIRCIS.

Eh ! le moyen, hélas !

MÉNANDRE.

Fais, fais-toi quelque effort.

TIRCIS.

Eh ! le moyen, hélas ! quand le mal est trop fort ?

LYCASTE.

Ce mal trouvera son remède.

TIRCIS.

Je ne guérirai qu'à ma mort.

LYCASTE ET MÉNANDRE.

Ah ! Tircis !

TIRCIS.

Ah ! bergers !

LYCASTE ET MÉNANDRE.

Prends sur toi plus d'empire.

TIRCIS.

Rien ne me peut secourir.

LYCASTE ET MÉNANDRE.

C'est trop, c'est trop céder.

TIRCIS.

C'est trop, c'est trop souffrir.

LYCASTE ET MÉNANDRE.

Quelle faiblesse !

TIRCIS.

Quel martyre !

LYCASTE ET MÉNANDRE.

Il faut prendre courage.

TIRCIS.

Il faut plutôt mourir.

LYCASTE.

Il n'est point de bergère
Si froide et si sévère
Dont la pressante ardeur
D'un cœur qui persévère
Ne vainque la froideur.

MÉNANDRE.

Il est, dans les affaires
Des amoureux mystères,
Certains petits moments
Qui changent les plus fières
Et font d'heureux amants.

TIRCIS.

Je la vois, la cruelle,
Qui porte ici ses pas ;
Gardons d'être vu d'elle,
L'ingrate, hélas !
N'y viendrait pas.

SCÈNE III : CALISTE.

CALISTE.

Ah ! que sur notre cœur
La sévère loi de l'honneur

Prend un cruel empire !
Je ne fais voir que rigueur pour Tircis,
Et cependant, sensible à ses cuisants soucis,
De sa langueur en secret je soupire,
Et voudrais bien soulager son martyre.
C'est à vous seuls que je le dis,
Arbres, n'allez pas le redire.
Puisque le ciel a voulu nous former
Avec un cœur qu'amour peut enflammer,
Quelle rigueur impitoyable
Contre des traits si doux nous force à nous armer ?
Et pourquoi, sans être blâmable,
Ne peut-on pas aimer
Ce que l'on trouve aimable ?

Hélas ! que vous êtes heureux,
Innocents animaux, de vivre sans contrainte
Et de pouvoir suivre sans crainte
Les doux emportements de vos cœurs amoureux !
Hélas ! petits oiseaux, que vous êtes heureux
De ne sentir nulle contrainte,
Et de pouvoir suivre sans crainte
Les doux emportements de vos cœurs amoureux !
Mais le sommeil sur ma paupière
Verse de ses pavots l'agréable fraîcheur ;
Donnons-nous à lui toute entière :
Nous n'avons point de loi sévère
Qui défende à nos sens d'en goûter la douceur.

SCÈNE IV : CALISTE, *endormie*, TIRCIS, LYCASTE, MÉNANDRE.

TIRCIS.

Vers ma belle ennemie
Portons sans bruit nos pas,
Et ne réveillons pas
Sa rigueur endormie.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez, beaux yeux, adorables vainqueurs,
Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs.
Dormez, dormez, beaux yeux.

TIRCIS.

Silence, petits oiseaux ;
Vents, n'agitez nulle chose ;
Coulez doucement, ruisseaux :
C'est Caliste qui repose.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez, beaux yeux, adorables vainqueurs,
Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs.
Dormez, dormez, beaux yeux.

CALISTE, *se réveillant.*

Ah ! quelle peine extrême !
Suivre partout mes pas !

TIRCIS.

Que voulez-vous qu'on suive, hélas !
Que ce qu'on aime ?

CALISTE.

Berger, que voulez-vous ?

TIRCIS.

Mourir, belle bergère,
Mourir à vos genoux,
Et finir ma misère.
Puisque en vain à vos pieds on me voit soupirer,
Il y faut expirer.

CALISTE.

Ah ! Tircis, ôtez-vous, j'ai peur que dans ce jour
La pitié dans mon cœur n'introduise l'amour.

LYCASTE ET MÉNANDRE, *l'un après l'autre.*

Soit amour, soit pitié,
Il sied bien d'être tendre ;
C'est par trop vous défendre,
Bergère, il faut se rendre
A sa longue amitié.
Soit amour, soit pitié,
Il sied bien d'être tendre.

CALISTE.

C'est trop, c'est trop de rigueur.
J'ai maltraité votre ardeur,
Chérissant votre personne ;
Vengez-vous de mon cœur,
Tircis, je vous le donne.

TIRCIS.

O ciel ! bergers ! Caliste ! Ah ! je suis hors de moi !
Si l'on meurt de plaisir, je dois perdre la vie.

LYCASTE.

Digne prix de ta foi !

MÉNANDRE.

O sort digne d'envie !

SCÈNE V : DEUX SATYRES, TIRCIS, LYCASTE, CALISTE.

PREMIER SATYRE.

Quoi ! tu me fuis, ingrate, et je te vois ici
De ce berger à moi faire une préférence ?

DEUXIÈME SATYRE.

Quoi ! mes soins n'ont rien pu sur ton indifférence,
Et pour ce langoureux ton cœur s'est adouci ?

CALISTE.

Le destin le veut ainsi,
Prenez tous deux patience.

PREMIER SATYRE.

Aux amants qu'on pousse à bout
L'amour fait verser des larmes,
Mais ce n'est pas notre goût,
Et la bouteille a des charmes
Qui nous consolent de tout.

DEUXIÈME SATYRE.

Notre amour n'a pas toujours
Tout le bonheur qu'il désire ;
Mais nous avons un secours,
Et le bon vin nous fait rire
Quand on rit de nos amours.

TOUS.

Champêtres divinités,
Faunes, dryades, sortez
De vos paisibles retraites ;
Mêlez vos pas à nos sons,
Et tracez sur les herbettes
L'image de nos chansons.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

En même temps six dryades et six faunes sortent de leurs demeures et font ensemble une danse agréable, qui, s'ouvrant tout d'un coup, laisse voir un berger et une bergère qui font en musique une petite scène d'un dépit amoureux.

DÉPIT AMOUREUX [2]

CLIMÈNE, PHILINTE.

PHILINTE.

Quand je plaisais à tes yeux,
J'étais content de ma vie,
Et ne voyais roi ni dieux
Dont le sort me fît envie.

1. *Dryades* : nymphes des bois. — 2. Ce morceau est une traduction libre d'une ode fameuse d'Horace.

CLIMÈNE.

Lorsqu'à toute autre personne
Me préférait ton ardeur,
J'aurais quitté la couronne
Pour régner dessus ton cœur.

PHILINTE.

Une autre a guéri mon âme
Des feux que j'avais pour toi.

CLIMÈNE.

Un autre a vengé ma flamme
Des faiblesses de ta foi.

PHILINTE.

Chloris, qu'on vante si fort,
M'aime d'une ardeur fidèle ;
Si ses yeux voulaient ma mort,
Je mourrais content pour elle.

CLIMÈNE.

Myrtil, si digne d'envie,
Me chérit plus que le jour ;
Et moi, je perdrais la vie
Pour lui montrer mon amour.

PHILINTE.

Mais si d'une douce ardeur
Quelque renaissante trace
Chassait Chloris de mon cœur
Pour te remettre en sa place ?

CLIMÈNE.

Bien qu'avec pleine tendresse
Myrtil me puisse chérir,
Avec toi, je le confesse,
Je voudrais vivre et mourir.

TOUS DEUX *ensemble.*

Ah ! plus que jamais aimons-nous,
Et vivons et mourons en des liens si doux.

Tous les acteurs de la comédie chantent.

Amants, que vos querelles
Sont aimables et belles !
Qu'on y voit succéder
De plaisir, de tendresse !
Querellez-vous sans cesse
Pour vous raccommoder !

Amants que vos querelles
Sont aimables et belles ! etc.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les faunes et les dryades recommencent leur danse, que les bergères et bergers musiciens entremêlent de leurs chansons, tandis que trois petites dryades et trois petits faunes font paraître dans l'enfoncement du théâtre tout ce qui se passe sur le devant.

LES BERGERS ET BERGÈRES.

Jouissons, jouissons des plaisirs innocents
Dont les feux de l'amour savent charmer nos sens,
Des grandeurs qui voudra se soucie ;
Tous ces honneurs dont on a tant d'envie
Ont des chagrins qui sont vieillissants.
Jouissons, jouissons des plaisirs innocents
Dont les feux de l'amour savent charmer nos sens.
En aimant, tout nous plaît dans la vie :
Deux cœurs unis de leur sort sont contents ;
Cette ardeur, de plaisirs suivie,
De tous nos jours fait d'éternels printemps.
Jouissons, jouissons des plaisirs innocents
Dont les feux de l'amour savent charmer nos sens.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLÈS, ANAXARQUE, CLITIDAS, ÉRIPHILE, SOSTRATE, SUITE.

ARISTIONE. — Les mêmes paroles toujours se présentent à dire ; il faut toujours s'écrier : « Voilà qui est admirable ! il ne se peut rien de plus beau ! cela passe tout ce qu'on a jamais vu ! »

TIMOCLÈS. — C'est donner de trop grandes paroles, madame, à de petites bagatelles.

ARISTIONE. — Des bagatelles comme celles-là peuvent occuper agréablement les plus sérieuses personnes. En vérité, ma fille, vous êtes bien obligée à ces princes, et vous ne sauriez assez reconnaître tous les soins qu'ils prennent pour vous.

ÉRIPHILE. — J'en ai, madame, tout le ressentiment[1] qu'il est possible.

ARISTIONE. — Cependant vous les faites longtemps languir sur ce qu'ils attendent de vous. J'ai promis de ne vous point contraindre ; mais leur amour vous presse de vous déclarer et de ne plus traîner en longueur la récompense de leurs services.

1. *Ressentiment* : reconnaissance.

J'ai chargé Sostrate d'apprendre doucement de vous les sentiments de votre cœur, et je ne sais pas s'il a commencé à s'acquitter de cette commission.

ÉRIPHILE. — Oui, madame ; mais il me semble que je ne puis assez reculer ce choix dont on me presse, et que je ne saurais le faire sans mériter quelque blâme. Je me sens également obligée à l'amour, aux empressements, aux services de ces deux princes, et je trouve une espèce d'injustice bien grande à me montrer ingrate ou vers l'un ou vers l'autre, par le refus qu'il m'en faudra faire dans la préférence de son rival.

IPHICRATE. — Cela s'appelle, madame, un fort honnête compliment pour nous refuser tous deux.

ARISTIONE. — Ce scrupule, ma fille, ne doit point vous inquiéter, et ces princes tous deux se sont soumis, il y a longtemps, à la préférence que pourra faire votre inclination.

ÉRIPHILE. — L'inclination, madame, est fort sujette à se tromper, et des yeux désintéressés sont beaucoup plus capables de faire un juste choix.

ARISTIONE. — Vous savez que je suis engagée de parole à ne rien prononcer là-dessus, et parmi ces deux princes votre inclination ne peut point se tromper et faire un choix qui soit mauvais.

ÉRIPHILE. — Pour ne point violenter votre parole ni mon scrupule, agréez, madame, un moyen que j'ose proposer.

ARISTIONE. — Quoi, ma fille ?

ÉRIPHILE. — Que Sostrate décide de cette préférence. Vous l'avez pris pour découvrir le secret de mon cœur, souffrez que je le prenne pour me tirer de l'embarras où je me trouve.

ARISTIONE. — J'estime tant Sostrate que, soit que vous vouliez vous servir de lui pour expliquer vos sentiments, ou soit que vous vous en remettiez absolument à sa conduite [1], je fais, dis-je, tant d'estime de sa vertu et de son jugement que je consens de tout mon cœur à la proposition que vous me faites.

IPHICRATE. — C'est-à-dire, madame, qu'il nous faut faire notre cour à Sostrate ?

SOSTRATE. — Non, seigneur, vous n'aurez point de cour à me faire, et, avec tout le respect que je dois aux princesses, je renonce à la gloire où elles veulent m'élever.

ARISTIONE. — D'où vient cela, Sostrate ?

SOSTRATE. — J'ai des raisons, madame, qui ne permettent pas que je reçoive l'honneur que vous me présentez.

IPHICRATE. — Craignez-vous, Sostrate, de vous faire un ennemi ?

SOSTRATE. — Je craindrais peu, seigneur, les ennemis que je pourrais me faire en obéissant à mes souveraines.

1. *A sa conduite* : à sa prudence pour décider de l'affaire.

TIMOCLÈS. — Par quelle raison donc refusez-vous d'accepter le pouvoir qu'on vous donne et de vous acquérir l'amitié d'un prince qui vous devrait tout son bonheur ?

SOSTRATE. — Par la raison que je ne suis pas en état d'accorder à ce prince ce qu'il souhaiterait de moi.

IPHICRATE. — Quelle pourrait être cette raison ?

SOSTRATE. — Pourquoi me tant presser là-dessus ? Peut-être ai-je, seigneur, quelque intérêt secret qui s'oppose aux prétentions de votre amour. Peut-être ai-je un ami qui brûle sans oser le dire d'une flamme respectueuse pour les charmes divins dont vous êtes épris. Peut-être cet ami me fait-il tous les jours confidence de son martyre, qu'il se plaint à moi tous les jours des rigueurs de sa destinée et regarde l'hymen de la princesse ainsi que l'arrêt redoutable qui le doit pousser au tombeau ; et, si cela était, seigneur, serait-il raisonnable que ce fût de ma main qu'il reçût le coup de sa mort ?

IPHICRATE. — Vous auriez bien la mine, Sostrate, d'être vous-même cet ami dont vous prenez les intérêts.

SOSTRATE. — Ne cherchez point, de grâce, à me rendre odieux aux personnes qui vous écoutent. Je sais me connaître, seigneur, et les malheureux comme moi n'ignorent pas jusques où leur fortune leur permet d'aspirer.

ARISTIONE. — Laissons cela, nous trouverons moyen de terminer l'irrésolution de ma fille.

ANAXARQUE. — En est-il un meilleur, madame, pour terminer les choses au contentement de tout le monde, que les lumières que le ciel peut donner sur ce mariage ? J'ai commencé, comme je vous ai dit, à jeter pour cela les figures mystérieuses [1] que notre art nous enseigne, et j'espère vous faire voit tantôt ce que l'avenir garde à cette union souhaitée. Après cela, pourra-t-on balancer encore ? La gloire et les prospérités que le ciel promettra ou à l'un ou à l'autre choix ne seront-elles pas suffisantes pour le déterminer, et celui qui sera exclus pourra-t-il s'offenser, quand ce sera le ciel qui décidera cette préférence ?

IPHICRATE. — Pour moi, je m'y soumets entièrement, et je déclare que cette voie me semble la plus raisonnable.

TIMOCLÈS. — Je suis de même avis, et le ciel ne saurait rien faire où je ne souscrive sans répugnance.

ÉRIPHILE. — Mais, seigneur Anaxarque, voyez-vous si clair dans les destinées que vous ne vous trompiez jamais ? et ces prospérités et cette gloire que vous dites que le ciel nous promet, qui en sera caution [2], je vous prie ?

ARISTIONE. — Ma fille, vous avez une petite incrédulité qui ne vous quitte point.

ANAXARQUE. — Les épreuves, madame, que tout le monde

1. *Les figures mystérieuses* : allusion aux pratiques en usage chez les astrologues. — 2. *Qui en sera caution* : qui nous garantira que ces prospérités et cette gloire seront réelles ?

a vues de l'infaillibilité de mes prédictions sont les cautions suffisantes des promesses que je puis faire. Mais enfin, quand je vous aurai fait voir ce que le ciel vous marque, vous vous réglerez là-dessus à votre fantaisie, et ce sera à vous à prendre la fortune de l'un ou de l'autre choix.

ÉRIPHILE. — Le ciel, Anaxarque, me marquera les deux fortunes qui m'attendent ?

ANAXARQUE. — Oui, madame, les félicités qui vous suivront si vous épousez l'un, et les disgrâces qui vous accompagneront si vous épousez l'autre.

ÉRIPHILE. — Mais, comme il est impossible que je les épouse tous deux, il faut donc qu'on trouve écrit dans le ciel non seulement ce qui doit arriver, mais aussi ce qui ne doit pas arriver.

CLITIDAS. — Voilà mon astrologue embarrassé.

ANAXARQUE. — Il faudrait vous faire, madame, une longue discussion des principes de l'astrologie pour vous faire comprendre cela.

CLITIDAS. — Bien répondu. Madame, je ne dis point de mal de l'astrologie : l'astrologie est une belle chose, et le seigneur Anaxarque est un grand homme.

IPHICRATE. — La vérité de l'astrologie est une chose incontestable, et il n'y a personne qui puisse disputer contre la certitude de ses prédictions.

CLITIDAS. — Assurément.

TIMOCLÈS. — Je suis assez incrédule pour quantité de choses ; mais, pour ce qui est de l'astrologie, il n'y a rien de plus sûr et de plus constant que le succès des horoscopes qu'elle tire.

CLITIDAS. — Ce sont des choses les plus claires du monde.

IPHICRATE. — Cent aventures prédites arrivent tous les jours qui convainquent les plus opiniâtres.

CLITIDAS. — Il est vrai.

TIMOCLÈS. — Peut-on contester, sur cette matière, les incidents célèbres dont les histoires nous font foi ?

CLITIDAS. — Il faut n'avoir pas le sens commun. Le moyen de contester ce qui est moulé [1] ?

ARISTIONE. — Sostrate n'en dit mot. Quel est son sentiment là-dessus ?

SOSTRATE. — Madame, tous les esprits ne sont pas nés avec les qualités qu'il faut pour la délicatesse de ces belles sciences qu'on nomme curieuses, et il y en a de si matériels qu'ils ne peuvent aucunement comprendre ce que d'autres conçoivent le plus facilement du monde. Il n'est rien de plus agréable, madame, que toutes les grandes promesses de ces connaissances sublimes. Transformer tout en or, faire vivre éternellement,

1. *Ce qui est moulé* : ce qui est dans les livres, ce qui est imprimé.

guérir par des paroles, se faire aimer de qui l'on veut, savoir tous les secrets de l'avenir, faire descendre comme on veut du ciel sur des métaux des impressions de bonheur, commander aux démons, se faire des armées invincibles et des soldats invulnérables : tout cela est charmant, sans doute, et il y a des gens qui n'ont aucune peine à en comprendre la possibilité, cela leur est le plus aisé du monde à concevoir ; mais, pour moi, je vous avoue que mon esprit grossier a quelque peine à le comprendre et à le croire, et j'ai toujours trouvé cela trop beau pour être véritable. Toutes ces belles raisons de sympathie, de force magnétique et de vertu occulte, sont si subtiles et délicates qu'elles échappent à mon sens matériel ; et, sans parler du reste, jamais il n'a été en ma puissance de concevoir comme on trouve écrit dans le ciel jusqu'aux plus petites particularités de la fortune du moindre homme. Quel rapport, quel commerce, quelle correspondance, peut-il y avoir entre nous et des globes éloignés de notre terre d'une distance si effroyable, et d'où cette belle science enfin peut-elle être venue aux hommes ? Quel dieu l'a révélée, ou quelle expérience l'a pu former de l'observation de ce grand nombre d'astres qu'on n'a pu encore voir deux fois dans la même disposition ?

ANAXARQUE.— Il ne sera pas difficile de vous le faire concevoir.

SOSTRATE. — Vous serez plus habile que tous les autres.

CLITIDAS. — Il vous fera une discussion de tout cela quand vous voudrez.

IPHICRATE. — Si vous ne comprenez pas les choses, au moins les pouvez-vous croire sur ce que l'on voit tous les jours.

SOSTRATE. — Comme mon sens est si grossier qu'il n'a pu rien comprendre, mes yeux aussi sont si malheureux qu'ils n'ont jamais rien vu.

IPHICRATE. — Pour moi, j'ai vu, et des choses tout à fait convaincantes.

TIMOCLÈS. — Et moi aussi.

SOSTRATE. — Comme vous avez vu, vous faites bien de croire, et il faut que vos yeux soient faits autrement que les miens.

IPHICRATE. — Mais enfin la princesse croit à l'astrologie, et il me semble qu'on y peut bien croire après elle. Est-ce que madame, Sostrate, n'a pas de l'esprit et du sens ?

SOSTRATE. — Seigneur, la question est un peu violente. L'esprit de la princesse n'est pas une règle pour le mien, et son intelligence peut l'élever à des lumières où mon sens ne peut pas atteindre.

ARISTIONE. — Non, Sostrate, je ne vous dirai rien sur quantité de choses auxquelles je ne donne guère plus de créance que vous ; mais, pour l'astrologie, on m'a dit et fait voir des choses si positives que je ne la puis mettre en doute.

SOSTRATE. — Madame, je n'ai rien à répondre à cela.

ARISTIONE. — Quittons ce discours et qu'on nous laisse un moment. Dressons [1] notre promenade, ma fille, vers cette belle grotte où j'ai promis d'aller. Des galanteries à chaque pas !

QUATRIÈME INTERMÈDE

Le théâtre représente une grotte où les princesses vont se promener, et, dans le temps qu'elles y entrent, huit statues portant chacune deux flambeaux à leurs mains sortent de leurs niches et font une danse variée de plusieurs figures et de plusieurs belles attitudes, où elles demeurent par intervalles.

ENTRÉE DE BALLET DE HUIT STATUES.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : ARISTIONE, ÉRIPHILE.

ARISTIONE. — De qui que cela soit, on ne peut rien de plus galant et de mieux entendu. Ma fille, j'ai voulu me séparer de tout le monde pour vous entretenir, et je veux que vous ne me cachiez rien de la vérité. N'auriez-vous point dans l'âme quelque inclination secrète que vous ne voulez pas nous dire ?

ÉRIPHILE. — Moi, madame ?

ARISTIONE. — Parlez à cœur ouvert, ma fille, ce que j'ai fait pour vous mérite bien que vous usiez avec moi de franchise. Tourner vers vous toutes mes pensées, vous préférer à toutes choses, et fermer l'oreille, en l'état où je suis, à toutes les propositions que cent princesses en ma place écouteraient avec bienséance ; tout cela vous doit assez persuader que je suis une bonne mère, et que je ne suis pas pour recevoir avec sévérité les ouvertures [2] que vous pourriez me faire de votre cœur.

ÉRIPHILE. — Si j'avais si mal suivi votre exemple que de m'être laissée aller à quelques sentiments d'inclination que j'eusse raison de cacher, j'aurais, madame, assez de pouvoir sur moi-même pour imposer silence à cette passion et me mettre en état de ne rien faire voir qui fût indigne de votre sang.

ARISTIONE. — Non, non, ma fille, vous pouvez sans scrupule m'ouvrir vos sentiments. Je n'ai point renfermé votre inclination dans le choix de deux princes ; vous pouvez l'étendre où vous

1. *Dressons* : dirigeons. — 2. *Ouvertures* : confidences.

voudrez, et le mérite, auprès de moi, tient un rang si considérable que je l'égale à tout, et, si vous m'avouez franchement les choses, vous me verrez souscrire sans répugnance au choix qu'aura fait votre cœur.

ÉRIPHILE. — Vous avez des bontés pour moi, madame, dont je ne puis assez me louer ; mais je ne les mettrai point à l'épreuve sur le sujet dont vous me parlez, et tout ce que je leur demande, c'est de ne point presser un mariage où je ne me sens pas encore bien résolue.

ARISTIONE.— Jusqu'ici je vous ai laissée assez maîtresse de tout, et l'impatience des princes vos amants... Mais quel bruit est-ce que j'entends ? Ah ! ma fille, quel spectacle s'offre à nos yeux ! Quelque divinité descend ici, et c'est la déesse Vénus qui semble nous vouloir parler.

SCÈNE II : VÉNUS, *accompagnée de quatre petits amours dans une machine ;* ARISTIONE, ÉRIPHILE.

VÉNUS, *à Aristione.*

Princesse, dans tes soins brille un zèle exemplaire
Qui par les immortels doit être couronné,
Et, pour te voir un gendre illustre et fortuné,
Leur main te veut marquer le choix que tu dois faire :
Ils t'annoncent tous par ma voix
La gloire et les grandeurs que par ce digne choix
Ils feront pour jamais entrer dans ta famille.
De tes difficultés termine donc le cours
Et pense à donner ta fille
A qui sauvera tes jours.

ARISTIONE. — Ma fille, les dieux imposent silence à tous nos raisonnements. Après cela, nous n'avons plus rien à faire qu'à recevoir ce qu'ils s'apprêtent à nous donner, et vous venez d'entendre distinctement leur volonté. Allons dans le premier temple les assurer de notre obéissance et leur rendre grâces de leurs bontés.

SCÈNE III : ANAXARQUE, CLÉON.

CLÉON. — Voilà la princesse qui s'en va ; ne voulez-vous pas lui parler ?

ANAXARQUE. — Attendons que sa fille soit séparée d'elle ; c'est un esprit que je redoute, et qui n'est pas de trempe à se laisser mener ainsi que celui de sa mère. Enfin, mon fils, comme nous venons de voir par cette ouverture, le stratagème a réussi : notre Vénus a fait des merveilles, et l'admirable ingénieur qui s'est employé à cet artifice a si bien disposé tout, a coupé avec tant d'adresse le plancher de cette grotte, si bien caché ses fils de fer et tous ses ressorts, si bien ajusté ses lumières et habillé ses personnages qu'il y a peu de gens qui n'y eussent été

trompés ; et, comme la princesse Aristione est fort superstitieuse, il ne faut point douter qu'elle ne donne à pleine tête dans cette tromperie. Il y a longtemps, mon fils, que je prépare cette machine, et me voilà tantôt au but de mes prétentions.

CLÉON. — Mais pour lequel des deux princes au moins dressez-vous tout cet artifice ?

ANAXARQUE. — Tous deux ont recherché mon assistance, et je leur promets à tous deux la faveur de mon art ; mais les présents du prince Iphicrate et les promesses qu'il m'a faites l'emportent de beaucoup sur tout ce qu'a pu faire l'autre. Ainsi ce sera lui qui recevra les effets favorables de tous les ressorts que je fais jouer ; et, comme son ambition me devra toute chose, voilà, mon fils, notre fortune faite. Je vais prendre mon temps pour affermir dans son erreur l'esprit de la princesse, pour la mieux prévenir encore par le rapport que je lui ferai voir adroitement des paroles de Vénus avec les prédictions des figures célestes que je lui dis que j'ai jetées. Va-t-en tenir la main au reste de l'ouvrage, préparer nos six hommes à se bien cacher dans leur barque derrière le rocher, à posément attendre le temps que la princesse Aristione vient tous les soirs se promener seule sur le rivage, à se jeter bien à propos sur elle ainsi que des corsaires, et donner lieu au prince Iphicrate de lui apporter ce secours qui, sur les paroles du ciel, doit mettre entre ses mains la princesse Eriphile. Ce prince est averti par moi, et, sur la foi de ma prédiction, il doit se tenir dans ce petit bois qui borde le rivage. Mais sortons de cette grotte, je te dirai en marchant toutes les choses qu'il faut bien observer. Voilà la princesse Eriphile, évitons sa rencontre.

SCÈNE IV : ÉRIPHILE, CLÉONICE, SOSTRATE.

ÉRIPHILE. — Hélas ! quelle est ma destinée, et qu'ai-je fait aux dieux pour mériter les soins qu'ils veulent prendre de moi ?

CLÉONICE. — Le voici, madame, que j'ai trouvé, et, à vos premiers ordres, il n'a pas manqué de me suivre.

ÉRIPHILE. — Qu'il approche, Cléonice, et qu'on nous laisse seuls un moment... Sostrate, vous m'aimez ?

SOSTRATE. — Moi, madame ?

ÉRIPHILE. — Laissons cela, Sostrate ; je le sais, je l'approuve, et vous permets de me le dire. Votre passion a paru à mes yeux accompagnée de tout le mérite qui me la pouvait rendre agréable. Si ce n'était le rang où le ciel m'a fait naître, je puis vous dire que cette passion n'aurait pas été malheureuse, et que cent fois je lui ai souhaité l'appui d'une fortune qui pût mettre pour elle en pleine liberté les secrets sentiments de mon âme. Ce n'est pas, Sostrate, que le mérite seul n'ait à mes yeux tout le prix qu'il doit avoir, et que dans mon cœur je ne préfère les vertus qui sont en vous à tous les titres magnifiques dont les autres sont revêtus. Ce n'est pas même que la princesse ma mère ne

m'ait assez laissé la disposition de mes vœux, et je ne doute point, je vous l'avoue, que mes prières n'eussent pu tourner son consentement du côté que j'aurais voulu ; mais il est des états, Sostrate, où il n'est pas honnête de vouloir tout ce qu'on peut faire. Il y a des chagrins à se mettre au-dessus de toutes choses, et les bruits fâcheux de la renommée vous font trop acheter le plaisir que l'on trouve à contenter son inclination. C'est à quoi, Sostrate, je ne me serais jamais résolue, et j'ai cru faire assez de fuir l'engagement dont j'étais sollicitée. Mais enfin les dieux veulent prendre le soin eux-mêmes de me donner un époux ; et tous ces longs délais avec lesquels j'ai reculé mon mariage, et que les bontés de la princesse ma mère ont accordés à mes désirs ; ces délais, dis-je, ne me sont plus permis, et il me faut résoudre à subir cet arrêt du ciel. Soyez sûr, Sostrate, que c'est avec toutes les répugnances du monde que je m'abandonne à cet hyménée, et que, si j'avais pu être maîtresse de moi, ou j'aurais été à vous, ou je n'aurais été à personne. Voilà, Sostrate, ce que j'avais à vous dire, voilà ce que j'ai cru devoir à votre mérite, et la consolation que toute ma tendresse peut donner à votre flamme.

SOSTRATE. — Ah ! madame, c'en est trop pour un malheureux ! Je ne m'étais pas préparé à mourir avec tant de gloire, et je cesse, dans ce moment, de me plaindre des destinées. Si elles m'ont fait naître dans un rang beaucoup moins élevé que mes désirs, elles m'ont fait naître assez heureux pour attirer quelque pitié du cœur d'une grande princesse ; et cette pitié glorieuse vaut des sceptres et des couronnes, vaut la fortune des plus grands princes de la terre. Oui, madame, dès que j'ai osé vous aimer, (c'est vous, madame, qui voulez bien que je me serve de ce mot téméraire), dès que j'ai, dis-je, osé vous aimer, j'ai condamné d'abord l'orgueil de mes désirs, je me suis fait moi-même la destinée que je devais attendre. Le coup de mon trépas, madame, n'aura rien qui me surprenne, puisque je m'y étais préparé ; mais vos bontés le comblent d'un honneur que mon amour jamais n'eût osé espérer, et je m'en vais mourir, après cela, le plus content et le plus glorieux de tous les hommes. Si je puis encore souhaiter quelque chose, ce sont deux grâces, madame, que je prends la hardiesse de vous demander à genoux : de vouloir souffrir ma présence jusqu'à cet heureux hyménée qui doit mettre fin à ma vie, et, parmi cette grande gloire et ces longues prospérités que le ciel promet à votre union, de vous souvenir quelquefois de l'amoureux Sostrate. Puis-je, divine princesse, me promettre de vous cette précieuse faveur ?

ÉRIPHILE. — Allez, Sostrate, sortez d'ici. Ce n'est pas aimer mon repos que de me demander que je me souvienne de vous.

SOSTRATE. — Ah ! madame, si votre repos...

ÉRIPHILE. — Otez-vous, vous dis-je, Sostrate ; épargnez ma faiblesse, et ne m'exposez point à plus que je n'ai résolu.

SCÈNE V : CLÉONICE, ÉRIPHILE.

CLÉONICE. — Madame, je vous vois l'esprit tout chagrin. Vous plaît-il que vos danseurs, qui expriment si bien toutes les passions, vous donnent maintenant quelque épreuve de leur adresse ?

ÉRIPHILE. — Oui, Cléonice, qu'ils fassent tout ce qu'ils voudront, pourvu qu'ils me laissent à mes pensées.

CINQUIÈME INTERMÈDE

Quatre pantomimes, pour épreuve de leur adresse, ajustent leurs gestes et leurs pas aux inquiétudes de la jeune princesse Eriphile.

ENTRÉE DE BALLET DE QUATRE PANTOMIMES.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : CLITIDAS, ÉRIPHILE.

CLITIDAS. — De quel côté porter mes pas ? où m'aviserai-je d'aller, et en quel lieu puis-je croire que je trouverai maintenant la princesse Eriphile ? Ce n'est pas un petit avantage que d'être le premier à porter une nouvelle. Ah ! la voilà ! Madame, je vous annonce que le ciel vient de vous donner l'époux qu'il vous destinait.

ÉRIPHILE. — Eh ! laisse-moi, Clitidas, dans ma sombre mélancolie.

CLITIDAS. — Madame, je vous demande pardon. Je pensais faire bien de vous venir dire que le ciel vient de vous donner Sostrate pour époux ; mais, puisque cela vous incommode, je rengaine ma nouvelle et m'en retourne droit comme je suis venu.

ÉRIPHILE. — Clitidas ! holà, Clitidas !

CLITIDAS. — Je vous laisse, madame, dans votre sombre mélancolie.

ÉRIPHILE. — Arrête, te dis-je ; approche. Que viens-tu me dire ?

CLITIDAS. — Rien, madame. On a parfois des empressements

de venir dire aux grands de certaines choses dont ils ne se soucient pas, et je vous prie de m'excuser.

ÉRIPHILE. — Que tu es cruel !

CLITIDAS. — Une autre fois j'aurai la discrétion de ne vous pas venir interrompre.

ÉRIPHILE. — Ne me tiens point dans l'inquiétude. Qu'est-ce que tu viens m'annoncer ?

CLITIDAS. — C'est une bagatelle de Sostrate, madame, que je vous dirai une autre fois, quand vous ne serez point embarrassée.

ÉRIPHILE. — Ne me fais point languir davantage, te dis-je, et m'apprends cette nouvelle.

CLITIDAS. — Vous la voulez savoir, madame ?

ÉRIPHILE. — Oui, dépêche. Qu'as-tu à me dire de Sostrate ?

CLITIDAS. — Une aventure merveilleuse où personne ne s'attendait.

ÉRIPHILE. — Dis-moi vite ce que c'est.

CLITIDAS. — Cela ne troublera-t-il point, madame, votre sombre mélancolie ?

ÉRIPHILE. — Ah ! parle promptement.

CLITIDAS. — J'ai donc à vous dire, madame, que la princesse votre mère passait presque seule dans la forêt, par ces petites routes qui sont si agréables, lorsqu'un sanglier hideux (ces vilains sangliers-là font toujours du désordre, et l'on devrait les bannir des forêts bien policées), lors, dis-je, qu'un sanglier hideux, poussé, je crois, par des chasseurs, est venu traverser la route où nous étions. Je devrais vous faire peut-être, pour orner mon récit, une description étendue du sanglier dont je parle, mais vous vous en passerez s'il vous plaît, et je me contenterai de vous dire que c'était un fort vilain animal. Il passait son chemin, et il était bon de ne lui rien dire, de ne point chercher de noise [1] avec lui ; mais la princesse a voulu égayer sa dextérité et de son dard, qu'elle lui a lancé un peu mal à propos, ne lui en déplaise, lui a fait au-dessus de l'oreille une assez petite blessure. Le sanglier, mal morigéné [2], s'est impertinemment détourné contre nous : nous étions là deux ou trois misérables qui avons pâli de frayeur; chacun gagnait son arbre, et la princesse, sans défense, demeurait exposée à la furie de la bête, lorsque Sostrate a paru, comme si les dieux l'eussent envoyé.

ÉRIPHILE. — Hé bien, Clitidas ?

CLITIDAS. — Si mon récit vous ennuie, madame, je remettrai le reste à une autre fois.

ÉRIPHILE. — Achève promptement.

1. *Chercher noise* se dit encore pour : chercher querelle à quelqu'un. — 2. *Mal morigéné* : par plaisanterie, à qui on avait mal fait la leçon.

CLITIDAS. — Ma foi, c'est promptement, de vrai, que j'achèverai, car un peu de poltronnerie m'a empêché de voir tout le détail de ce combat ; et tout ce que je puis vous dire, c'est que, retournant sur la place, nous avons vu le sanglier mort, tout vautré dans son sang, et la princesse, pleine de joie, nommant Sostrate son libérateur et l'époux digne et fortuné que les dieux lui marquaient pour vous. A ces paroles j'ai cru que j'en avais assez entendu, et je me suis hâté de vous en venir, avant tous, apporter la nouvelle.

ÉRIPHILE. — Ah ! Clitidas, pouvais-tu m'en donner une qui me pût être plus agréable ?

CLITIDAS. — Voilà qu'on vient vous trouver.

SCÈNE II : ARISTIONE, SOSTRATE, ÉRIPHILE, CLITIDAS.

ARISTIONE. — Je vois, ma fille, que vous savez déjà tout ce que nous pourrions vous dire. Vous voyez que les dieux se sont expliqués bien plutôt que nous n'eussions pensé ; mon péril n'a guère tardé à nous marquer leurs volontés, et l'on connaît assez que ce sont eux qui se sont mêlés de ce choix, puisque le mérite tout seul brille dans cette préférence. Aurez-vous quelque répugnance à récompenser de votre cœur celui à qui je dois la vie, et refuserez-vous Sostrate pour époux ?

ÉRIPHILE. — Et de la main des dieux et de la vôtre, madame, je ne puis rien recevoir qui ne me soit fort agréable.

SOSTRATE. — Ciel ! n'est-ce point ici quelque songe tout plein de gloire dont les dieux me veuillent flatter, et quelque réveil malheureux ne me replongera-t-il point dans la bassesse de ma fortune ?

SCÈNE III : CLÉONICE, ARISTIONE, SOSTRATE, ÉRIPHILE, CLITIDAS.

CLÉONICE. — Madame, je viens vous dire qu'Anaxarque a jusqu'ici abusé l'un et l'autre prince par l'espérance de ce choix qu'ils poursuivent depuis longtemps, et qu'au bruit qui s'est répandu de votre aventure, ils ont fait éclater tous deux leur ressentiment contre lui jusque-là que, de paroles en paroles, les choses se sont échauffées, et il en a reçu quelques blessures dont on ne sait pas bien ce qui arrivera. Mais les voici.

SCÈNE IV : IPHICRATE, TIMOCLÈS, CLÉONICE, ARISTIONE, SOSTRATE, ÉRIPHILE, CLITIDAS.

ARISTIONE. — Princes, vous agissez tous deux avec une violence bien grande ; et, si Anaxarque a pu vous offenser, j'étais pour vous en faire justice moi-même.

IPHICRATE. — Et quelle justice, madame, auriez-vous pu nous faire de lui, si vous la faites si peu à notre rang dans le choix que vous embrassez ?

ARISTIONE. — Ne vous êtes-vous pas soumis l'un et l'autre à ce que pourraient décider ou les ordres du ciel ou l'inclination de ma fille ?

TIMOCLÈS. — Oui, madame, nous nous sommes soumis à ce qu'ils pourraient décider entre le prince Iphicrate et moi, mais non pas à nous voir rebutés tous deux.

ARISTIONE. — Et, si chacun de vous a bien pu se résoudre à souffrir une préférence, que vous arrive-t-il à tous deux où vous ne soyez préparés ? et que peuvent importer à l'un et à l'autre les intérêts de son rival ?

IPHICRATE. — Oui, madame, il importe. C'est quelque consolation de se voir préférer un homme qui vous est égal, et votre aveuglement est une chose épouvantable.

ARISTIONE. — Prince, je ne veux pas me brouiller avec une personne qui m'a fait tant de grâce que de me dire des douceurs ; et je vous prie, avec toute l'honnêteté qu'il m'est possible, de donner à votre chagrin un fondement plus raisonnable ; de vous souvenir, s'il vous plaît, que Sostrate est revêtu d'un mérite qui s'est fait connaître à toute la Grèce, et que le rang où le ciel l'élève aujourd'hui va remplir toute la distance qui était entre lui et vous.

IPHICRATE. — Oui, oui, madame, nous nous en souviendrons ; mais peut-être aussi vous souviendrez-vous que deux princes outragés ne sont pas deux ennemis peu redoutables.

TIMOCLÈS. — Peut-être, madame, qu'on ne goûtera pas longtemps la joie du mépris que l'on fait de nous.

ARISTIONE. — Je pardonne toutes ces menaces aux chagrins d'un amour qui se croit offensé, et nous n'en verrons pas avec moins de tranquillité la fête des jeux Pythiens. Allons-y de ce pas et couronnons par ce pompeux spectacle cette merveilleuse journée.

SIXIÈME INTERMÈDE

QUI EST LA SOLENNITÉ DES JEUX PYTHIENS.

Le théâtre est une grande salle en manière d'amphithéâtre, ouvert d'une grande arcade dans le fond, au-dessus de laquelle est une tribune fermée d'un rideau ; et dans l'éloignement paraît un hôtel pour le sacrifice. Six hommes, habillés comme s'ils étaient presque nus, portant chacun une hache sur l'épaule, comme ministres du sacrifice, entrent par le portique, au son des violons, et sont suivis de deux sacrificateurs musiciens, d'une prêtresse musicienne, et leur suite.

LA PRÊTRESSE.

Chantez, peuples, chantez en mille et mille lieux
Du dieu que nous servons les brillantes merveilles ;
Parcourez la terre et les cieux ;
Vous ne sauriez chanter rien de plus précieux,
Rien de plus doux pour les oreilles.

UNE GRECQUE.

A ce dieu plein de force, à ce dieu plein d'appas
Il n'est rien qui résiste.

AUTRE GRECQUE.

Il n'est rien ici-bas
Qui par ses bienfaits ne subsiste.

AUTRE GRECQUE.

Toute la terre est triste
Quand on ne le voit pas.

LE CHŒUR.

Poussons à sa mémoire [1]
Des concerts si touchants,
Que du haut de sa gloire
Il écoute nos chants.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Les six hommes portant les haches font entre eux une danse ornée de toutes les attitudes que peuvent exprimer des gens qui étudient leur force, puis ils se retirent aux deux côtés du théâtre pour faire place à six voltigeurs.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Six voltigeurs font paraître en cadence leur adresse sur des chevaux de bois qui sont apportés par des esclaves.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Quatre conducteurs d'esclaves amènent en cadence douze esclaves qui dansent en marquant la joie qu'ils ont d'avoir recouvré leur liberté.

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Quatre hommes et quatre femmes armés à la grecque font ensemble une manière de jeu pour les armes.

La tribune s'ouvre; un héraut, six trompettes et un timbalier, se mêlant à tous les instruments, annoncent avec un grand bruit la venue d'Apollon.

LE CHŒUR.

Ouvrons tous nos yeux
A l'éclat suprême
Qui brille en ces lieux.

Quelle grâce extrême !
Quel port glorieux !
Où voit-on des dieux
Qui soient faits de même ?

---

1. *A sa mémoire* : pour honorer sa mémoire.

Apollon, au bruit des trompettes et des violons, entre par le portique, précédé de six jeunes gens qui portent des lauriers entrelacés autour d'un bâton, et un soleil d'or au-dessus avec la devise royale en manière de trophée. Les six jeunes gens, pour danser avec Apollon, donnent leur trophée à tenir aux six hommes qui portent les haches et commencent avec Apollon une danse héroïque, à laquelle se joignent en diverses manières les six hommes portant les trophées, les quatre femmes armées avec leurs timbres, et les quatre hommes armés avec leurs tambours, tandis que les six trompettes, le timbalier, les sacrificateurs, la prêtresse et le chœur de musique accompagnent tout cela en s'y mêlant par diverses reprises, ce qui finit la fête des jeux Pythiens et tout le divertissement.

CINQUIÈME ET DERNIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

APOLLON ET SIX JEUNES GENS DE SA SUITE.
CHŒUR DE MUSIQUE.

Pour LE ROI, représentant LE SOLEIL.

Je suis la source des clartés,
Et les astres les plus vantés
Dont le beau cercle m'environne
Ne sont brillants et respectés
Que par l'éclat que je leur donne.

Du char où je me puis asseoir,
Je vois le désir de me voir
Posséder la nature entière,
Et le monde n'a son espoir
Qu'aux seuls bienfaits de ma lumière.

Bienheureuses de toutes parts
Et pleines d'exquises richesses
Les terres où de mes regards
J'arrête les douces caresses.

Pour monsieur le Grand, suivant d'APOLLON.

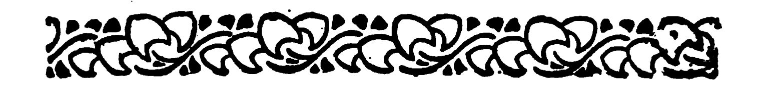
Bien qu'auprès du Soleil tout autre éclat s'efface,
S'en éloigner pourtant n'est pas ce que l'on veut ;
Et vous voyez bien, quoi qu'il fasse,
Que l'on s'en tient toujours le plus près que l'on peut.

Pour le marquis DE VILLEROI, suivant d'APOLLON.

De notre maître incomparable
Vous me voyez inséparable,
Et le zèle puissant qui m'attache à ses vœux
Le suit parmi les eaux, le suit parmi les feux.

Pour le marquis DE RASSENT, suivant d'APOLLON.

Je ne serai pas vain quand je ne croirai pas
Qu'un autre mieux que moi suive partout ses pas.



TABLE

Pages.



Paris. — Imp. Larousse, 17, rue Montparnasse. (T. L. 09-16.)

Bibliothèque Larousse

LITTÉRATURE (Suite)

Tolstoï, par OSSIP-LOURIÉ, lauréat de l'Institut. Vie de Tolstoï et étude de son œuvre (nombreux extraits). 4 grav. Broché, 0 fr. 75; relié toile. 1 fr. 05

Ibsen, par OSSIP-LOURIÉ, lauréat de l'Institut. Vie d'Ibsen; son œuvre (nombreux extraits); l'*ibsénisme*. 4 gravures. Broché, 0 fr. 75; relié toile. 1 fr. 05

3° *Histoire de la Littérature.* — Cette section mettra à la disposition du public d'excellents précis des diverses littératures, pour la plupart desquelles il n'existait guère jusqu'ici que des traités d'un prix assez élevé. Signés d'écrivains autorisés, ces petits volumes exposent d'une façon concise et réellement intéressante tout ce qu'il est essentiel de savoir sur chacune d'elles.

Littérature anglaise, par W. THOMAS. 56 gr. Br., 1 fr. 20; rel. t. 1 fr. 50

Histoire de la Littérature russe, par Louis LEGER, membre de l'Institut. Nombreuses gravures. Broché, 0 fr. 75; relié toile . . . . 1 fr. 05

BEAUX-ARTS

Rembrandt, par Auguste BRÉAL. Vie de Rembrandt et étude de son œuvre. 24 gravures. Broché, 1 fr. 20; relié toile . . . . 1 fr. 50

L'Art à l'École, par Ch.-M. COUYBA, sénateur, et les membres du Comité de la *Société nationale de l'Art à l'École*. 70 grav. Broché, 1 fr. 20; relié toile. 1 fr. 50

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

Histoire de Russie, par Louis LEGER, membre de l'Institut. 12 gravures, 2 cartes. Broché, 0 fr. 75; relié toile. . . . . 1 fr. 05

Géographie rapide de l'Europe, par O. RECLUS. 16 gravures, 1 carte. Broché, 1 fr. 20; relié toile. 1 fr. 50

VIE SOCIALE ET DROIT USUEL

Entre locataires et propriétaires, par D. MASSÉ. Guide pratique de droit usuel en matière de location. Broché, 1 fr. 20; relié toile . . . . . . 1 fr. 50

Ce que la loi punit, par René GUYON. Code pénal expliqué. Broché. 0 fr. 90
Relié toile. . . . . 1 fr. 20

Les Assurances, par E. ADAM. Guide pratique. Br., 0 fr. 75; rel. t. 1 fr. 05

Les Accidents du travail, par Louis ANDRÉ. Exposé pratique de la législation actuelle et de ses conséquences. Broché, 0 fr. 90; relié toile. . 1 fr. 20

Assistance aux vieillards, aux infirmes, aux incurables. Guide pratique à l'usage des fonctionnaires départementaux, etc. Br., 1 fr. 20; rel. toile. 1 fr. 50

Code municipal, par Max LEGRAND. Manuel clair et commode à l'usage des maires, adjoints, secrétaires de mairie, etc. Br., 1 fr. 20; relié toile 1 fr. 50

SCIENCES PURES ET APPLIQUÉES

La Définition de la Science, entretiens philosophiques, par F. LE DANTEC, chargé de cours à la Sorbonne. 88 gravures. Broché, 1 fr. 20; relié toile. 1 fr. 50

La Photographie des couleurs, par COUSTET. 22 gr. Br., 0 fr. 75; rel. t. 1 fr. 05

Les Alliages métalliques, par HÉMARDINQUER. 9 gr. Br., 0 fr. 50; rel. t. 0 fr. 75

La Voix professionnelle, par le Dr P. BONNIER. Leçons pratiques de physiologie appliquée aux carrières vocales, enseignement, barreau, théâtre (cours du théâtre Réjane 1907-1908). 39 grav. Br., 2 fr.; relié toile. . . . . . 2 fr. 50

(Voir la suite page suivante)

Bibliothèque Larousse

MÉDECINE ET HYGIÈNE

L'Estomac : hygiène, maladies, traitement, par le Dr M.-A. LEGRAND. 14 gravures. Broché, 1 fr.; relié toile. . . . . 1 fr. 30

L'Œil : hygiène, maladies, traitement, par le Dr VALUDE, médecin de la clinique nationale des Quinze-Vingts. 54 grav. Broché, 1 fr.; rel. toile. 1 fr. 30

L'Oreille : hygiène, maladies, traitement, par le Dr M.-A. LEGRAND. 74 gravures. Broché, 1 fr. 20; relié toile. . . . . 1 fr. 50

La Bouche et les Dents : hygiène, maladies, traitement, par le Dr P. ROSENTHAL. 28 gravures. Broché, 1 fr.; relié toile . . . . 1 fr. 30

Le Nez et la Gorge : hygiène, maladies, traitement, par le Dr A. NEPVEU. 48 gravures. Broché, 1 fr.; relié toile. . . . . 1 fr. 30

La Peau et la Chevelure : hygiène, maladies, traitement, par le Dr M.-A. LEGRAND. 65 gravures. Broché, 1 fr. 20; relié toile. . . . . . 1 fr. 50

Pour élever les nourrissons, par le Dr GALTIER-BOISSIÈRE. Conseils pratiques à l'usage des jeunes mères. 62 grav. Broché, 0 fr. 90; relié toile 1 fr. 20

Pour préserver des maladies vénériennes, par le Dr GALTIER-BOISSIÈRE. 34 gravures. Broché, 0 fr. 75; relié toile. . . . . 1 fr. 05

AGRICULTURE

Routine et progrès en agriculture, par R. DUMONT. Excellent ouvrage à répandre parmi les petits et moyens cultivateurs. 92 gr. Br., 1 fr. 80; rel. 2 fr. 25

Le Jardin de l'instituteur, de l'ouvrier et de l'amateur, par P. BERTRAND. Manuel pratique de jardinage. 60 grav. et 9 pl. Br., 1 fr. 20; rel. t. 1 fr. 50

Le Verger de l'instituteur, de l'ouvrier et de l'amateur, par P. BERTRAND. 193 gravures. Broché, 1 fr. 20; relié toile. . . . . 1 fr. 50

Le Bétail, par Marcel VACHER, membre du Conseil supérieur de l'Agriculture. Amélioration et reproduction. 10 grav. Broché, 0 fr. 75; relié toile . . 1 fr. 15

Le Porc, par Marcel VACHER. 10 gravures. Br., 0 fr. 75; rel. toile 1 fr. 15

Améliorations du sol (*Drainage et irrigations*), par M. ABADIE, prof. à l'École natle d'agriculture de Rennes. 95 grav. Br., 0 fr. 90; relié toile 1 fr. 20

Des fourrages verts toute l'année, par H. COMPAIN, chef de culture à l'École nationale de Grignon. 44 gravures. Broché, 0 fr. 90; relié toile. 1 fr. 20

CONNAISSANCES PRATIQUES

Défends ton argent, par Gustave SOREPH. Conseils pratiques pour éviter les pièges tendus à l'épargne. 4 gravures. Broché, 0 fr. 90; relié toile. . . 1 fr. 20

La Cuisine à bon marché, par Mme J. SÉVRETTE. Br., 0 fr. 90; rel. 1 fr. 20

Le Guide mondain, par la Ctesse DE MAGALLON. Br., 0 fr. 90; rel. 1 fr. 20

Le Passe-temps des mois, par V. DELOSIÈRE. Mémento des diverses occupations à toutes les époques de l'année. 111 grav. Br., 0 fr. 75; relié t. 1 fr. 05

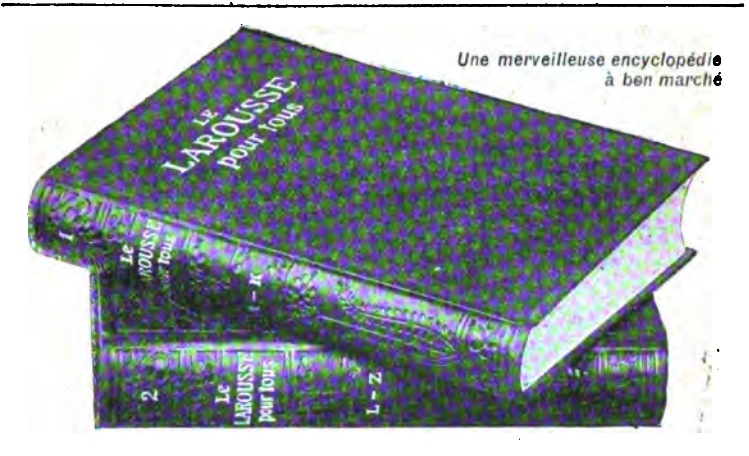
La Maison fleurie, par F. FAIDEAU. 61 grav. Br., 0 fr. 90; relié t. 1 fr. 20

Le Dessin de l'artisan et de l'ouvrier, par CHEVRIER. Manuel pratique à l'usage des ouvriers, contremaîtres, etc. Nombr. grav. Br., 0 fr. 75; rel. t. 1 fr. 05

Pour former un tireur, par VIOLET et VOULQUIN (publié sous le patronage de l'*Union des Sociétés de tir de France*). 38 gr. Br., 0 fr. 75; rel. toile. 1 fr. 05

Frontières françaises, forts, camps retranchés, par G. VOULQUIN, avec introduction de P. BAUDIN, député. *Trois volumes* illustrés de nombreuses gravures et cartes. Chaque volume, broché, 1 fr. 20; relié toile. . . . . 1 fr. 50

Envoi franco contre mandat-poste (pour l'étranger, ajouter 20 cent. par vol.).



Reproduction réduite (format 21 × 30, 5 cent.).

Le Larousse pour tous

Publié sous la direction de Claude AUGÉ

Deux magnifiques volumes de près de 1 000 pages chacun (format 21 × 30, 5), 17 325 gravures, 216 cartes en noir et en couleurs, 35 superbes planches en couleurs. Prix de l'ouvrage complet, broché . . . . 35 francs
Relié demi-chagrin, fers spéciaux de George AURIOL. . . . . 45 francs

Payement par traites de 5 francs tous les deux mois
(Au comptant, 10 0/0 d'escompte)

Avoir un « Larousse », une de ces encyclopédies si universellement renommées où on trouve tout ce qu'on peut avoir besoin de savoir, qui vous renseigne sur tout ce qui vous embarrasse, qui vous donne, peut-on dire, dans la vie une véritable supériorité intellectuelle et pratique, c'était là un privilège réservé jusqu'ici à ceux qui pouvaient acquérir des ouvrages d'un prix élevé comme le *Grand Dictionnaire Larousse* ou le *Nouveau Larousse illustré*. Chacun maintenant, grâce au **Larousse pour tous,** va enfin pouvoir, si modestes que soient ses moyens, bénéficier des immenses avantages que procure journellement la possession d'un tel ouvrage.

Ce sont **toutes les connaissances humaines,** tous les résultats de la science et de l'érudition, toute l'essence de la littérature et de l'art, toutes les données de la vie pratique, que ce merveilleux dictionnaire encyclopédique met désormais véritablement à la portée de tous, à un prix des plus modiques. On y trouve tous les mots de la langue, la grammaire, les étymologies, l'historique de toutes les littératures et l'analyse des œuvres remarquables, la description des chefs-d'œuvre de la peinture, de la sculpture, de l'architecture, l'histoire, la mythologie, la biographie de tous les personnages célèbres, la géographie, la philosophie, les sciences mathématiques, physiques et naturelles, les sciences appliquées, les connaissances pratiques et professionnelles, etc., etc. : le tout présenté sous la forme la plus accessible, la plus commode et la plus claire, et accompagné de **milliers de gravures** et d'une profusion de **planches et cartes en noir** et **en couleurs** de toute beauté.

Demander le prospectus spécimen.

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, RUE MONTPARNASSE, PARIS (6e)
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

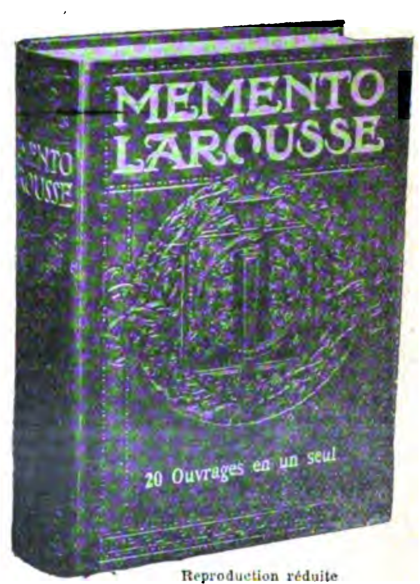
Toutes les connaissances utiles en un volume.

Mémento Larousse

Petite encyclopédie de la vie pratique, contenant en un seul volume toutes les connaissances d'utilité journalière : un traité de grammaire, un abrégé d'histoire, une géographie avec un atlas de 50 cartes en couleurs, une cosmographie, une arithmétique, des éléments d'arpentage, un traité de dessin, un traité de sciences physiques et naturelles, des notions d'agriculture, le droit usuel, le savoir-vivre, l'hygiène, des recettes et procédés, etc. (*Vingt ouvrages en un seul.*)

Beau volume de 730 pages (format 13,5 × 20), 900 gravures, 82 cartes, dont 50 en couleurs. Cartonné . . . . 5 francs

Relié toile, fers spéciaux de GIRALDON, titre or. . . 6 francs



Reproduction réduite du *Mémento Larousse* (13,5 × 20).

Règles de grammaire, principes d'arithmétique, notions de sciences, d'histoire, etc., il ne se passe pour ainsi dire pas de jour que nous n'ayons besoin de retrouver quelque connaissance oubliée, quelque renseignement qui nous échappe. Tout le monde a remarqué la rapidité avec laquelle s'effacent les leçons apprises au temps de notre enfance, et qui ne s'est vu maintes fois embarrassé devant des questions auxquelles répondrait le premier écolier venu? On saisit donc quels services continuels rendra à tous un livre comme le *Mémento Larousse* : un livre qui résume, en un volume maniable et facile à consulter, tous les livres de classe qu'on ne possède plus et auxquels il serait du reste incommode d'avoir recours. Le *Mémento Larousse* est plus encore. Englobant sous une forme méthodique et substantielle tous les matériaux d'une solide instruction, il ne s'en tient pas aux programmes scolaires. Il a cette originalité de faire place, à côté de la partie purement intellectuelle, à une foule de notions de la vie usuelle qu'on aurait peine à trouver réunies ailleurs. Il forme ainsi un tout d'une exceptionnelle valeur pratique, un véritable vade-mecum. C'est le complément naturel du *Petit Larousse*, et on peut dire que ces deux ouvrages, l'un dans l'ordre alphabétique, l'autre dans l'ordre méthodique, condensent l'essence même des connaissances utiles.

Envoi franco au reçu d'un mandat-poste.

Dictionnaires divers

Dictionnaire usuel de Droit, par Max LEGRAND, avocat. Un volume in-8° de 840 pages, 15 grav., 3 cartes. 8e mille. Br., 7 fr. 50; relié toile. 9 francs

Supplément. 60 pages. Broché . . . . 1 franc

Rédigé dans un esprit essentiellement pratique, ce dictionnaire met à la portée de tous ce qu'il peut être utile de savoir en matière juridique, sous une forme aussi claire et accessible que possible, et l'ordre alphabétique en rend en outre la consultation infiniment plus commode que celle d'un code. Il est superflu d'insister sur les services qu'un ouvrage ainsi conçu peut rendre à chacun dans la conduite de ses affaires : ce sera en particulier un guide des plus précieux toutes les fois qu'on aura un contrat à passer, un procès à intenter ou à soutenir, ou simplement quelque formalité administrative ou judiciaire à remplir. Un appendice placé à la fin du volume donne la formule d'un certain nombre d'actes d'une application courante : reconnaissances, procurations, baux, etc.

Dictionnaire illustré de Médecine usuelle, par le Dr GALTIER-BOISSIÈRE (Ouvrage honoré de souscriptions des ministères de l'Instruction publique et de la Guerre). Un volume in-8° de 576 pages, 849 gravures, photographies, radiographies, 4 cartes, 4 pl. en couleurs. 30e mille. Broché, 6 fr.; relié toile. 7 fr. 50

Voici un ouvrage qui sera précieux dans la famille. Médications et traitements divers, description des organes, hygiène préventive et curative, pharmacie de ménage, soins spéciaux aux mères et aux enfants, accidents, empoisonnements, falsifications, etc., tout y est exposé avec une clarté remarquable et un sens pratique sur lequel on ne saurait trop insister dans un livre de ce genre. Un développement étendu a été donné en particulier à la médication par l'eau chaude ou froide, par la gymnastique française ou suédoise, par le massage, par l'électricité, par les petits moyens de la médecine d'urgence sans drogue proprement dite; à l'hygiène des exercices, comme le cyclisme, l'équitation, la chasse; à l'hygiène professionnelle, etc.

Dictionnaire synoptique d'étymologie française, par H. STAPPERS, donnant la dérivation des mots usuels, classés sous leur racine commune et en divers groupes : latin, grec, langues germaniques, etc. Un volume in-12 de 960 pages. 5e édition. Relié toile. . . . . 6 francs

Dans ce livre on trouvera, groupés d'une façon méthodique, tous les mots de la langue française de même provenance, qui, dans les autres dictionnaires, se trouvent forcément éparpillés d'après l'ordre alphabétique. On comprend quel intérêt présente cet ouvrage, tant au point de vue des recherches étymologiques qu'au point de vue de l'étude des mots.

Dictionnaire méthodique et pratique des rimes françaises, précédé d'un traité de versification, par Ph. MARTINON. Un volume petit in-12 de 300 pages. 3e édition. Relié toile. . . . . 2 fr. 50

Ce dictionnaire offre des avantages considérables sur tous les ouvrages similaires. Outre que sa nouveauté le met au courant des derniers enrichissements de la langue, il se recommande par l'originalité de son plan, grâce auquel les rimes sont présentées d'une façon particulièrement pratique.

Dictionnaire des Opéras, par F. CLÉMENT et P. LAROUSSE, revu et mis à jour par Arthur POUGIN. Analyse et nomenclature de tous les opéras, opéras-comiques, opérettes et drames lyriques représentés en France et à l'étranger depuis l'origine de ces genres d'ouvrages jusqu'à nos jours. Un volume in-8° de 1 300 pages. Broché, 22 fr.; relié demi-chagrin. . . . . 25 francs

Envoi franco au reçu d'un mandat-poste.

